

Journal Gérard Leclerc

31 mars

Aujourd'hui, dans *Libé*, excellente réponse du père Christian Delorme à propos de l'article de Robert Redeker qui souligne la plus grande de ses hénaurmités. Le Christ n'aurait pas revêtu un corps charnel, mais purement spirituel ! L'exemple est intéressant car il montre comment des gens intelligents et cultivés peuvent se méprendre sur le christianisme, et à propos des éléments les plus centraux de son dogme !

Une page sur Carl Schmitt dans *le Figaro littéraire* ! Un compte rendu sérieux de la biographie que j'ai lue et qui me paraît d'une objectivité indiscutable. Patrice Bollon juge sévèrement le petit livre de Yves-Charles Zarka sur l'antisémitisme de Schmitt. Il justifie les objections que je formulais en prenant connaissance d'un premier compte-rendu sur cet opuscule (celui de Roger Pol Droit dans *le Monde*). La notion d'*ennemi substantiel* qui s'appliquerait aux juifs ne saurait se fonder sur aucun texte réel. Il résulte d'une déduction forcée qui laisse plutôt rêveur ! Bien sûr, les deux articles de Carl Schmitt sur les lois de Nuremberg, lois raciales anti-juives, sont insupportables. Rien ne saurait les effacer, pas plus que la complicité trop réelle de l'universitaire avec le régime hitlérien. Mais ces *fautes* indiscutables, caractérisées, ne saurait déterminer une lecture unilatérale de l'œuvre, surtout lorsque, manifestement, elle instrumentalise les concepts pour démontrer une thèse.

J'avais flairé tout cela que Patrice Bellon confirme. Et j'avais aussi l'impression que la notion d'*ennemi* est gravement faussée, parce que, me semblait-il, elle pouvait être associée à l'idée que cet ennemi fut substantiel. L'ennemi est contingent et non substantiel, sinon il serait réduit à une catégorie morale, le bien ou le mal, ce que Schmitt récuse. C'est une limite qu'il veut marquer là où Zarka voudrait qu'il y ait de l'absolu.

Edouard Husson qui est un de nos germanistes les plus remarquables, publie chez Gallimard un nouvel ouvrage consacré à l'Allemagne d'aujourd'hui que je lis avec un intérêt soutenu. J'en retiens cette première idée d'un pays qui peine à se sortir des pièges de la mondialisation économique et dont le modèle propre (le modèle rhénan, très différent du libéralisme anglo-saxon) a été cassé.

Elisabeth de Méribel. L'annonce de sa mort a ranimé sa silhouette dans ma mémoire. Une très belle figure de résistante, de chrétienne de diplomate. Je me souviens d'une femme chaleureuse, vive, intelligente, spirituelle... Marcel Jullian, qui la connaissait bien, tenait des anecdotes assez savoureuses du temps où elle fut secrétaire du général de Gaulle. A Londres, s'il vous plaît ! Elle avait tapé le fameux discours du 18 juin. Par la suite, elle avait fait un séjour au Carmel, qu'elle ne put prolonger pour difficulté de santé. Je suis touché que ce soit mon ami le père Matthieu Rougé qui l'accueille pour ses obsèques à la basilique Sainte Clotilde.

2 avril

L'agonie du Saint Père. Il fallait s'y attendre, mais quand l'événement survient, il vous saisit d'autant plus que Jean-Paul II a établi avec chacun de nous un rapport d'intimité, de fraternité spirituelle. C'est un déchirement personnel. Depuis plus d'un quart de siècle, je n'ai cessé de m'intéresser à cet homme, à sa pensée. J'ai écrit des centaines d'articles. Des livres. Sa mort me bouleverse comme celle de mon propre père. Et me voilà courant de radios en télévisions, pour livrer un peu de ma gratitude intérieure, en même temps quelques bribes de savoir. Mais je suis de cœur avec tous les gens qui prient dans le monde entier. Avec leur chagrin paisible et leur espérance invincible.

Je n'ai ni le temps, ni le goût de livrer en ces pages des synthèses que j'ai d'ailleurs écrites déjà pour les journaux (*Le Figaro*, ce matin) et que je vais devoir reprendre jour après jour. Mais un aspect me tarade en ces heures. Et comme je dois prononcer une conférence, cet après-midi, sur l'incertitude et le brouillage des consciences contemporaines. Je ne puis m'empêcher de les mettre en rapport avec la cohérence et la profondeur anthropologique de Jean-Paul II.

6 avril

Semaine incroyable, épuisante, mais aussi merveilleuse. La mort de Jean-Paul II, nous l'attendions, bien sûr. Il faut admettre qu'elle est arrivée, que le Saint Père est dans l'éternité, qu'il va falloir vivre sans lui. A mon âge, c'est peut-être le plus dur à admettre. Parce que ma maturité adulte s'est totalement identifiée à ces vingt-six ans de pontificat. Le départ du cardinal Lustiger était un coup dur. Pour moi les deux hommes étaient presque confondus dans une même mission, un accord de fond incontestable. Toutes mes énergies intellectuelles ont été mobilisées pendant ce quart de siècle pour illustrer, défendre, comprendre leur pensée, leur stratégie spirituelle.

Mais il n'y a pas lieu de décrocher. L'histoire continue, rebondit. La tâche d'élucidation d'une aventure requiert l'effort intellectuel, un peu plus aigu en cette période où le travail du négatif est à l'œuvre, comme toujours, et où il s'agit de discerner les lignes d'une affirmation de l'Esprit contre tout ce qui conspire à l'étouffer.

J'ai rédigé hier un très long article, destiné au *Figaro magazine*, sur ce thème. Je ne prétends pas avoir élucidé toutes les énigmes que j'ai essayé de mettre en perspective. Mais j'ai fait mon possible pour comprendre moi-même la conjonction de phénomènes hétérogènes mais convergents, qui contraignent l'Esprit à se débattre, en quelque sorte, dans un milieu dont il lui faut briser les logiques perverses. Je ne sous estime pas la difficulté du phénomène médiatique. Il est vrai que la pape est devenu le point de mire de tout le système médiatique mondial. Il s'en est servi au service de sa mission. En retour il est devenu un extraordinaire objet d'identification. Avec pour le pape et ses collaborateurs d'incontestables problèmes d'image. Je ne récusé donc pas les objections d'un Alain Finkielkraut à ce propos, même si je ne le suis pas complètement.

Toutefois, dans l'étonnant frémissement planétaire actuel on ne saurait, sans contresens majeur, parler de phénomène médiatique au sens habituel du mot. Jean-Paul II est toujours resté étonnamment présent derrière toutes ses représentations et mises en scène.

7 avril

Besoin de prendre une position de retrait, de réflexion et d'oraison face à la menace de fatigue et de stress émotif de l'actualité. Les images se succèdent comme autant de coups de poing. celle des trois présidents américains à genoux à Saint Pierre, avec madame Bush et Condoleeza Rice était particulièrement forte, hier soir. Par ailleurs les adversaires sortent du bois, et affichent ouvertement leur rage et ressortent leurs griefs. Hier dans *Le Monde*, Hans Küng et Leonardo Boff. Ils se présentent, l'un et l'autre, comme les tenants de la modernité, de l'ouverture et du progressisme. Ont-ils conscience qu'ainsi il se montrent complètement "has been" ? C'est vrai que les deux cas sont très différents. Küng est un petit bourgeois qui s'est toujours pris pour un génie, anciennement playboy du dernier chic théologique. Boff correspondait à une véritable aspiration populaire et évangélique à laquelle je n'ai jamais été indifférent. Il est dommage qu'il se soit enlisé dans un marxisme approximatif et des incantations dont on ne voyait guère les retombées sociales et politiques.

Jacques Attali aux "dernières cinq minutes" du journal de 13 heures sur France 2. Jacques Attali, comme toujours aigu et original dans ses jugements, analyse le phénomène incroyable suscité par la mort de Jean-Paul II. Pour lui,, cela résulte de la mondialisation et de la nécessité d'une identification éthique universelle. Jean-Paul II aurait été *le bien*, là où le président Bush est *le marché* et Ben Laden la menace du mal. Pourquoi pas ? C'est un aspect intéressant qui ne manque pas de pertinence. J'y ajouterai un point de vue à la Pierre Legendre, sur la dimension symbolique, indispensable à la construction sociale et à celle de l'individu. Avant toute vue de foi et de vérité, il existe une condition a priori de l'existence humaine qui se réfère à cette construction symbolique, celle qui concerne l'imaginaire, la théâtralité où s'exprime le spectacle de la vie. Pierre Legendre dans un texte très récent : "Sur l'écran des controverses théologique et par une théâtralité d'accompagnement s'est déroulé l'ancestral combat images fondatrices de l'identité qui devait permettre à l'institutionnalité moderne d'émerger en couvrant le champ entier de la construction humaine." (note marginale de Pierre Legendre au livre de Jean-Robert Armogathe *L'antéchrist à l'âge classique* Mille et une nuits).

Je suis beaucoup plus sensible que je l'ai été autrefois à la magnificence de la théâtralité

romaine dans sa somptuosité baroque. Que s'y déroule cette geste du deuil et des funérailles du Saint Père n'est pas sans retentissement pour l'humanité qui s'y reconnaît. Voilà qui donnerait raison, d'une certaine façon, à Régis Debray par rapport à Marcel Gauchet sur "le sacré" indispensable aux sociétés.

Ceci étant dit, évidemment pour moi, l'essentiel est ailleurs, un essentiel qui nourrit tout ce que je viens de mentionner. Mais le christianisme dans sa logique d'incarnation nourrit cette structure anthropologique, cet imaginaire, d'une vie "eucharistique" et d'un langage théologique sans quoi il n'y aurait que du théâtre et des structures vides.

Ce que j'entends à propos des dernières heures du Saint Père et de ses difficultés à s'exprimer me fait revivre ce que j'ai vécu avec le Père de Lubac. A la fin, il n'y avait plus que des signes de connivence.

8 avril

Jour des obsèques de Jean-Paul II. Je lis l'éditorial de Jean-Michel Thenard dans *Libération*, son espèce de rage froide, son athéisme vindicatif ("l'illusion religieuse"), sa tentative d'analyser rationnellement un phénomène dont il voudrait qu'il entre étroitement dans sa grille. Une grille qui exclut, bien sûr, le religieux, à un point tel que que la tradition durkheimienne se trouve elle-même niée. Évidemment, tout ce qui s'est passé avec ce pape constitue un démenti total à l'idéologie Libé, à ses prétentions d'incarner la modernité, à son jeunisme, à sa démagogie du sexe. Quel étudiant ou même quel essayiste s'emparera du dossier "*Libé et Jean-Paul II*" et même "*Libé et le traitement du religieux*" ? Ça vaudrait la peine, car ce serait l'occasion de comprendre la singulière attitude des journalistes à vif sur le sujet, crispés, méchants en raison même de leur crispation. Si ça leur était indifférent, ils ne régleraient pas leurs comptes de cette façon.

Mais y-a-t-il lieu de s'attarder sur cet édito ? Sa finale, quand même, vaudrait la peine d'un examen : "En ce début de siècle où le spirituel fait un retour remarqué, l'enterrement de Jean-Paul II signe le triomphe de l'illusion mystique : jamais l'Église catholique n'a été aussi faible, jamais le pape, même mort, ne s'est aussi bien porté." Faux sur le constat. L'Église catholique, à l'échelle de la planète, atteint une stature nouvelle que ses faiblesses européennes masquent parfois.

Je lis mon *Marcelle* du même Libé, non pas chaque jour que le bon Dieu fait mais chaque jour que Pierre produit sa prose, le plus souvent atrabilaire. Aujourd'hui, il se surpasse, associant le pape et Rainier qu'il traite de guignols. Décidément quel rage emplit le cœur des anti-dévots ! Par chance, il y a bien autre chose dans la presse de ce vendredi de funérailles. Mes velléités polémiques -que le cardinal Lustiger me reprocha tantôt- cèdent le pas à la méditation sur le testament spirituel du Saint Père que *La Croix* a publié ce matin (et le *Monde* cet après-midi). Ce texte est à l'image de son auteur, d'une totale simplicité, d'une confiance absolue en la Providence divine. D'une vérité totale. C'est tellement lui !

J'en veux pour preuve les derniers feuillets où Jean-Paul II évoque toutes les personnes qu'il a connues, celles avec lesquelles il a collaboré. Toutes sont chères à sa mémoire et il voudrait les avoir présentes à son esprit. Il termine sur sa famille, ses souvenirs d'enfance, de jeunesse. Un monde entier, tendrement familial, forme le cortège de sa vie : "À tous, je ne veux dire qu'une seule chose : que Dieu vous récompense." Et il se remet dans les mains du Seigneur comme Syméon au soir de sa vie.

Comme j'aimerais que beaucoup lisent ce testament spirituel. Il est sans apprêts, sans aspérités, c'est pourquoi il exprime le fond du cœur du Saint Père.

J'ai suivi d'un bout à l'autre la cérémonie des obsèques dans ce cadre créé pour le théâtre religieux. Eh bien, ce n'était précisément pas du théâtre ! C'était d'une beauté simple, parfaite -a dit un confrère italien. Je n'ai à peu près fait que prier, les distractions servant aussi à la prière -la planète rassemblée avec tous les chefs d'État, les représentants des religions. Et puis le peuple catholique, fervent, persuadé qu'il s'agit d'un saint que déjà ses acclamations disposent à la canonisation. J'en suis tellement sûr, personnellement !

Je puis énoncer, moi aussi, des jugements politiques sur ce pape, et je ne m'en suis jamais privé. Je pourrais aussi gloser sur ses performances de leader religieux, sur ces qualités

médiatiques etc. En ce moment précis, je m'en moque éperduement. Il est tellement évident, palpable que le génie de cet homme était mystique ! Je n'en ai jamais douté, mais je disposais en plus d'attestations supérieures. Celles des grands génies spirituels du vingtième siècle que j'ai eu le bonheur de connaître, comme Henri de Lubac et Hans Urs von Balthasar. Ils étaient tous persuadés que ce pape était un don du ciel.

J'ai été ahuri, il n'y a pas si longtemps, par un collègue -dont je ne veux pas citer le nom- qui prétendait que l'action du pape était d'abord politique et non religieuse. La méprise est étonnante -est-elle courante ?- Elle s'explique par une ignorance du sujet. Nombre de collègues -même cultivés et exigeants- ignorent l'essentiel : la profondeur de l'enseignement doctrinal et mystique auquel tout le reste s'ordonne.

Au courrier de ce matin, profusion de livres passionnants. Je suis particulièrement touché par l'envoi du dernier essai de Milan Kundera, dédié chaleureusement par l'auteur. Je ne m'explique cette dédicace qu'en supputant que Milan Kundera avait pris connaissance de la chronique que j'avais consacrée à son roman *L'ignorance*.

9 avril

Parmi les multiples "objets" d'intérêt de la cérémonie d'hier, le président de l'assemblée : le cardinal Joseph Ratzinger. Le collaborateur direct de Jean-Paul II, son bras droit, celui qu'il appelait "le cardinal" tout court et qu'il écoutait avec la plus extrême attention. En le voyant célébrer, je suis touché de l'extrême douceur, de la délicatesse infinie de ce très grand théologien. Je me souviens d'être allé à Rome au moment où le pape lui demandait instamment de venir le rejoindre pour qu'il assume le ministère de la doctrine de la foi auprès de lui. Il a accepté par obéissance. Le père de Lubac m'en parlait, alors qu'il était pris à partie pour entreprise de "restauration", au moment de la publication du livre avec Vittorio Messori. Il me disait qu'il avait formé, à Tübingen, les meilleurs étudiants en théologie de leur génération.

Le numéro de *Marianne* d'aujourd'hui ne peut que m'irriter profondément. Je lis cet hebdomadaire généralement avec intérêt. Mais quand il parle du religieux, il est nullissime, entre les plaisanteries de l'alamanach Vermot, la philosophie de monsieur Homais mais recyclée dans la modernité prétentieuse, la rage anticléricale, et le plus souvent la bien-pensance ordinaire, dont pourtant Jean-François Kahn se veut le contempteur sourcilieux. Le pire, c'est que je ne suis même pas satisfait de mes propres amis, invités à exprimer leur avis. J'ai envie d'écrire à Régis Debray pour lui dire que le terme de "glaciation théologique" à propos de Jean-Paul II me révolte. C'est une facilité qu'il s'accorde, alors que son papier ne cesse de mettre en cause les approximations des médias. Pour moi, c'est simplement une contre-vérité totale. S'il y a glaciation idéologique, elle est du côté des progressistes qui ressassent leurs idées congelées de puis plus de quarante ans, et qui n'ont pas plus compris Vatican II que la pensée de Jean-Paul II.

Et puis il y a d'autres facilités et approximations dans le papier de Régis ! Le catholicisme, contrairement au protestantisme, ne serait pas une religion du livre mais de l'institution ? Il me paraîtrait plus juste de parler de religion des sacrements qui nourrissent la vie. Quant au *Livre*, il est au moins aussi étudié par les catholiques que par les protestants. Je sais bien qu'il y a une légende qui traîne la dessus depuis la Réforme. Mais Denifle l'avait déjà réduite à néant.

Que dire de Comte-Sponville qui ressasse ses pauvres griefs depuis sa polémique indigne contre *Veritatis Splendor* ? Il n'y a toujours rien compris, contrairement d'ailleurs à son ami Luc Ferry qui a saisi toute la portée de l'expression "théonomie participée". Je trouve très drôle qu'il reproche au pape son prétendu fondamentalisme moral alors que lui est bel et bien un fondamentaliste des idées reçues. Il y a autrement de distance, de réflexion, de finesse dans les jugements moraux de Karol Wojtyla que chez les démagos du jour. Même quand il veut raffiner, Comte-Sponville est à côté de la plaque. Le rationalisme, décidément ne rend pas la modernité très futée.

10 avril

Sur la Cinq, *Arrêt sur Images* de Daniel Schneidermann consacré au phénomène médiatico-émotionnel de la mort de Jean-Paul II. Évident et facile, à la fois. Mais un paradoxe me fait

réagir d'emblée. Régis Debray est là, qui analyse, avec presque trop de facilité l'idolâtrie des images "On est au Moyen-Âge !" Trop facile Régis... Parce que le Moyen-Âge était souvent plus intelligent que la modernité. Un Saint Bernard, un Saint Albert le Grand, un Saint Thomas ne s'en laissaient pas compter comme cela. Mais surtout, ce n'est pas une raison, parce que nous vivons en vidéosphère, de nier la réalité qui lui est extérieure. Mille pardons, Jean-Paul II avait une réalité singulière, humaine, historique, hors du commun. Il n'a jamais été dupe du système qu'il dominait de la force de sa puissance intérieure.

La mousse médiatique est peut-être expression d'une religiosité contemporaine. Pardon, messieurs, mais nous en sommes un certain nombre à nous en taper comme d'une pomme. La vraie vie est hors de la bulle médiatique. Dans ces derniers jours, je me flatte de n'avoir jamais sacrifié au journalisme people et même à l'émotion narcissique. J'avais trop de vrai chagrin pour cela.

J'ai envie d'écrire à Régis Debray pour lui poser quelques rudes questions. Ne vous êtes-vous pas laissé prendre à votre système d'interprétation, au point de vous y enfermer ? Il est un peu facile d'attribuer à l'Église ce qui revient au système médiatique. En appeler aux protestants et aux orthodoxes pour revenir à la raison, après que ces pauvres catholiques se soient fourvoyés, est-ce bien sérieux ? J'en connais beaucoup qui ont pris le deuil en signifiant à cette occasion leur proximité aux frères catholiques.

Je sais bien que vous vous êtes un peu rattrapé à la fin de l'émission, en répliquant à la Marie-Chantal de service. L'Église redevenait un objet en soi, elle était capable d'articuler un discours de raison. Même Jean-Paul II reprenait de l'épaisseur, comme auteur d'encycliques. Mais pourquoi ramener à la rescousse des "théologiens" aussi peu sérieux que Küng et Drewermann ? Il y a -ce n'est pas la première fois que je l'observe chez le cher Régis Debray, un côté abonné à la Vie Catholique des années soixante. Mais la théologie sérieuse n'est pas là du tout. Il est vrai que ses autorités n'avaient aucun goût pour la publicité et l'étalage médiatique. A dire vrai, je ne me souviens pas qu'ils aient vraiment sacrifié au seul exercice de l'entretien journalistique.

11 avril

Je suis frappé par la maestria avec laquelle l'Église conduit la démarche de deuil, d'ailleurs depuis le début de l'agonie de Jean-Paul II. Contrairement à tout ce qui se dit et s'écrit, il y a une ferme résistance à tout ce qui pouvait déborder les strictes limites d'un adieu digne et priant. Aujourd'hui, la décision des cardinaux de garder le silence ferme la porte aux surenchères, aux rumeurs d'intrigues qui font le bonheur des confrères et confortent d'ailleurs leur fantasmagories des couloirs du Vatican. Le deuil s'accompagne désormais d'une paisible préparation au conclave. J'écris "paisible" alors qu'il y a une incontestable tension dans l'esprit et le cœur de ceux qui auront la charge énorme de décider de l'avenir. Cette tension était perceptible hier dans l'entretien que le cardinal Lustiger a accordé au Jour du Seigneur. Remplacer un homme pareil, c'est écrasant. Le conclave à quelque chose d'héroïque, comme sera héroïque celui qui acceptera de devenir le successeur ! Mais précisément, cette tension requiert le retrait profond de la prière. Cela déconcerte jusqu'à un "vaticaniste" comme Politi qui trouve que le silence que se sont imposé les cardinaux est une "régression". Mais, chers confrères, dans quel monde vivez-vous ? Votre Vatican m'a plutôt l'air de ressembler à un nid d'intrigues, si ce n'est à un cénacle d'oppositions idéologiques. L'Église c'est quand même autre chose !

Le dénouement de l'affaire Seznec me convient tout à fait. J'ai toujours été ému par le combat du petit fils qui méritait cette sortie du cauchemar familial. J'approuve de plus ce qu'il a dit sur le gain de crédibilité d'une justice qui reconnaît qu'elle a pu se tromper. Je suis, sans doute, un peu anarchiste, mais je me sens mal déclarer, a priori, que je fais confiance à la justice de mon pays. La confiance, ça se mérite !

14 avril

Ce matin, dans Libé, invraisemblable interview de Hans Küng, dont il ressort un ressentiment haineux à l'égard de Ratzinger. La chose s'explique, je présume, si l'on se réfère au parcours commun de deux universitaires, professeurs de théologie à Tübingen. Il faudrait vérifier ce

point. Hans Küng est demeuré un professeur, auréolé tout juste d'une réputation de contestataire établie à peu de frais (intellectuel) avec le concours de médias avides de ce genre de bonshommes. Ratzinger, lui, a été hissé aux plus hautes responsabilités. Ce n'était dû nullement à son goût des honneurs, mais à son sérieux, son génie théologique et son amour de l'Église. Les criaileries de Küng me font pitié. Comment les gens de son accabit ne sont-ils pas conscients de leur misère et du désastre qu'ils traînent dans leur sillage ?

Peut-être suis-je un peu injuste, la polémique entraînant la polémique. Je ne parle pas, toutefois, au hasard. J'ai lu des textes de Küng (même des livres) qui m'ont intéressés. Et plus que cela. Je ne pense pas du tout que son apport soit négligeable. Certaines de ses problématisations à propos du dialogue inter-religieux, par exemple, aident à sérier, à discerner dans le sens d'une déontologie sérieuse du dialogue. Mais une chose me gêne, qui m'empêche de le considérer comme un interlocuteur dans la lignée de mes maîtres, de Lubac, Balthasar, Danielou, Bouyer... La théologie n'est pas pour moi une simple discipline universitaire. Elle est, eh oui, la science des saints, celle qui renvoie à la contemplation du mystère de Dieu. Je crains que notre théologien soit plus du côté "universitaire" que celui de la science des saints.

Cette objection de fond concerne l'œuvre d'un professeur. Que dire lorsque le professeur se transforme en agitateur, en polémiste, en partisan ?

Je regarde ce soir le débat sur le traité constitutionnel européen avec Jacques Chirac. Le président me paraît d'abord à l'aise avec son auditoire de jeunes assez perplexes sur la nature d'un tel traité. Dès le départ, il s'appuie sur l'idée que l'organisation politique de l'Europe constitue la meilleure parade à l'ultra libéralisme anglo-saxon. C'est non seulement habile mais indispensable, car le mouvement de fond qui assure la puissance du *non* correspond à un refus très fort de l'opinion à l'égard de la mondialisation libérale. Au total, grande incertitude de ces jeunes face à leur avenir. Chirac, qui fait bonne figure, n'en est pas moins déstabilisé.

15 avril

De Rome... on me confirme depuis la source la plus incontestable qui soit la grande tension intérieure des cardinaux. Je pense depuis la mort de Jean-Paul II que le conclave est placé sous le signe de l'héroïsme. Je ne suis pas démenti -les cardinaux "ne sont pas fiers". Il espèrent quand même un dénouement plutôt bref. Deux ou trois jours de conclave. Jeudi, ce serait bouclé ? Mais la difficulté est telle qu'il faudra en quelque sorte forcer la décision -c'est moi qui interprète ainsi. Les historiens à la longue mémoire se rappellent qu'il fallut jadis -quand ?- attendre plus de deux ans pour parvenir au but.

L'opposition entre Ratzinger et Martini dont parle la presse, correspond sans doute à un clivage réel, même si le cas Martini a été fantasmé par des journalistes comme Zizola. Ses partisans les plus chauds déchanteraient sérieusement s'il était élu. Ce qui ne sera pas, parce qu'en toute hypothèse lui même refuserait. Nous sommes dans une sorte de configuration idéale, car je ne crois guerre à l'élection d'un cardinal de 78 ans. Mais dans une telle configuration -celle des 78 ans- me suggère un ami, observateur très fin de l'Église, Lustiger pourrait-être une solution non de compromis mais de synthèse, incarnant tout à la fois l'orthodoxie doctrinale et l'ouverture aux réalités contemporaines. Mais un pape de transition est-il une idée vraiment crédible ? L'histoire court, l'Église a besoin d'un pape entreprenant, qui précède les événements et se lance dans de grands projets.

Les "vaticanistes" m'ont souvent exaspéré. Je ne dis pas que tous sont tenants de la même idéologie. Je me souviens d'excellents contacts avec un Benny Lai. Je ne parle évidemment pas de mon ami le père Joseph Vandrille ou du père Bernard qui, il y a bien longtemps déjà, était correspondant pour *La Croix*. Mais il y a chez certains un goût pour les *combinazione*, les bruits de couloir, tout ce qui correspond à une mythologie vaticanesque qui m'a toujours paru dérisoire eu égard aux idées et projets de Jean-Paul II.

De l'article d'Henri Tincq dans *Le Monde* de cet après-midi, je retiens la fin des partis nationaux, notamment celui du parti italien. J'en suis persuadé depuis longtemps, contre les "vaticanistes" qui demeurent très concentrés sur la péninsule. Si un italien était élu, ce serait en raison de son envergure, internationale notamment, et non en raison de son appartenance nationale.

Ce matin, reçu le "Dominique de Roux" de Jean Luc Barré (Fayard). Avec quinze jours de retard ! De très bons papiers ont déjà parus dans la presse sur cette biographie. Je suis cité paradoxalement parmi les témoins, moi qui n'ai jamais rencontré Dominique de Roux. Je ne pouvais donner de renseignements que sur Louis-Olivier de Roux, son oncle, qui était un homme remarquable. J'ai grapillé, ici où là, mais il faudra que je lise d'un bout à l'autre, pour me confronter avec un personnage qui ne correspond probablement pas aux canons d'un maître. Mais ses engagements, son courage, sa totale indépendance d'esprit, son mépris pour les puissances installées et les bien-pensances ne me sont pas indifférentes. Au-delà, y-a-t-il une pensée structurée ? Peut-être pas. Des fulgurances ? Voyons !

17 avril

Heureux d'avoir revu hier avec son épouse, le cher Émile Poulat, né la même année que Jean-Paul II, et qui, malgré sa quasi cécité, garde une alacrité parfaite. C'est toujours précieux d'avoir un historien pour évaluer un moment de l'histoire. Cela ajouté à la connaissance très précise du père Joseph Vandrissse sur le Vatican des trente dernières années, c'est éclairant.

19 avril

En cette période un peu rude, où je suis mobilisé à tous égards pour la succession du pape, j'appréhendais quelque peu cette conférence débat que je devais faire hier soir au club *Dialogue et Humanisme*. Ça c'est heureusement bien passé. Mais le *Da Vinci Code* était très loin de mes préoccupations et je n'avais pas la disponibilité intellectuelle pour revenir sur la trame de ce roman pervers et le déroulé de ses intrigues. Cependant, j'étais relié à ma réflexion actuelle sur l'évangélisation par le côté bricolage religieux de Dan Brown. Et de ce point de vue, il y avait beaucoup plus à dire sur les questions de fond posées par la société au christianisme que par les considérations journalistiques ou pseudo expertes sur le clivage conservatisme / progressisme du conclave. Je sais bien que pour des auditoires ignares et amnésiques il faut l'équivalent de la purée pour les bébés. Conservateurs / progressistes, cela à le mérite de la simplicité, du droite et gauche politique. Même si ça dispense de réfléchir au-delà du bout de son nez.

A mon auditoire qui n'était ni ignare ni amnésique, j'ai fait part de mon agacement pour cette dialectique anémique, en montrant qu'il y avait beaucoup plus intéressant comme diagnostique et comme prospective. Si l'on veut porter l'évangile à l'Europe d'aujourd'hui, il conviendrait d'abord de s'interroger sur le mental et l'imaginaire des européens, ainsi que sur leur appétence pour un message tel que le christianisme. Sur ce terrain, nous ressentons ce qu'ont de dérisoire les grilles idéologiques, d'ailleurs très datées qu'on voudrait y superposer. Qu'est-ce que l'Évangile peut dire à un gosse qui passe plusieurs heures par jour devant la télé et qui ne dispose pas des ressources de la culture de sa propre histoire ? L'évangélisation est en raison directe de l'humanisation, et celle-ci est en raison d'une culture de l'homme. Celui qui se construit son humanité.

Lecture attentive de l'entretien accordé à *Libé* de samedi par Régis Debray. J'ai l'impression qu'il a intégré certains éléments de notre conversation téléphonique, mais pas tous. Il convient, en effet, que des catholiques aient eu un vrai chagrin à la mort de Jean-Paul II. Pour autant, il persiste dans son reproche d'*idolatrie* à l'égard du pape défunt. Moi, je ne l'ai vu nulle part. Bien au contraire, les grandes concentrations de foule venues à Saint Pierre se sont distinguées par leur aménité, l'entraide mutuelle et la prière. Aucune hystérie collective. Où donc Régis Debray a-t-il vu ou entrevu cette idolatrie qu'il dénonce, en citant Tertullien, "le plus grand crime du genre humain". Est-ce être idolâtre que d'aller prier au pied de la dépouille mortelle du pape ? Désolé, mais il s'agit du geste le plus accordé au respect et à l'affection éprouvée pour le défunt. Des millions de personnes avaient avec Jean-Paul II un lien personnel que je définirais comme familial. Cela n'a rien à voir avec les transes collectives auxquelles on a assisté à diverses reprises dans l'histoire. Où est "le néo-paganisme de ces festivités" ? Il est dans la représentation de quelqu'un qui observe extérieurement un phénomène et l'épinglé selon une certaine typologie médiologique. Mais quand on fait part, par exemple, de ces propos à des jeunes qui ont vécu cette expérience ils sont soit étonnés, soit blessés. Ils ne se reconnaissent nullement dans cette prétendue idolatrie. Bien au contraire, ils ont été saluer la figure paternel qui les a formés à la prière, à la distance intérieure de la foi. Les idoles, ils les

identifient d'autant mieux que le pape les a aidés au discernement spirituel.

Par ailleurs, l'analyse de Régis Debray se montre très anticonformiste par rapport au fonctionnement du système médiatique. Et j'adhère même lorsqu'il avance : "Les rites civiques s'effacent. Alors que reste-t-il ? Le sport et le pape. Sans oublier le concert rock et les "rave-parties", même produit de substitution pour les jeunes, ou encore les sectes pour les paumés." Alors là, oui, on est dans le sérieux, la vraie difficulté d'aujourd'hui. Avec Péguy, j'aurais envie de m'écrier, comme à la fin de *Notre jeunesse*, à propos de toute autre chose : "Oh alors on me dit quelque chose, alors on commence à causer." On est au cœur du problème. Du mental européen, de la névrose contemporaine.

Oui, mais un peu plus loin, ça se gâte ! Car, même si j'accepte ce que Régis Debray avance quant aux risques de l'hyper visibilité du chef, et qui conduiraient à faire "régresser une institution doctrinale en association charismatique", je nie de la façon la plus formelle que tel ait été le cas avec le pontificat qui vient de s'achever. Je maintiens que le projet central était apostolique au sens premier, c'est à dire tourné vers la proposition du message et sa réception dans la société. Si l'homme Karol Wojtyla a été un leader charismatique au sens de Max Weber, il a toujours subverti la logique du charisme politique par la référence à un Autre, comme témoin de l'homme intérieur dont il était de fait l'icône.

J'ajoute que sa personne était entièrement vouée à sa mission. Comme le disait il y a plus de vingt ans mon ami Jean-Luc Marion : "Jean-Paul II fait le pape. Il ne fait que cela. Et Jean-Marie Lustiger (qui venait d'être nommé à Paris) fera l'archevêque comme Jean-Paul II fait le pape." En d'autres termes, ces deux hommes éminents n'ont aucune propension à jouer un rôle extérieur à leur mission. Ils sont entièrement pénétrés par leur sacerdoce qui justifie toutes leurs actions. A l'époque, on avait parfois le sentiment que les prêtres déstabilisés par les "sixties" étaient mal dans leurs baskets. Ici, au contraire, le pape et l'archevêque n'avaient aucun complexe et se montraient même extrêmement heureux de leurs missions et fonctions.

Autres accusations, classiques celles-là, hyper-classiques même, mais, à mon sens, tout-à-fait infondées : "Mais l'écran cache les lézardes accumulées derrière. Synodes et conférences épiscopales diminués, recherches théologiques mises au pas, œcuménisme chrétien en crise. Sans parler des problèmes pendant et archi connus, l'ordination des hommes mariés, entre autres. L'hyper-visibilité du chef ou du Porte-parole agit toujours dans le sens autoritaire, que ce soit au forum ou à l'Eglise, puisqu'elle court-circuite les organes intermédiaires de l'institution." Ici, Régis Debray n'est pas l'inventeur de ce réquisitoire, qui est typique "cath. style T.C."

Je m'inscris en faux sur tous les points. Tout d'abord, contrairement à un préjugé bien ancré, l'Eglise catholique est l'institution la plus décentralisée du monde. C'est Emile Poulat qui l'affirmait l'autre jour, et il a quelque autorité à le faire. En second lieu, il n'y a jamais eu plus de dynamique d'échange entre le centre et les Eglises particulières que sous Jean-Paul II dont le dynamisme propre a créé des relations incessantes entre le centre et la périphérie, sans précédent dans l'histoire.

Faut-il encore détailler ? Les synodes ont souvent mécontenté les gens qui n'ont pas réussi à coaliser des majorités derrière eux. Au demeurant, c'est la méthode qui fut propre au concile Vatican II qui prévaut et exige la réalisation d'un consensus. Quant aux conférences épiscopales, elles ont dû surtout revoir leur fonctionnement et réviser leurs prétentions eu égard aux réactions de la base épiscopale qui souvent regimbait. C'est l'autorité personnelle des évêques qui était mise à mal. Par ailleurs, les conférences suscitaient des bureaux et des bureaucraties, qui, toutes modestes qu'elles soient faisaient écran elles aussi et créaient une logique tendant à la reproduction de l'appareil. Les personnalités décalées d'un Lustiger ou d'un Barbarin n'ont été promues que par transgression des règles de l'appareil.

Mais je m'interromps dans ma discussion, car *Habemus Papam !* Je suis stupéfait de la rapidité de la décision des cardinaux. Je dois aller à KTO au plus vite. J'abandonne ma télévision avec la fumée blanche et le carillon de Saint Pierre qui sonne à toute volée. Je cours vers un taxi. Impossible ! L'autoroute est fermée. Le chauffeur me mène gratuitement à la station de RER. Me voilà sans informations dans mon wagon, complètement morfondu, esquissant une prière. A la gare de Lyon, je fonce vers un taxi. En route vers le pont d'Issy ! : "Pardon, monsieur, pouvez-vous mettre votre radio, nous avons un pape ! -C'est vrai ? -Oui. Essayez 100.7, Radio Notre Dame. C'est entre le pont d'Austerlitz et le pont Louis-Philippe que j'entendrai la voix du cardinal proto-diacre. Mais il y a un blanc. Je ne perçois pas le prénom de l'élu. Enfin, le nom :

Ratzinger ! Je ne suis pas surpris, mais saisi de cette unanimité du collège cardinalice. C'est que j'avais été, moi même, intoxiqué par mes collègues. Ratzinger n'était crédité d'un contingent impressionnant de voix que pour être aussitôt éliminé en faveur d'un candidat de compromis. Pas du tout ! C'est assez fascinant. La première idée, c'est que cette unanimité et cette promptitude s'expliquent par l'urgence d'une centralité doctrinale qui est aussi requise par la crise de l'humanisme moderne.

N'empêche, comme me le confie un ami prêtre : "C'est une bombe atomique !" Une énorme provocation pour la bien-pensance ordinaire... Ils me font d'ailleurs sourire tous les perroquets de la pseudo modernité. Cet homme, d'une intelligence et d'une culture rares comprend infiniment mieux son temps, dont il n'ignore aucune coordonnée, que les "modernes" patentés. Un homme aussi éminent que Jürgen Habermas l'a reconnu, il y a quelques mois en participant à un dialogue passionnant avec le cardinal Ratzinger à Munich, qui a vivement impressionné l'opinion allemande.

22 avril

Déjà beaucoup écrit, beaucoup parlé du nouveau pape. Mais à le voir maintenant sur mon écran, habillé de blanc, si à l'aise, si naturel, je me remémore toutes ces journées passées et mes propres sentiments. Je suis, en effet, passé par des phases successives de perplexité, presque de crainte, sans jamais perdre confiance. Conscient de l'extrême tension des cardinaux. Tension non en une acception de nervosité, mais d'intensité, de gravité, de responsabilité.

Tout d'abord, je m'interrogeais sur cette hypothèse Ratzinger. D'où tenaient leur information ceux qui l'annonçaient comme une quasi certitude ? Et puis souligner une telle possibilité, n'était-ce pas une "manœuvre" ? Car en même temps on annonçait la formation d'une autre tendance (autour du cardinal Martini ?). Ainsi faudrait-il une conciliation et donc l'arrivée du troisième homme. Autre dimension du problème : le cardinal Ratzinger, à supposer qu'il soit désigné par ses pairs, accepterait-il cette lourde charge à son âge ?

Mais tout ce qui s'est passé autour des funérailles de Jean-Paul II a balayé les incertitudes, attestant de façon saisissante la présence souveraine d'une intention d'en haut. Le cardinal Ratzinger s'est imposé comme une sorte de certitude. Une unanimité morale s'est constituée en un laps de temps très court, comme s'il n'y avait pas d'hésitation possible. Et plus je prends conscience de cette nécessité de Benoît XVI, plus un sentiment très fort m'envahit. Oui, il fallait ce docteur de la foi. Les cardinaux ont obéi à une impulsion supérieure.

Mais à côté, quel fracas, quelle désillusion, quelle colère... Il fallait s'y attendre, même si certains débordements sont insupportables. Faut-il que l'enfer se déchaîne pour qu'on en arrive à tant de grossièretés, d'attaques d'une bassesse écœurante. Je n'ai pas vu sur Canal+ l'ignominie des guignols (une parodie de bénédiction associant l'invocation trinitaire au Reich !). Mais j'ai lu avec stupéfaction et consternation l'article de Daniel Schneidermann dans Libération de ce matin. Mais quelle mouche l'a piqué ? Je peux avoir des différends avec Schneidermann, mais j'apprécie souvent son indépendance et sa perspicacité. Ici, c'est un procès d'intention d'une partialité incroyable. Tout est faux dans ce portrait que je n'ose dire haineux, car je me demande s'il n'est pas le résultat d'un scénario dont l'auteur n'est pas le maître.

J'en suis blessé, bouleversé, comme par une attaque personnelle. Mais surtout, comment à partir d'un soupçon, d'une prétérition, d'une construction toute arbitraire, façonner une image à sa convenance d'un Ratzinger dont tout montre qu'il ignore tout ? Il n'a pas lu un de ses livres, a superficiellement survolé sa biographie, est insensible à son christianisme, à sa droiture morale, à sa bonté foncière. A sa façon -j'en conviens, plus ténue- il nous refait le coup des procès tordus, pervers, où l'accusé n'a même pas le droit de se défendre. Mais peut-être est-il vain d'argumenter ou de persuader. Cet article est l'effet d'une phobie, d'un mensonge intérieur que l'auteur a voulu malheureusement imposer à ses lecteurs comme une très sérieuse réflexion.

23 avril

Depuis plusieurs semaines, irrité par le simplisme des oppositions binaires, je m'interroge sur le sens réel des mots. Par provocation, j'ai écrit dans un de mes articles que le mot progressisme était aujourd'hui un concept vide. Je pensais *théologiquement*, car il me semble qu'il s'est produit une sorte de dénouement à Vatican II dont on n'a pas assez étudié les conséquences. En effet, jusqu'en 1962, la controverse fait rage entre deux camps bien repérables, même si déjà il y a lieu de marquer les nuances. L'affrontement, disons, au début du concile entre un ligne Ottaviani et une ligne Frings-Liénart correspond à un réel clivage, lié à l'histoire du catholicisme au XIX^e et au XX^e siècle. Mais à mon sens, les textes effectifs du concile consacrent moins la victoire d'un camp qu'un déplacement des lignes. Ce qui fait, d'ailleurs, que les plus durs des anciens camps sont également insatisfaits. Je suis assez frappé par le fait que la théologie de la présence au monde, telle qu'elle s'inscrit dans *Gaudium et spes* n'a pas été réellement pensée par des gens style Action Catholique. Au contraire, d'après ce que m'a souvent expliqué le père de Lubac, on s'est longtemps battu les flancs pour trouver une unité qui donne sens à l'évocation multiple des grands chantiers de la civilisation (la paix, l'économie, le travail, la pauvreté, la famille etc). La lumière est venue de Cracovie, grâce à Monseigneur Wojtyla et à l'équipe qu'il avait réunie autour de lui. Certains passages qui se rapportent encore à une vision progressiste linéaire de *Gaudium et spes* sont ceux qui, à mon sens, sont devenus le plus vite obsolètes.

Donc, à ma lecture, Vatican II impose une mutation dont, sur le moment, on n'a pas réellement saisi la nature et qui rend inopérant le clivage intellectuel qui précédait. Il faut se rendre compte que des gens comme de Lubac, Balthasar et Ratzinger étaient considérés comme progressistes. Ce qui aujourd'hui n'a littéralement plus de sens. On pourra certes avancer le cas d'un Hans Küng. Mais il est isolé. Et s'il a utilisé la thématique du dialogue inter-religieux, cela ne suffit pas pour donner un contenu à un néo-progressisme qui risque de s'identifier de plus en plus au mondialisme le plus naïf et le plus invertébré. Certes, en politique, conservatisme et progressisme demeurent des repères idéologiques, et le christianisme est forcément en rapport avec leurs options. mais il considère celles-ci avec indépendance et non sans les reformuler autrement. j'ai souvent observé avec des amis que le propre d'un Lustiger, par exemple, était de rebondir là où on ne l'attendait pas, donnant un coup d'éclairage passionnant et neuf qui fait ressortir une troisième dimension inaperçue.

25 avril

Je suis frappé et ému du contraste entre le chaleureux accueil du peuple chrétien à Benoît XVI et l'hostilité virulente de certains secteurs d'opinion (dans les médias et un frange chrétienne). Ce n'est pas sans quelque appréhension que j'entrevois la possibilité ultérieure de futurs conflits qui peuvent être moralement "sanglants". Heureusement, le pape est habité par une sérénité qui s'enracine dans son intimité. Il y a son intelligence admirable aussi bien des enjeux de l'Eglise et du monde que des situations. J'ai suivi, hier, de bout en bout la messe d'inauguration du pontificat avec, sans cesse en mémoire le souvenir de Jean-Paul II le jour de sa fameuse homélie. C'était magnifique. Mais quelle responsabilité sur les épaules d'un homme ! A 78 ans ! Eh bien, c'est la confiance qui s'affirme dans la Providence. Depuis l'annonce je ne puis m'empêcher d'admirer, non sans un secret tremblement, sachant la dureté de l'histoire, les forces sournoises d'opposition, cette confiance de Benoît XVI, tout livré à sa tâche. J'ai aimé tous les papes depuis mon enfance, parce qu'avec chacun j'ai retrouvé le charisme de Pierre. Celui-là me touche énormément, et tout ce que j'apprends de lui me conforte dans cette idée invincible d'un "décret" providentiel qui a écarté les doutes des cardinaux. Comme par la suite les miens qui ont été pulvérisés par l'évidence.

Henri Tincq de Rome, m'a confié en riant au téléphone, qu'on l'avait accusé de faire du lobbying pour Ratzinger. C'est vrai que moi je n'y croyais pas. Il n'était pas "mon" candidat. J'en imaginai plusieurs autres. Non que je répudiais une "candidature" à son endroit. Simplement je ne la croyais guère possible. L'âge, ses sentiments propres à l'égard de cette redoutable hypothèse, la difficulté de passer d'une responsabilité de gardien de la foi à la conduite effective de l'Eglise... Mais, je le redis, toutes ces objections ont été balayées.

Justement, j'ai heureusement retrouvé le livre du cardinal Ratzinger que je cherchais

vainement depuis son élection. Or, je tombe sur cette déclaration prémonitrice pour comprendre comment l'homme de Dieu a réagi à cette situation inouïe : "...Ma vie ne se compose pas de hasard, mais quelqu'un prévoit et me précède et pense à moi d'avance et arrange ma vie. Je peux me refuser à cela, mais je peux aussi l'accepter et je remarque alors que je suis vraiment conduit par une lumière prévoyante." (*Le sel de la terre* Le Cerf - Flammarion)

Les parents du futur pape s'appelaient Marie et Joseph !

Il est né le samedi saint et a été baptisé quatre heures après sa naissance, alors qu'à cette période on célébrait encore Pâques le samedi saint au matin

Le sel de la terre contient implicitement une réponse aux accusations insensées de Daniel Schneidermann. Ce dernier n'a d'ailleurs pas dit la vérité. Par ignorance sans doute, mais il n'avait vraisemblablement pas fait grand effort pour se renseigner sérieusement. Il a, en effet prétendu qu'on avait tué le problème des jeunesses hitlériennes dans les biographies du pape. Hors c'est inexact car le cardinal Ratzinger lui-même, dans ce livre, a expliqué ce qui s'était passé. En 1941, son frère aîné a été obligé d'y adhérer. C'était obligatoire. Joseph, lui fut enrôlé quand il était au séminaire. "Une fois sorti du séminaire, je n'y suis plus jamais allé. Et c'était difficile, parce que la bourse d'études dont j'avais réellement besoin dépendait d'un certificat attestant de ma présence dans les jeunesses hitlériennes. Mais grâce à Dieu, j'avais un professeur de mathématiques compréhensif. Il était lui-même nazi mais c'était un homme de bonne foi, il me disait : "Vas-y donc une fois pour que nous ayons ce papier..." Quand il a vu que je ne pouvais tout simplement pas, il a dit : "Je te comprends, je vais arranger ça", et ainsi j'ai pu en être délogé."

26 avril

J'écoutais ce matin le père Valadier sur Radio Notre Dame. Je m'attendais à un réquisitoire contre Benoît XVI qui est d'ailleurs venu, avec quelques adoucissements. Son grief premier ? La façon dont le cardinal Ratzinger a dirigé son dicastère, ses méthodes "opaques", la persécution dont quelques théologiens de grand mérite auraient été les victimes. Je regrette qu'il n'y ait pas eu débat et que personne n'ait pris la défense de l'accusé. Car il y avait énormément à répondre. J'ai un peu le sentiment que Paul Valadier se fait le porte parole d'un camp, celui des "théologiens" qui défendent jalousement leurs prérogatives, et -pourquoi ne pas le dire ?- leur pouvoir sur l'opinion dans l'Eglise. Toute remise en cause par l'autorité ecclésiale est donc considérée comme insupportable. Mais à ce compte, il aurait fallu, depuis les origines du christianisme, que l'autorité se taise, qu'il n'y ait jamais de définitions dogmatiques, qu'Augustin, qui était évêque et donc en charge de l'orthodoxie, renonce à exercer son discernement à propos du donatisme, du pélagianisme...

Certes, il faudrait reprendre un à un tous les dossiers allégués. Un mot à propos de Karl Rahner. Je vois mal, eu égard d'ailleurs à l'influence d'un penseur tel que lui, le magistère rester indifférent à certaines de ses thèses, notamment celles des "chrétiens anonymes". Balthasar était intervenu, parfois assez rudement, dans la discussion. Je vois mal comment sur un point aussi important le cardinal Ratzinger n'aurait pas exercé sa mission régulatrice. Alors, il faudrait toujours se taire ? Mais dans ces conditions, ce serait dommageable à celui qui n'aurait plus le contre-point d'une telle régulation. Et la théologie ne serait plus qu'une sorte d'aimable forum, sans tension avec une institution vivante, désormais neutralisée. Est-ce cela que l'on veut ?

A propos de Balthasar, je me souviens de son magnifique petit livre intitulé *Cordula* qui rappelait l'histoire d'une jeune martyre pour sa foi et donc ce que signifiait l'engagement explicite de la foi. A propos de ce livre, le cardinal de Lubac me disait qu'il marquait l'entrée de Balthasar dans la grande controverse post-conciliaire.

28 avril

Sentiment assez vif d'une imposture. Rendez-vous sur n'importe quelle chaîne de radio, de TV, où on vous convoque pour parler du pape et de l'Eglise, vous pouvez être sûr qu'on vous harcelera sur les questions suivantes : préservatif, mariage des prêtres, ordination des

femmes, alignement sur les mœurs contemporaines etc. En revanche, jamais une question préalable qui commande tout pourtant : Dieu ! Dieu aujourd'hui, Dieu dans la culture d'aujourd'hui, Dieu dans la conscience de l'homme européen. Que change la perception de Dieu dans une vie, dans une société, une civilisation, une culture ? Là dessus, niet, néant. N'est-ce-pas le signe non seulement d'un malentendu mais d'une imposture. Je veux bien vous entendre mais à la condition expresse que surtout vous ne me parliez pas du sujet. Le pape et Dieu ? Aucun intérêt. Dites moi s'il est progressiste ou conservateur, pour le préservatif ou la pillule. Le reste ne m'intéresse pas.

Il faudra bien un jour revenir à l'interrogation première, fondatrice, sans laquelle rien ne se tient et n'a de sens.

29 avril

Question de la vérité. *Paris Notre Dame* publie le texte de la conférence prononcé à la Sorbonne par le cardinal Ratzinger sur le christianisme et la vérité à l'occasion du jubilé de l'an 2000. J'avais déjà lu ce texte qui m'avait laissé une vive impression. Sa relecture me confirme dans mon sentiment. C'est du grand Ratzinger. A vrai dire, je n'ai jamais rien lu de cet homme qui ne soit de premier ordre. A chaque fois, on est tiré vers le haut, avec des vues neuves, originales, une démarche qui souvent vous *désenlise* des sables mouvants de l'à peu près.

1^{er} mai

Rétrospectivement, ces dernières semaines ont été si fortes que j'en suis un peu sonné. Pas du tout à la façon de mes amis "cathos de gauche" qui n'en finissent pas d'accuser "le choc". Mais par une sorte d'évidence. C'est "lui" qui devait prendre la succession. Sa "maîtrise" intellectuelle de la situation le plaçait très au-dessus des "candidats" possibles. Tout ce que j'ai relu de lui, ces derniers jours, montre -si d'ailleurs c'était encore à prouver sa "primauté" d'esprit. Et pourtant, j'étais incrédule. Incrédule face aussi à l'évidence de sa visibilité durant le deuil. Ce n'était pas faute de sympathie ou d'empathie à son égard, bien au contraire !

Peut-être que ceux qui ne disposaient pas d'une telle connivence étaient plus libres que moi pour admettre l'évidence ?

Hier matin, une émission de radio dirigée, animée par des amis, avec des gens que j'estime. Je tourne le bouton. J'en ai assez. Ça me semble dérisoire, complètement à côté. Il arrive que des intellectuels de grande pointure s'aveuglent, imbus d'un savoir qui s'interpose face à une réalité qui leur est étrangement muette. Les analyses de médiologie -Dieu sait pourtant si j'ai toujours considéré avec intérêt les travaux de Régis Debray- me semblent s'enfermer dans un cercle absurde, où la médiologie ne voit plus que la médiologie.

Et puis j'ai avalé l'essai de Kundera *Le Rideau* à propos du roman et j'ai entrevu qu'un romancier aurait pu comprendre tout cela infiniment mieux que tous les médiologues, sociologues et intellectuels du monde. Un titre est possible : *Le piano du pape*. Tout pourrait commencer par une petite histoire, presque un gag. C'est l'histoire d'un cardinal qui jouait tous les jours du Mozart sur son piano. Hélas, devenu pape il ne put emmener le précieux instrument jusqu'en haut du palais pontifical. Celui-ci ne pouvait en franchir les portes et les fenêtres...

3 mai

Pour me distraire un peu de mes soucis et de mes lectures habituelles, j'ouvre le livre de Bernard Lecomte *Paris n'est pas la France* et j'en suis ahuri. Certes, on se doute qu'il y a toujours du Courteline dans la moindre de nos administrations. Mais, à ce point ! C'est ubuesque. Et le pire, c'est l'ensemble du tableau d'une région comme la Bourgogne, qu'on imaginerait belle et riche avec son patrimoine d'art et d'histoire. De quoi vous ficher un coup au moral. (Jean-Claude Lattès)

Autre livre reçu : le dernier d'Emile Poulat qui est une sorte de recueil ordonné d'études composées à diverses occasions, notamment des colloques. J'ai été droit aux chapitres

concernant des personnages "qui me parlent", parce qu'ils s'insèrent dans un passé qui m'est familier. Mais je doute que nous soyons nombreux dans ce cas. Qui connaît aujourd'hui le père Maydiou ou l'abbé Boulrier ? J'ai rencontré ce dernier à la fin de sa vie. J'avais d'ailleurs confié mon souvenir à Emile Poulat, qui en échange, m'avait livré des images fortes. Boulrier était un extraordinaire orateur de masse, supérieur à Thorez, soulevant la foule du Vel d'hiv, au point d'inquiéter les dirigeants du parti ! Je me souviens, moi, d'une toute autre intervention de cet "abbé rouge", puisqu'il s'adressait (il y a trente ans, trente-trois ans ?) aux congressistes des "Silencieux de l'Eglise" dans la cathédrale de Strasbourg.

Avec Emile Poulat, c'est toujours du sérieux, des informations sûres, des réflexions aigües que je ne peux m'empêcher d'opposer aux approximations péremptoires que j'entends ici ou là à propos du nouveau pape. J'entends parler de "doctrinaire" sans autres formes de procès par des gens qui n'ont aucune idée de l'homme, de sa pensée, de sa vie. L'étiquette collée, on n'en démords pas et on ne veut pas entendre d'avis différents, fut-il motivé par une connaissance précise de la personne. J'ai même entendu mieux dans la bouche d'un commentateur qui puisait son savoir dans les pratiques nationales footballistiques (sic). Après le Polonais nous allions avoir un Allemand qui forcément "bétonnera" à la manière des arbitres d'Outre-Rhin. Voilà comment on pratique le commentaire dans les médias "branchés". (Berg international)

4 mai

Un peu déçu par le texte d'Habermas dans *Le Nouvel Observateur* de ce matin. Rien que l'argumentation habituelle connue et ressassée des partisans du oui. Mais il est vrai qu'il est vain d'attendre des arguments nouveaux de la part des protagonistes du débat actuel. Pour ma part, je n'ai pas l'intention d'intervenir dans cette campagne, en tant que journaliste éditorialiste. Pour un motif déontologique. Habitué à commenter les événements souvent d'un point de vue théologique, je craindrais de ne pas laisser à mes lecteurs l'indépendance à laquelle ils ont droit dans le domaine civique. C'est mon choix. Je ne critique pas ceux des autres. Mais je ne me prêterai à aucune manœuvre de style néo-clérical.

Franz-Olivier Giesbert m'invite à son émission *Culture et dépendances* sur un sujet plutôt redoutable : les religions et les femmes. De mon point de vue, je sens ce que j'ai envie de dire, notamment en présence de Sylviane Agacinski dont j'ai lu le livre et discuté déjà les thèmes. mais pourrais-je intervenir sur les autres religions ? ce n'est pas du tout évident.

5 mai

Hier soir, rude explication à l'émission de FOG, justement, à propos de deux pétitions bien caractéristiques du malaise social. Celles dénonçant "le racisme anti-français" signée par des gens qui sont souvent mes amis : Alain Finkielkraut, Jacques Julliard, Pierre-André Taguieff et celle des "indigènes" signée par Tarik Ramadan et l'historien Lecour-Grandmaison, un nom qui résonne curieusement dans ma tête. Suis-je trop optimiste ? J'ai cru, à la fin de l'émission, que la discussion avait été utile par sa vertu cathartique. Tout le monde avait pu dire ce qu'il avait sur le cœur mais paraissait avoir pris conscience du péril des névroses victimaires, celles qui exacerbent les ethnicismes.

Alain Finkielkraut a eu le dernier mot en osant parler de l'amour de la France comme foyer d'unité nécessaire et adhésion à une histoire et à un patrimoine, même lorsque par ses propres origines on n'est pas disposé à les faire siens. Citant implicitement Marc Bloch, il s'est référé au sacre de Reims. Pas d'objections ? Elles ne se sont pas déclarées en tout cas.

Cet heureux dénouement était d'autant plus impressionnant qu'on avait senti plus d'une fois l'abîme s'ouvrir, celui du ressentiment sans fin, ravivé par la haine d'un Occident ontologiquement coupable : de la traite des noirs, du colonialisme à visée explicitement exterminationniste (Lecour-Grandmaison). Elisabeth Lévy était intervenue au bon moment pour rappeler à la complexité historique. Il n'y eut pas une seule traite organisée par les seuls européens, mais trois (celle-ci à destination des Amériques mais aussi une traite inter-africaine et une troisième d'initiative musulmane.)...

La revue *Immédiatement* poursuit sa carrière sur le net, ce qui nous donne l'agréable possibilité de renouer avec son équipe, jeune et talentueuse. Avec aussi le rare plaisir de

retrouver Philippe Muray ! Son "papier" intitulé "Dieu merci" est de premier ordre, comme toujours, mais en plus il défend directement, ici la foi chrétienne. Exactitude, justesse, j'admire des mots qui tombent comme au bon endroit, désignant ce qu'il faut désigner. Et notamment les derniers imposteurs ou rigolos qu'il aligne, du style Onfray. C'est comme celà !

6 mai

Muray, encore, qui ne rate pas non plus Vattimo, qu'il ne nomme pas mais dont il démonte la sophistication avec sa lucidité habituelle. Il n'aime pas le film de Gibson, mais ses raisons sont nettement supérieures à celles qui se sont déversées en masse, il y a un an. Ses raisons de ne pas aimer les fadaises de notre Italien sont à mon sens lumineuses. Quel rôle veut-on faire jouer à un christianisme recyclé à la post-modernité, sinon celui "de faire double emploi avec ce qu'il y a de plus soumis, de plus humanitaire, de plus entartuffé dans le monde d'aujourd'hui". Suit une virulente attaque contre le protestantisme qualifié "d'intégrisme hygiéniste". On me dira que l'esprit œcuménique ne trouble guère Philippe Muray. Mais si l'œcuménisme consiste à pratiquer la soumission aux fadaises du temps, alors oui, mille fois oui à cette indépendance farouche qui permet d'appeler un chat un chat. Bloy, Bernanos, Claudel - et bien d'autres avec eux - seraient aujourd'hui interdits de parole pour allergie radicale à l'intégrisme hygiéniste. Quant aux protestants vraiment accrochés à la parole de Dieu je doute de leur adhésion à cette idéologie de la soumission. Karl Barth à notre secours ?

Les éditions du cerf m'ont adressé trois ouvrages : deux du cardinal Ratzinger (dont la réédition de l'excellent *Sel de la terre*) et un essai que je connaissais déjà sur la pensée du cardinal (il date de 1987). L'auteur de cet essai est, en fait, un contradicteur virulent qui veut démontrer que Ratzinger est du côté de *l'ancienne* théologie, celle qui n'aurait plus cours aujourd'hui ("la théologie contemporaine pense autrement").

Il y a quelque chose de terroriste dans cette façon de présenter la théologie : celle d'hier qui donc n'aurait plus cours et celle d'aujourd'hui qui, de facto, s'imposerait.

7 mai

Entretien de Marcel Gauchet avec Elisabeth Lévy dans le *Figaro Magazine*. Intéressant et où je trouve, enfin, l'analyse juste du phénomène médiatique et émotionnel autour de la mort de Jean-Paul II. Je retiens donc :

1. Ce qui est propre au système de résonance médiatique, le recyclage de la fonction pontificale en image de la morale sulpicienne conforme : "L'amoralisme prétendu de la tribu médiatique dissimule un moralisme déchaîné et parfaitement conventionnel, bien que certaines équations aient changé [...] toutes les grandes questions peuvent-être traitées par la morale : voilà l'article important du dogme." Très bien vu. Philippe Muray a sa formule pour désigner cette bien-pensance moralisante, *l'Empire du bien* que l'on peut d'ailleurs associer à *l'intégrisme hygiéniste* du même (voir plus haut).
2. L'écho identitaire de l'évènement. Les médias ont transmis une mémoire historique qui leur échappait, mais à laquelle s'identifiaient beaucoup de personnes recouvrant leurs repères patrimoniaux, même indépendamment de toute adhésion de foi.
3. La nécessité d'une nouvelle visibilité du religieux qui laisse intacte la séparation opérée par la laïcisation de l'Etat et de la société. Le politique a besoin de s'associer à une transcendance et la société elle-même "a besoin d'une âme".

Ce troisième point n'est pas tout à fait nouveau dans la pensée de Marcel Gauchet, mais il me paraît prendre plus d'ampleur. Il ne s'agit pas d'un réenchantement du monde mais d'un repositionnement du religieux comme instance de sens. Et c'est plus qu'un "supplément d'âme" qui est requis.

Je note que le cas Onfray n'impressionne pas plus Gauchet que Muray. "Nietzscheisme de terminale", "groupe hétéroiclite qui comprend aussi bien le vieillard rescapé de la Troisième République que le jeune boutonneux qui découvre les joies du dégomme d'idoles" (il s'agit des 150 000 lecteurs d'Onfray). Voilà qui me ramène au texte de Muray dans *Immédiatement* sur "l'athée joyeux" : "Il ne voit pas que le plat sanglot de son style ne trahit que le

ressentiment et l'esprit de vengeance qui sont à l'œuvre derrière son enthousiasme athée joyeusement païen et laborieusement incroyant."

Ce matin, Alain Finkielkraut recevait Jean Baudrillard. Je n'ai pu suivre qu'une partie de l'émission, satisfait de comprendre qu'en somme j'avais raison de comprendre Baudrillard comme je le fais habituellement, c'est à dire comme un décrypteur souvent génial, parfois aventureux, des signes d'un temps souvent très moche. Au passage, j'ai goûté la parfaite adhésion d'Alain Finkielkraut et de Jean Baudrillard à la pensée de Joseph Ratzinger, pas surpris qu'ils se félicitent que nous héritions d'un tel pape.

Je reviens un instant sur le livre polémique de Jacques Rollet contre le cardinal Ratzinger. Il y a quelque chose d'indû dans la présentation unilatérale d'une théologie moderne contre laquelle s'inscrirait le Ratzinger (deuxième mouture). La théologie moderne ce n'est pas "un camp", c'est beaucoup plus large. Le courant représenté par un Balthasar est aussi "moderne" que celui d'un Rahner. D'ailleurs, même à propos de Rahner il y aurait beaucoup à dire. Je ne suis pas sur du tout qu'il aurait accepté une telle dichotomie et le tout dernier me semble avoir été très en réaction contre la mouvance où on voudrait le fondre. Il est de plus abusif d'opérer une scission absolue entre un avant et un après comme si l'un et l'autre n'étaient pas en tension solidaire, ne continuaient pas à s'interpeller.

Je m'aperçois, non sans remords, que j'ai laissé passer la mort de Don Luigi Giussani, sans réagir par un quelconque article ni même par une mention dans ce journal. C'est en rangeant des papiers que je suis tombé sur un numéro de *Traces*, la revue de Communion et Libération, consacré au souvenir du fondateur. L'évènement ne m'avait nullement échappé sur le moment, mais je n'ai pas eu l'occasion de m'exprimer. Au demeurant, la maladie de Jean-Paul II a pris le dessus très vite. Cela ne m'empêche pas aujourd'hui de lire avec un vif sentiment de sympathie et de reconnaissance les divers témoignages publiés par *Traces*, à commencer par celui du Saint Père (une lettre autographe en date du 22 février), celui du cardinal Ratzinger qui présidait la cérémonie des obsèques, sans oublier l'intervention de l'actuel cardinal de Milan, Mgr Tettamanzi et la lettre de son prédécesseur, le cardinal Martini.

Balthasar lors de notre visite à Bâle (avec Philippe Delaroche) nous avait parlé avec beaucoup d'amitié de Don Luigi. Et je garde une grande admiration pour le mouvement Communion et Libération et ses réalisations. J'estime beaucoup son responsable à Paris, Silvio Guerra. Laissons pour le moment tous les souvenirs heureux de rencontre avec le mouvement en Italie, pour nous concentrer sur cette figure pionnière. Le renouveau, le dynamisme, l'Eglise vivante, c'est Don Luigi qui en a été le promoteur !

8 mai

Le modeste défilé de ma petite ville de banlieue me rappelle que nous sommes le 8 mai ! C'est le moment de se souvenir de tous ceux qui ont souffert, bien sûr, mais aussi de ceux qui se sont battus pour juguler puis détruire le monstre hitlerien. Je suis parfois irrité, sinon exaspéré, par des pauses moralistes par rapport à ce passé de la part de gens qui, sur le terrain de la vertu, de la conscience, en remontreraient aux gens qui ont la supériorité sur eux de ne pas s'être contentés de mots. J'entendais l'autre jour un collègue expliquer que Jacques Chirac s'était montré "moderne", à l'encontre de Charles de Gaulle et de François Mitterrand qui n'avaient jamais voulu admettre la responsabilité française dans la déportation des juifs de France. Mais l'un et l'autre qui s'étaient effectivement battu contre le nazisme avaient quelques droits à se prévaloir d'une France résistante !

Pour préparer l'émission de Franz-Olivier Giesbert, je lis les ouvrages des autres participants. Ainsi "Ni putes, ni soumises" de Fadela Amara. J'avais suivi la marche de ce mouvement et ses prises de parole avec intérêt et sympathie. Je ne suis pas toujours d'accord avec les idées et les références, mais j'apprécie souvent une démarche concrète qui dépasse les catégories idéologiques et cherche à créer un consensus pragmatique sur les solutions à trouver.

13 mai

Hier, après-midi bien remplie. Tout d'abord, c'est la catastrophe. Je suis parti trop tard de chez moi, et avec le système des correspondances de RER, j'arrive à 14h15 ! (Une heure après le

R.D.V. indiqué). Tout le monde m'attend. Les collaborateurs de Franz-Olivier Giesbert sont affolés. Je suis guetté dès les escaliers de France Télévision par une jeune femme qui m'explique qu'elle a au moins appelé dix fois mon portable. -Pas de maquillage me dit F.O.G., on va directement sur le plateau. Si, quand même !... Le débat démarre avec Sylviane Agacinski qui présente la thèse essentielle de sa "métaphysique des sexes". Je suis prié de lui répondre. Je commence par lui reconnaître ses grands mérites et l'intérêt que j'ai pris à lire ce travail. Mais il me faut répondre sur le fond. J'allègue, tout d'abord, les évangiles que la thèse ignore, et qui pourtant sont au cœur de la question, avec l'attitude "révolutionnaire" de Jésus par rapport aux femmes. Je rappelle la Samaritaine, la femme adultère. A propos de Saint Paul, j'essaie -ce qui n'est pas du tout commode- de marquer une différence avec l'interprétation unilatérale de Sylviane Agacinski. Les textes qu'elle cite à bon droit me paraissent plus embarassés voire emberlificotés qu'elle le dit. Paul est peut-être moins libre à l'égard des préjugés et des coutumes de la société de son temps que Jésus, et il tente de justifier "l'ordre établi", en dépit de sa fameuse déclaration de principe, dans l'épître aux Galates : "Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus."

Me suis-je bien fait comprendre ? Difficile de le dire, d'autant qu'il faut être un peu au courant du sujet et des possibilités d'exégèses des textes. J'ai poursuivi en indiquant une façon de sortir de l'impasse anti-féminine, en exposant en quoi consistait l'originalité du mariage chrétien, de type consensuel. C'était un peu éprouvant, car F.O.G. voulait que je réponde sur le champ à son objection à propos de la non accession des femmes au sacerdoce. Il fallait d'abord que j'aie au bout de ma démonstration, devant une Sylviane Agacinski évidemment réticente. Ai-je été bon -seulement audible- lorsque j'ai esquissé la théorie des deux charismes, pétrinien et marial, ce dernier conférant aux femmes une mission éminente, voire prépondérante, dans la communauté de foi ? C'était peut-être encore plus difficile de montrer qu'en notre temps l'influence spirituelle et mystique des femmes est plus qu'essentielle : Thérèse de Lisieux, Edith Stein, Elisabeth de la Trinité. Le plus grand théologien catholique du XX^e siècle, Hans Urs von Balthasar, n'a mené son œuvre à terme que grâce à l'expérience mystique d'Adrienne von Speyr.

Malheureusement, le débat à tourné court par la suite. J'aurais aimé répondre à Sylviane Agacinski sur plusieurs points : la chair, la procréation, la théorie de certains Pères Grecs sur la sexualité absente avant le péché, non reprise par Saint Augustin etc. Mais je n'ai pu, l'essentiel de la discussion revenant alors à une bouillante explication sur l'islam et les femmes, le voile, la laïcité, entre des interlocuteurs musulmans. J'étais placé entre Malika Mokeddem, très talentueuse -j'ai lu avec beaucoup d'intérêt et quelque admiration- son dernier récit (*Mes hommes*, Grasset)- et Fadela Amara, la courageuse fondatrice de "Ni putes ni soumises". Témoin muet d'un échange nourri d'arguments pas toujours explicites et d'accusations mutuelles, je ne possédais pas toutes les clés d'interprétation, n'ayant pas lu les livres d'un des opposants, un jeune musulman dont on m'a indiqué par la suite qu'il était un disciple direct de Tarik Ramadan. Nul doute que Malika et Fadela ne soit de sacrées "petites bonnes femmes", dignes d'estime et plus encore. Elles ont pris -l'une et l'autre- leur destin en main, bien que de façons très différentes : Malika s'affirme athée, sans être intolérante à l'égard des croyants. Fadela est, très ouvertement, croyante et pratiquante.

J'ai quitté l'immeuble de France Télévision pour une longue promenade le long de la Seine pour me retrouver rue François I^{er}, chez les pères assumptionnistes, tout près de l'immeuble de Bayard, celui de *la Croix* et autres publications du groupe. J'étais invité pour un autre débat par Michel Kubler (rédacteur en chef religieux du quotidien catholique). Nous étions trois à nous exprimer sur l'élection du nouveau pape. Monique Hébrard, une collègue bien connue, a commencé sur un ton assez grinçant, rappelant quelques grosses colères à propos du cardinal Ratzinger. Elle est devenue plus positive par la suite, citant des textes de Benoît XVI qu'elle approuvait et où elle se reconnaissait. Jean-Louis Schlegel s'est montré particulièrement intéressé et même confiant, en dépit de réelles préventions à l'égard d'un pape dont il admire énormément l'intelligence, la culture et aussi les facultés de compréhension à l'égard de l'Autre, fut-il son opposé. Au total, j'ai trouvé l'échange fructueux, avec ses prolongements dans la salle très attentive.

Je lis beaucoup de textes du cardinal Ratzinger. J'ai ainsi relu cette nuit et ce matin très tôt son court récit autobiographique *Ma vie* qui m'a subjugué. Cette vie est tellement significative, par

son insertion dans l'histoire -la guerre, l'Allemagne d'après guerre, le concile Vatican II. Elle est, d'évidence, prédestinée. Les toutes dernières pages sont saisissantes. Un peu comme Karol Wojtyła -celui qui évoquait le célèbre roman *Quo Vadis ?* qui rappelle le souvenir de Pierre allant par ordre du Seigneur là où il ne voulait pas aller- Joseph Ratzinger, tel l'ours de Saint Corbinien, se retrouve chargé d'un poids pour lequel il n'avait pas été préparé et qu'il était même tenté de refuser de toutes ses forces. Les dernières lignes le décrivent conduit dans la ville éternelle : "Quant à moi j'ai, entre-temps, fait mes valises pour Rome et depuis longtemps je marche, mes valises à la main, dans les rues de la ville éternelle. J'ignore quand on me donnera congé, mais je sais que cela vaut pour moi aussi : *Je suis devenu ta bête de somme ; et c'est justement ce que je suis auprès de Toi*"

Ces propos se comprennent à la lumière de Saint Augustin méditant sur un verset du psaume 72, et déplorant, lui aussi, de supporter une charge qui l'empêche de s'adonner aux travaux intellectuels qui correspondent à sa vocation la plus profonde. Ainsi Joseph Ratzinger déconcerté, voire destabilisé par sa nomination comme archevêque de Munich. Contraint ensuite d'abandonner sa chère Bavière pour Rome, en espérant qu'on le laissera libre un jour d'y retourner, comme l'ours de Corbinien libéré après son périple jusqu'à cette même ville. On songe évidemment à ce qui lui est tombé sur le dos depuis trois semaines ! Je trouve cela saisissant et éclairant sur les "manières" de la Providence.

Je suis engagé parallèlement dans la lecture d'un des ouvrages majeurs de Ratzinger, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui* dont j'ai, d'ailleurs, reçu aujourd'hui la nouvelle édition dans un format plus grand et avec une couverture flamboyante (au Cerf). Edité à Munich pour la première fois en 1968, il a été traduit en une multitude de langues et correspond bien au charisme du théologien : son ouverture d'esprit curieux de tous les apports et éclairages, mais aussi sa perception vraiment surnaturelle de la Révélation. La Révélation c'est, d'abord et avant tout, "l'acte par lequel Dieu se révèle" et donc accède jusqu'à nous, qui loin d'être passifs dans notre réception employons toutes nos ressources à l'intégrer et à la vivre. Son premier grand travail qui concernait Saint Bonaventure avait appris cela au futur pape. La Révélation est toujours en acte. Elle ne saurait se figer dans un "résultat objectivé". Certes les formules dogmatiques sont nécessaires, indispensables. Mais elles constituent une aide dans la perception dynamique de la Parole de Dieu. Rien ne me paraît plus significatif d'une pensée, mais aussi d'une pensée commune (de Lubac, Balthasar etc) dont Vatican II reçut l'empreinte, notamment dans sa Constitution, essentielle, *Verbum Dei*.

Sur ce sujet, il y a aussi dans *Ma vie* des renseignements extrêmement précieux qui mettent à mal une certaine légende de Vatican II. Le travail réalisé au concile ne se résume pas au résultat de l'opposition entre deux tendances (une Majorité et une Minorité). Il est beaucoup plus subtil que ça. Il trace souvent une *autre* voie au milieu d'oppositions doctrinales. Voie qui, en des cas majeurs, exclut la position considérée sur le moment comme "progressiste". Ratzinger le montre, avec beaucoup de clarté, sur la question centrale de la Révélation et de la Parole de Dieu. Ce ne sont pas les spécialistes -es sciences exégétiques par exemple- qui ont le dernier mot, mais la communauté de foi qui reçoit et médite cette Parole.

17 mai

George Weigel est l'auteur de la biographie de référence sur Jean-Paul II, traduite en français et publiée par les éditions Jean-Claude Lattès. Mais cet universitaire est également essayiste. Dans *Le cube et la cathédrale* (La Table ronde), il analyse la question européenne avec une vigueur qui n'est pas si commune, du moins chez les catholiques européens. En tant que catholique américain, il est dépourvu de toute pudeur "laïciste". Ce qui lui permet de désigner la *christophobie* de notre continent et d'y reconnaître la cause première d'une faiblesse morale qui délite toute une civilisation de l'intérieur. Le suicide démographique européen est en lien direct avec l'abandon nihiliste de ce qui faisait le ressort spirituel de nos sociétés. Weigel nous oblige à reconsidérer notre situation de continent qu'il affirme en situation de régression totale -morale, économique, politique, spirituelle- en imposant son questionnement à partir de faits indubitables.

Nous sommes aveugles à nos renoncements et jusqu'à notre propre cécité, si l'on peut oser un tel paradoxe. Le déficit démographique européen équivaut à une perte en population qui n'a pas de précédent depuis la peste noire du quatorzième siècle. L'Allemagne perdra au cours de

la première partie du XXI^e siècle l'équivalent de la population de l'ancienne Allemagne de l'Est.

Parmi les faits allégués par Weigel, certains que j'ignorais sont absolument terrifiants. Je cite :

Pourquoi la mort est-elle de plus en plus anonyme en Allemagne, sans rubriques nécrologiques dans les journaux ni funérailles religieuses ni service funéraire commémoratif ? Tout se passe, note le révérend Richard John Neuhaus, "comme si le défunt n'avait pas existé". Que faire avec la compagnie suédoise Promessa qui propose -publicité à l'appui- un "service" dans lequel la fabrication du compost humain serait appelée à remplacer la simple crémation ? Le mort est cryogénisé dans un bain d'azote liquide puis pulvérisé aux ultra-sons, le produit obtenu étant ensuite congelé avant d'être utilisé comme engrais !

Dans le processus de désacralisation de l'homme, pourquoi y aurait-il des limites ? George Weigel s'autorise de tels faits pour aller très au-delà de l'analyse de Robert Kagan opposant Vénus et Mars, c'est à dire l'Europe et l'Amérique, la première ayant renoncé à l'histoire. Cela va, en effet, infiniment plus loin, car s'il y a renoncement, celui-ci ne se justifie pas seulement par une confiance utopique dans une évolution vers un monde sans guerre, désormais soumis à la seule règle du Droit. C'est un renoncement à être, dans l'abandon au vieillissement inéluctable, au laisser aller, à l'absence de courage pour décider, innover, se défendre tout simplement...

Je sais bien qu'il peut y avoir une autre façon, "noble", "éthique", pour magnifier le modèle européen à la manière d'Edgar Morin, il y a quelques jours encore dans *Le Monde*. L'Europe comme modèle du refus de la puissance et de la domination, conformément à la légende dorée de l'après-guerre... Ce serait son premier miracle que d'avoir construit un espace de paix... A revoir de près. Eric Zemmour remarque que c'est l'équilibre de la terreur, et donc le parapluie atomique américain qui a assuré une telle paix. Par ailleurs, c'est la victoire sur Hitler qui a assuré une situation inédite sur notre continent. Sans la prépondérance des armées alliées nous n'aurions pas connu de possibilité de coopération pacifique entre nos peuples. Attention donc à l'idéalisme pacifiste. Il ne nous a jamais garanti des risques d'un retour à une déflagration.

Autre dimension de la question : la laïcité. La christophobie dont parle Weigel constitue la face cachée d'une laïcité amnésique, quand elle n'est pas haineuse. J'ajouterais : peureuse. Car c'est bien la peur qui interdit de rappeler les origines chrétiennes de l'Europe. Ce serait une injure faite à l'Islam, une fin de non recevoir aux musulmans. Ou encore un déni des Lumières qui consistent précisément en un rejet du christianisme.

Evidemment, la laïcité peut recouvrir autre chose, une saine séparation des domaines, ne serait-ce que pour garantir liberté de conscience et liberté religieuse. Mais l'équivoque est constante entre "notre laïcité publique" (Emile Poulat) et une idéologie "compréhensive" (John Rawls) qui prétend éclairer les consciences.

J'ai repris la biographie de Dominique de Roux par Jean-Luc Barré (Fayard) que les événements m'avaient contraint d'interrompre. L'amitié que j'ai pour Jacqueline, l'épouse de Dominique, et Pierre-Guillaume leur fils, me rend le sujet proche. Impossible de prendre trop de distance de jugement. Par ailleurs, je connais plusieurs des proches de l'écrivain qui m'ont parlé de lui. C'est aux éditions de l'Herne que parut la première version du William Blake de Pierre Boutang. Pourtant, autant la personnalité, le destin, le grand labeur de l'auteur du *Cinquième Empire* me touche profondément, autant je me sens très différent de lui, par mon *éthos* intellectuel, ma formation, beaucoup de mes goûts littéraires, philosophiques et théologiques. Il faut ajouter que Dominique de Roux était un franc tireur, farouchement indépendant, souvent imprévisible. C'était d'ailleurs son charme et aussi sa vertu. Si je l'avais connu, il me semble que j'aurais été conquis par ce qu'il y avait de vraiment libre chez lui, d'indifférence à la puissance, au conformisme. J'aurais été déconcerté par son attirance pour les expériences limites, les transgressifs, les maudits et les ésotériques. Sans toutefois méconnaître le génie des Céline, Pound et autres Ungaretti.

Je ne suis pas complètement "littéraire". Trop philosophe pour cela, mais j'ai aussi une solide prévention à l'égard de la littérature quand elle tourne à la religion. Reste qu'il y avait chez Dominique de Roux une étonnante faculté de discernement pour reconnaître le génie et les talents. Je note aussi, sur ce terrain, sa complicité avec Philippe Sollers (et Jean-Edern Hallier)

malgré des choix politiques et idéologiques à l'opposé.

Maurice Clavel n'avait pas apprécié -c'est un euphémisme- certaines attaques lancées par Dominique de Roux contre lui. J'ai souvenir de son indignation exprimée dans un bar proche de la Sorbonne. Boutang était là avec toute une tablée d'étudiants. C'était après une discussion où l'auteur de *Nous l'avons tous tué ce juif de Socrate* était venu défendre sa thèse -et me semble-t-il- sa conception du platonisme. Pierre Boutang ne lui avait pas répondu sur le fond. Était-il au courant des propos précis de de Roux contre Clavel ? Je ne saurais le dire. Et de Roux, à l'inverse, avait-il pris connaissance de l'analyse de Clavel sur le sens de mai 68 ? Je n'en suis pas persuadé. Sans doute était-il irrité contre une bien-pensance qui poussait les intellectuels à rallier la démagogie du moment. Mais le futur auteur de *Ce que je crois* avait une liberté totale à l'égard d'un environnement idéologique dont il était d'ailleurs le plus redoutable critique (cf. *Qui est aliéné ?*, la plus implacable charge écrite à l'époque contre les marxismes et néo-marxismes).

Dominique de Roux fut-il intéressé par la démarche de l'apologète chrétien du retour de l'Esprit ? Peut-être pas. Mais je me souviens de la présence de Jacqueline de Roux à une conférence de Marie Balmory après la mort de Clavel.

18 mai

La Vie, comme elle va ! Dimanche dernier, 15 mai, fête de la Pentecôte, c'était le trentième anniversaire de la mort de ma sœur Marie-France, décédée à l'âge de trente ans, des suites d'un cancer du sein. Ce sera aussi bientôt le trentième anniversaire de la mort de mon ami Antoine Hervouët, tué dans un accident de voiture à l'entrée de Rouen. Il venait de Nantes, sa ville, pour un rendez-vous avec le supérieur du séminaire français de Rome. Quelques mois auparavant, il m'avait annoncé sa décision de devenir prêtre, lors d'un déjeuner à "La petite chaise", ce restaurant de la rue de Grenelle à deux pas de Sciences Po., et devant lequel je suis souvent passé (ne serait-ce que pour aller rendre visite au cardinal de Lubac qui habitait un peu plus loin). Nous sommes aussi tissés intérieurement par la présence des êtres qui ont tellement compté pour nous. J'ai appris, il y a deux jours, la mort de ma marraine, une des dernières personnes à m'avoir connu à ma naissance. C'est le monde de mon enfance qui se réveille, lorsque je l'évoque, avec le sentiment des choses disparues. Car, c'est vrai que le monde a changé, pas toujours pour le meilleur. Inutile de cultiver la nostalgie. Je n'y suis d'ailleurs nullement disposé, mon existence ayant toujours été tendue vers l'action, le déchiffrement de l'histoire en acte et la perception des possibles. Mais cette présence des visages, au-delà de la mort confère à l'histoire son poids d'humanité vraie.

Le Figaro me fait suivre les mémoires de l'abbé Laurentin (chez Fayard). Je m'y plonge sur le champ sans pouvoir m'en détacher. Pour moi, c'est passionnant d'un bout à l'autre, car c'est le récit d'un époque qui est complètement mienne et sur laquelle le témoin à un éclairage direct, fort de son expérience et de sa science. J'essaierai pour mon compte-rendu de formuler synthétiquement l'intérêt symphonique de cet ouvrage qui est une traversée de temps ainsi qu'une réflexion sur le devenir des sciences sacrées (théologie, exégèse, études mariales...). Et puis il y a le cas singulier de ce prêtre qui fut un acteur direct du concile et vécut la crise post-conciliaire sans être happé par les dérives et les catastrophes qui entraînèrent hors de l'Eglise nombre de ses contemporains.

Avec un mois de retard, je prends connaissance de l'article publié par Jacques Duquesne dans *l'Express* (25.04.05) pour l'élection de Benoît XVI. Je connais trop Duquesne pour être surpris. A dire vrai j'aurais pu deviner ce qu'il écrirait sur le sujet, sans avoir besoin de le lire. Mais force est de m'y intéresser, car il est considéré par beaucoup de collègue comme un informateur religieux fiable et compétent. Je suis au regret de constater une fois de plus, sous les apparences d'une sûre information, une faiblesse de jugement caractérisée, et sur le fond une incompréhension rédhibitoire de la théologie. Sa perception de Joseph Ratzinger est donc non seulement fautive, elle est indigente.

Tout d'abord, il est incapable de comprendre le génie du théologien, dont il ne sait d'ailleurs rien. D'où une interrogation vaine sur le prétendu changement de Joseph Ratzinger : "Dans l'évolution de chacun existe un déclic, décisif, qui fait basculer. Lequel ? C'est son secret, partagé sans doute avec son frère Georg, lors des repas préparés par les sœurs de Bressanone-Brixen." Evidemment, lorsqu'on est persuadé qu'un tel "déclic" transforme un

progressiste avéré en conservateur "doctrinaire", une telle explication psychologique s'impose. Mais comme les données sur lesquelles elles se fondent sont erronées, nous sommes dans de vaines spéculations.

Joseph Ratzinger a pu mûrir au long de son existence, mais il n'a jamais changé sur le fond de ses convictions et de ses "habitus" intellectuels. Pas plus qu'Henri de Lubac ou Hans Urs von Balthasar. Le prétendu changement était simplement la prise en compte de mutations ou d'évènements qui obligeait à prendre position, à s'engager à mesure que des enjeux s'offraient, exigeants une détermination qui n'était plus seulement théoriques dès lors que le théologien se trouvait investi d'une autorité hiérarchique.

Il conviendrait donc d'opposer à Jacques Duquesne un autre *récit* qui serait en relation avec la vérité intérieure d'un homme qu'il méconnaît. Probablement parce qu'il vit dans un autre univers mental, moral et religieux que lui. Par ailleurs, le récit de Duquesne correspond à l'idée qu'il a de l'histoire de l'Eglise depuis Vatican II et qu'il analyse, en somme comme celle d'un échec à correspondre à la *réforme* projetée au concile. Tout le pontificat de Jean-Paul II consisterait dans le refus pratique d'une telle réforme, avec des mesures autoritaires, coercitives, opposées aux forces du progrès et de l'adaptation au monde.

La lecture que j'ai faite aujourd'hui des Mémoires de René Laurentin m'a permis de revisiter l'histoire du concile et de l'après concile d'après un récit tout autrement inspiré et construit que celui de Duquesne. Le grand œuvre de Vatican II ne s'explique que par un ressourcement théologique décisif, qui n'a que superficiellement à voir avec un projet progressiste de rattrapage du monde. Dès le départ, il y a donc équivoque sur le contenu du concile. Equivoque qui produit de profonds désaccords d'interprétation, qui vont s'aggraver avec la crise des années 60, qui est une crise de la société civile.

Pour Duquesne, l'Eglise catholique ne cesse de perdre des points parce qu'elle se refuse à accepter l'évolution sociale. Exemple : l'affaire d'*Humane Vitae* et de la contraception. Ça aurait été le Viet-Nam de l'institution à l'image de l'enlèvement et de la cinglante défaite américaine dans ce pays. Sans doute de telles comparaisons impressionnent-elles des esprits superficiels et légers. Mais il est assez confondant de constater à quel point ce discours idéologique demeure insensible à une réalité de fond, qui au fur et à mesure que nous nous éloignons des années soixante-soixante-dix, se révèle d'une façon aveuglante. La conception duquesnienne d'un christianisme recyclé et adapté à la *modernité* a subi le plus cinglant des échecs. Comment ne s'aperçoit-il pas de la déroute absolue de son rêve, dont l'élection de Benoît XVI achève de sanctionner l'inanité.

Tout ce qui se réclame encore de ce progressisme de plus en plus dévitalisé est en voie de décomposition avancée. Tout simplement parce que "ça ne marche pas" et ça marche de moins en moins. Ce qui, en revanche, se réclame, non pas du conservatisme mais d'une foi vivante et éclairée, suscite l'adhésion des jeunes, des vocations, et ne cesse de développer des initiatives créatrices. C'est le cas de ce qu'on appelle les nouveaux mouvements et les nouvelles communautés, mais aussi de diocèses entraînés par des évêques, des prêtres et des laïcs qui ont le sens d'une vie chrétienne riche et du témoignage apostolique.

Enfin, pourra-t-on escompter un jour que l'on considère le nouveau pape dans les médias français pour ce qu'il est, avec la profondeur de sa pensée, sa connaissance précise du monde contemporain, plutôt que de continuer à ressasser des griefs éculés d'une idéologie moribonde ?

19 mai

Petite déception hier soir à *Culture et dépendances*. Mon intervention a été très largement mutilée. J'y suis sensible moins par amour propre que par cohérence. A la réflexion, Franz-Olivier Giesbert s'est peut-être lui-même censuré, puisque la partie de mon intervention qui a été retranchée était une réponse à son objection à propos de l'ordination non acceptée des femmes au ministère sacerdotal. Mais je suis la seule "victime" de la censure. Même ma première réplique au premier désaccord exprimé par Sylviane Agacinski a été "épurée". Je n'en conçois ni amertume, ni regret. Mais c'est tout de même le signe de la difficulté pour un chrétien de s'exprimer en vérité sur les médias aujourd'hui, dès lors qu'il s'agit d'un sujet sensible et qu'il est décalé par rapport au conformisme ordinaire. C'est la seconde fois que

pareille mésaventure m'arrive, puisqu'il y a un an, à la même émission mon intervention qui s'opposait de front au travail "exégétique" de Prieur et de Mordillat avait été coupée. J'avais mis en cause la déontologie des deux personnages, ce qui avait eu le don de les mettre en fureur.

Pendant l'essentiel de l'émission, on me voit donc témoin muet de l'échange sur la condition des femmes musulmanes et l'affaire du voile. Mais mon mutisme est, sur ce point, de mon entière responsabilité. Je préfère écouter les avis des personnes concernées plutôt que de m'immiscer d'autorité dans un débat que j'observe avec la plus extrême prudence. Certes, j'approuve Fadela Amara et Malika Mokeddam de défendre leurs sœurs et amies de formes d'assujettissement insupportable. Par ailleurs, je ne suis pas un intégriste de la chasse au voile et je respecte le choix tout à fait délibéré de nombre de jeunes filles musulmanes. Enfin, j'ai souffert de ne pas avoir lu le livre sur "La France musulmane" qui m'aurait sans doute éclairé sur la pensée de ma jeune collègue du *Point*, auteur de cette enquête.

En lisant Joseph Ratzinger, je trouve "la phrase" épinglée par Duquesne et dont il ne cesse de tirer argument pour soutenir sa thèse contre la foi catholique. Je me rends compte qu'une fois de plus c'est du pur trucage, vraiment misérable. Pour le théologien, en effet, la conception virginale de Jésus n'est pas *un fait biologique, mais ontologique*. Voici la phrase que Duquesne n'a cessé de brandir -et encore dans son papier de *l'Express*- pour prouver que la pape avait été dans sa jeunesse un théologien audacieux, contestataire etc : "la filiation divine de Jésus ne repose pas, d'après la foi de l'Eglise, sur le fait que Jésus n'a pas eu de père humain ; la doctrine de la divinité de Jésus ne serait pas mise en cause, si Jésus était issu d'un mariage normal." Il n'y a dans cette proposition hypothétique rigoureusement rien qui puisse offusquer la foi catholique. Bien au contraire. Par avance, Ratzinger déconstruit la mythologie d'un Drewermann qui voit dans la conception virginale la continuité d'une tradition -celle de l'Egypte ancienne- quant à la naissance des dieux.

Il est exact que Balthasar n'était pas tout à fait d'accord sur l'argumentation de son ami Ratzinger, car sans discuter le fond de sa thèse, la distinction entre le fait biologique et le fait ontologique -il discernait néanmoins dans la conception virginale une disponibilité totale à l'action de l'Esprit Saint qui n'aurait pas été avérée dans le cadre d'une conception biologique "normale". Mais Ratzinger ne pouvait qu'être d'accord puisque dans le même texte il revient sur la conception virginale pour en souligner la signification biblique : "La naissance virginale ne représente pas un chapitre d'ascétisme, et elle n'appartient pas non plus directement à la doctrine de la filiation divine de Jésus. Elle est avant tout, et en dernière analyse, théologie de la grâce, message sur la manière dont le salut vient à nous : dans la simplicité de l'accueil, comme don absolument gratuit de l'amour qui rachète le monde."

Il y a donc bien rupture de l'ordre biologique, car Jésus "est une créature de Dieu unique dans l'histoire. Jésus, lui, est la nouveauté véritable ; il ne procède pas du propre fonds de l'humanité, mais de l'Esprit de Dieu".

La perversité de Duquesne apparaît dans sa manipulation d'une phrase tirée de son contexte et, qui plus est, en opposition à la démonstration de l'auteur qui tient la conception virginale pour un fait avéré et une donnée de la foi. Car, pour Duquesne, il s'agit d'affaiblir cette donnée de foi, pour mieux imposer une notion purement symbolique, qui nie en fait la virginité de Marie. Précisément, Ratzinger s'oppose, avec la plus grande énergie, à cette dérive. S'il n'y a pas eu le fait de la conception virginale, dit-il, il n'y a que "des discours vides, dont il faudrait dire non seulement qu'ils ne sont pas sérieux, mais qu'ils constituent un manque d'honnêteté". Donc le dogme est bien avéré et il ne se réduit nullement en une pure interprétation symbolique, un pseudo "théologoumène". Et d'affirmer que Dieu a "effectivement agi en Jésus, le nouvel Adam, qui est né de la Vierge Marie par la puissance créatrice de Dieu, dont l'Esprit, au commencement, planait sur les eaux et qui a créé l'être à partir du néant".

L'imposture de Duquesne est d'autant plus patente que Ratzinger, dans son livre qui est de 1969, critique sévèrement le catéchisme hollandais de l'époque sur ce point particulier. Ce catéchisme affirmait que sur la naissance virginale de Jésus "il n'existait pas d'enseignement ferme de l'Eglise". Ce qui pour Ratzinger constitue une contre vérité flagrante. Il faut aussi noter que cet ouvrage *La foi chrétienne hier et aujourd'hui* ne cesse de combattre les thèses de la démythologisation alors très à la mode et de la réduction de la foi à de pures interprétations idéalistes, notamment à propos de la Rédemption et de de la Résurrection.

Dernière remarque sur Duquesne. Il faut quand même être quelque peu "voyou" pour oser

traiter Balthasar -dont, vraisemblablement, il ignore tout- de "policier en doctrine à ses heures". C'est confondant de bassesse. Mais c'est aussi l'indice d'une méthode qui consiste à réduire la réflexion théologique des plus "grands" à de médiocres manœuvres.

23 mai

Ces lignes sont écrites dans le T.G.V. que j'ai pris à Nice pour Paris, au terme d'un court voyage sur la côte d'azur. Conférence, samedi matin à l'assemblée générale de l'Union départementale des Associations Familiales du Var. Sujet : la conquête homosexuelle de pouvoir. C'était l'occasion de réaliser une synthèse de mes réflexions depuis presque un an. J'écoute aussi avec attention une psychiatre, madame Robinson, qui aborde la question de "l'homoparentalité" avec une justesse d'observation que j'admire. A partir d'un cas soigneusement analysé, sans aucune surcharge polémique, elle expose le drame d'une situation qui ne peut que déboucher sur des déséquilibres affectifs et des anamnèses douloureuses afin de se situer affectivement, conjugalement, filialement et même généalogiquement. C'est lumineux parce qu'au plus proche de l'expérience vécue, dans une proximité amicale et réfléchie. On mesure, à partir de là, l'imposture des prétendues enquêtes américaines qui ne sont que les reflets d'un milieu et de ses justifications.

C'est samedi, en gare de Toulon, que j'apprends la mort de Paul Ricoeur à la lecture de *Libération*. l'excellent article de Robert Maggiori ne m'étonne évidemment pas. A posteriori, il y aurait tout de même beaucoup à dire à propos de la ligne idéologique de *Libé* et de cet hommage rendu à un penseur indépendant, pas précisément libéral-libertaire, et qui plus est, croyant et interprète assidu de la Bible. Il est vrai que la réelle ouverture intellectuelle du journal -surtout dans ses pages littéraires, par exemple- peut nous ménager des surprises. Le même Robert Maggiori avait écrit un superbe hommage à Michel Henry au moment de sa mort. Dimanche, j'ai lu les quatre pages du *Monde*, estimables, sans oublier le billet aux initiales de Jean-Marie Colombani, rappelant la dette du quotidien à l'égard d'un penseur très attaché à son existence et à son indépendance -c'est moi qui interprète un peu-. Enfin, ce matin, j'ai pris connaissance des deux excellents articles de Marcel Neusch dans *La Croix* et de Patrice Bollon dans *Le Figaro*.

Peut-être serai-je conduit à écrire moi-même un hommage à Paul Ricoeur. Sans doute, vais-je retrouver ses livres, relire certaines pages, ne serait-ce que pour revisiter ce qui avait pu me frapper ici où là. Je ne prétends nullement être un connaisseur exhaustif de son œuvre. Il me manque pour cela une connaissance précise de tous les aspects de sa recherche. Mais je n'ai jamais abordé un de ses livres sans être touché directement par sa manière de procéder. Et puis surtout, il y a l'impulsion originelle de Gabriel Marcel auquel il est toujours resté fidèle au cours d'une aventure intellectuelle mouvementée, car riche en rebondissements, en détours successifs. Détours sollicités par diverses provocations du temps.

Dans un entretien à *La Croix* de Février 2003, il déclarait ceci qui rejoint une interrogation que j'ai souvent partagée : "Depuis que je suis entré dans cet espace qui est pour moi celui de la maturité, disons depuis le milieu des années 1930, quand j'ai passé l'agrégation, j'ai traversé tellement de paysages philosophiques que je suis incapable de dire quel sera le suivant, ni même quel est aujourd'hui le dominant. Actuellement, je ne sais pas s'il y a une philosophie dominante dont on peut dire qu'elle est nôtre, comme on a pu le dire un moment donné de l'existentialisme, par exemple, et de tous les "ismes" que j'ai vu défiler, auxquels j'ai appartenu quelques fois centralement, le plus souvent marginalement : existentialisme, structuralisme, marxisme..." Voici qui me renvoie aussi aux souvenirs de Joseph Ratzinger sur les années soixante, quand le marxisme prenait le relais de l'existentialisme dans les universités allemandes.

Pas seulement allemandes... A la même époque, Clavel parlait du retour du marxisme, le temps d'un été de la Saint Martin. Donc être "de son temps" n'est pas forcément se conformer à l'idéologie la plus en vogue ou la plus envahissante. Mais il n'est pas possible de l'ignorer complètement. La confrontation peut s'avérer précieuse. Ricoeur a fait mieux que cela. Il a réussi l'inventaire de vastes espaces de culture, nouvellement émergés, pour en tirer un travail d'interprétation stimulant.

J'ai profité des heures de train pour entreprendre enfin la lecture de *La loi de Dieu* de Rémi Brague, qui était restée scandaleusement "sous le coude" depuis deux mois. Avec Rémi, on

peut être sur que ce sera du solide, mais aussi du neuf, avec la découverte de points de vues ignorés et précieux à l'intelligence d'une question pas aussi évidente qu'on le croirait.

24 mai

Peut-être s'étonnera-t-on de mon silence sur le débat acharné de ces dernières semaines, dans l'attente du référendum de dimanche prochain. Je ne voudrais surtout pas qu'on pense que je suis indifférent à son contenu et à ses enjeux. Bien au contraire ! J'ai suivi pas mal de discussions sur les chaînes de télévision les plus diverses qui m'ont plus qu'intéressé, et je ne compterai évidemment pas les chroniques que j'ai avalées dans les journaux et magazines. Si je n'ai pas voulu intervenir, c'est pour un motif déontologique. Je l'ai déjà dit. Je ne désire en aucune façon que mon statut d'éditorialiste de *France Catholique* me fasse peser sur les consciences. J'estime que mes lecteurs doivent être souverainement libres dans leurs choix civiques. Mais les arguments échangés, les philosophies politiques qui s'énoncent m'intéressent puissamment. Et puis au total, une sorte de tragédie est en train de se nouer, dont personne ne sortira indemne, surtout si le non l'emporte dimanche. On nous annonce -du côté du oui- une crise des institutions et un enrayement de la dynamique européenne. Mais je me demande si ce ne sera pas plus grave et plus salutaire à la fois. Car l'incontestable blocage qui s'en suivrait devrait déclencher une crise dans l'interprétation de l'idée d'Europe, c'est à dire une perplexité sur son sens insuffisamment exploré. Dans la même logique, c'est l'ensemble des familles politiques qui se trouvera sommé de s'expliquer, non seulement entre elles, mais surtout à l'intérieur d'elles-mêmes. Par exemple, y-a-t-il encore un sens à être de gauche, quand on se trouve divisé aussi profondément sur la nature et la fonction de la puissance publique, ne serait-ce que pour réguler l'économie. La droite ne sera pas plus épargnée, car il faudra bien que Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy s'expliquent sur les vertus et les non vertus du libéralisme économique.

Et puis il y a quelque chose de troublant dans la sorte d'impuissance, parfois hargneuse, des "élites" politiques et sociales à entraîner un accord, selon elles, évident aux principes qu'elles énoncent.

25 mai

Lundi soir, dès mon retour à Paris, j'avais rendez-vous à Sainte Clotilde, derrière l'Assemblée Nationale, à l'invitation du père Matthieu Rougé. Il s'agissait de parler de Benoît XVI, aux côtés d'Alain Besançon et d'Etienne Lorailière (l'excellent journaliste de Radio Notre Dame). J'étais heureux de les retrouver l'un et l'autre pour que nous exprimions, chacun dans son registre, la façon dont il est possible de percevoir la riche personnalité de Joseph Ratzinger. Mais nous étions foncièrement d'accord tous les trois. Alain Besançon se sent très proche du nouveau pape dont il a lu les livres avec attention et qu'il considère comme un maître sûr dans la foi, attaché d'abord à la vérité, son critère premier. Etienne est encore sous le coup de son expérience romaine de trois semaines, inaugurée le soir même de la mort de Jean-Paul II. C'est sur la place Saint Pierre qu'il apprit cette mort, devinant à l'expression des visages que le pape venait de quitter ce monde.

J'ai retrouvé l'Alain Besançon que je lis depuis fort longtemps, avec son indépendance totale d'esprit, qui s'exprime parfois avec son caractère abrupt. Mais il est précieux de rencontrer sur sa route un tel homme dont la rigueur intellectuelle ne souffre aucune concession tactique, aucun accommodement avec les modes et les opportunistes. Même si on ne partage pas tel ou tel de ses points de vue -je ne suis pas d'accord avec lui sur la pensée de Jean-Paul II énoncée dans les premières encycliques du pontificat- on en est que plus autorisé à prolonger la réflexion, sachant qu'il ne se paie pas de mots et qu'une confrontation dans la clarté est toujours préférable aux accords dans le flou. Peu avant la conférence, je lui ai exprimé mon point de désaccord avec lui : sa sévérité à l'égard de la ligne Bloy-Péguy-Bernanos. Mais il m'a répondu qu'il avait quelque peu adouci son jugement à leur égard. J'aimerais me référer aux notes où il se serait un peu corrigé de son désaveu à l'égard du "Tolsto-dostoïevskisme à la française".

Mais ce n'était pas le propos de son intervention de lundi soir. Je n'ai évidemment pas été étonné qu'il redise ses préventions à l'égard de l'islam, en mettant les points sur les i quant au

laxisme et aux complaisances de beaucoup, et sans peur de désigner telle personnalité très médiatique. J'ai été heureux d'apprendre, au moment de se saluer, qu'il travaillait sur un livre concernant le protestantisme avec ses prolongements actuels qu'il trouve également menaçants.

27 mai

A mesure que le référendum se rapproche, la montée du *non* semble déstabiliser, sinon les dirigeants politiques qui tentent de garder bonne figure, du moins nombre d'intellectuels qui n'admettent pas le divorce entre l'opinion "éclairée" et l'opinion protestataire. Le mythe de l'alliance des Lumières et du peuple aurait comme du plomb dans l'aile. Oh, certes, il ne s'agit pas de réduire la complexité -on pourrait même dire *le* ou *les* paradoxes- de l'Europe à cette seule coordonnée. Mais elle compte singulièrement aujourd'hui. Et elle renvoie à une des énigmes de la notion de démocratie. Qu'est-ce que la démocratie si elle ne résulte pas de la consultation directe du peuple, surtout lorsqu'il s'agit de prendre des décisions fondamentales ? J'entendais hier Alain Minc récuser le référendum au nom du régime représentatif. C'est une position qui se comprend et peut se réclamer de la tradition libérale, celle d'un Tocqueville en tout cas. Mais elle sous-entend une certaine dangerosité du "peuple", et de la démocratie pure. Dangerosité dont on se prémunit par le régime représentatif, celui de la délégation. Sont délégués les gens éclairés, qui, seuls, sont aptes à légiférer et à gouverner. Il s'agit en fait d'une modernisation de la conception aristocratique du pouvoir qui ne reconnaît compétence qu'aux élites. Dans le même sens, le pouvoir des "intellectuels", qui en France a toujours suscité de la fascination, signifie la même conception élitiste, la prétention à conduire les esprits, et plus encore à conduire la politique.

Le retour à Ricœur, que m'impose la mort du philosophe, me met face à la difficulté de ma tâche de journaliste sollicité de toutes parts. Je n'ai pas la chance de la disponibilité intellectuelle de l'universitaire qui peut se concentrer sur un objet donné. Mon travail est souvent "haché" au gré des cahots de l'actualité. La multiplicité de mes centres d'intérêts transforme mon existence, du moins mon emploi du temps en "puzzle". Certes, une dominante imprime à cette dispersion une relative unité : la pratique d'un journalisme *d'idées*. Mais ça n'arrange rien. Au contraire ! Je m'aperçois, par exemple, que les livres de Ricœur sont dispersés dans ma bibliothèque. Je ne les ai pas encore tous retrouvés. Plus grave. Je n'ai pas achevé certaines lectures abandonnées à cause de nouvelles sollicitations. Un exemple précis : je retrouve l'ouvrage très important du père François-Xavier Amherdt sur l'herméneutique philosophique et exégétique de Ricœur (au Cerf), sous une pile de livres. Abandonné depuis plusieurs mois. Pourtant, j'y avais mordu et je suis passionné par le sujet. Je ne vois pas quand je pourrais achever ces 900 pages denses, complexes, qui concernent le cœur d'une pensée, mais aussi un débat essentiel pour la foi. L'auteur, admiratif, est aussi critique. Il expose des objections de fond qui sont consubstantielles à la méthode et à la philosophie herméneutiques : "Quelques unes des formulations présentent ainsi Jésus Christ d'avantage comme le symbole de possibilités existentielles ultimes que comme la personne irréductible proclamée par le kérygme ("Le référent Christ : symbole ou événement ?") de plus, Ricœur porte très peu d'intérêt aux récits de la résurrection et des apparitions post-pascales, si bien qu'il en arrive à mettre entre parenthèse la corporéité de la Résurrection du Christ et de celle des hommes ("Quelle Résurrection ?").

Ricœur ne pouvait être étonné de ces objections qui se rapportent aux apories déjà mises en évidence par Nietzsche, pour qui "il n'y a plus de faits, mais seulement des interprétations". Par ailleurs, j'ai été mis mal à l'aise par certains propos du philosophe renvoyant la question de Dieu à un "fondamental" très ambigu. Sans doute, à cause de l'inaccessibilité de Dieu à la pensée herméneutique. Agnosticisme philosophique, dit Amherdt, qui évoque l'importance du transcendantalisme de Karl Barth. Mais la transcendance barthienne ne signifiait pas abandon de la théodicée, même si elle plaiderait sans doute pour un certain "apophatisme". C'est peu de dire que, dans une telle controverse, je me sens pleinement catholique. Balthasarien et non barthien, parce que refusant un agnosticisme philosophique qui forcément contamine la théologie.

Je reçois au courrier de ce matin un numéro de [Liberté politique](#) exclusivement consacré à l'Europe. Il s'agit de chrétiens refusant clairement et explicitement le traité constitutionnel. D'un premier et bref examen je tire l'impression d'une très forte pertinence des études

proposées, parce qu'aucune ne biaise avec son objet. J'ai pu lire ailleurs bien des chroniques de chrétiens "européens", mais aucun n'aborde de front le sujet pourtant déterminant de l'identité culturelle de l'Europe. On a beau prétendre ici aussi à un juste agnosticisme politique, c'est pour mieux éviter de penser là où ça fait mal. Et ça fait mal quand on parle de "sources chrétiennes" (qui pour moi sont permanentes) parce que les valeurs revendiquées ne sont plus alors floues, ambiguës ou alambiquées. Philippe Bénéton pourrait bien tout résumer d'une formule assassine : "Si l'on pousse jusqu'au bout, l'idéal est de devenir un citoyen du monde, avec pour bagages le souci de soi et un anglais passe-partout." Sans doute, y-a-t-il division des chrétiens à ce propos, mais division beaucoup plus grave qu'on ose le dire.

J'en demande pardon à mes collègues du magazine *Monde 2* que je suis bien obligé d'acheter le vendredi après-midi, mais ils ne m'ont pas encore vraiment convaincu du bien fondé de leur entreprise. Le supplément m'agace quand il ne m'ennuie pas, et j'y trouve rarement de quoi me rassasier. Exception aujourd'hui, avec un Baudrillard égal à lui-même et que je suis sur toute la ligne. Ce type génial prend à revers toutes les idées toutes faites à l'enseigne de *l'Empire du Bien* dont il montre qu'il n'est que virtuel. Nihiliste, lui ? Evidemment non. Il n'y a que les nigauds pour ne pas s'en apercevoir. Son interrogation permanente et intempestive se décline d'une double façon. 1) "Pourquoi n'y a-t-il rien plutôt que quelque chose ?" 2) "Pourquoi est-ce que ça va à la fois de mieux en mieux et de pire en pire ?" Ce n'est pas du tout du Pierre Dac, c'est plus que pertinent. C'est de la provocation intelligente, celle dont nous avons le besoin le plus urgent.

Dans tout ce que j'ai pu entendre et lire ces temps ci, je ne trouve rien de plus perçant et de plus imparable que cette charge impitoyable sur l'Europe bruxelloise : "l'Europe a d'abord été une idée, une forme de partage symbolique, peut-être même a-t-elle été dès le Moyen-Age une réalité, avant d'être une idée. Aujourd'hui elle n'est plus une idée, elle est une réalité virtuelle, c'est à dire référée à un modèle de simulation, auquel elle est destinée, sinon sommée de s'adapter. Dans cette perspective, la volonté des peuples est un obstacle, tout au plus un paramètre indifférent ou un alibi nécessaire. Le oui vient d'en haut, et les peuples jouent le rôle de "cadavres dans le placard"." Terrible, non ? Certes, je vois bien ce qu'on peut rétorquer à un tel réquisitoire : n'est-il pas facile de briller intellectuellement, quand on jouit de l'irresponsabilité pratique, avec la distance ironique que permet le détachement du réel ?

Peut-être. Mais encore faudrait-il pouvoir répondre sur le fond, c'est à dire sur le sens. Et la "réalité" médiévale superbement ignorée désigne tout de même un ancrage historique et symbolique sans lequel l'Europe n'est plus qu'un concept virtuel. "Cette Europe virtuelle n'est que la copie caricaturale de la puissance américaine. Elle ne rêve au fond que de trouver son petit créneau dans l'ordre mondial, voire de constituer une force de frappe autonome, copie dérisoire du Big Brother américain. Elle s'organise sur le même principe libéral et, à part quelques soubresauts de socialisme sentimental, s'aligne sur le modèle des flux et de la dérégulation mondiale, incapable d'inventer une autre règle du jeu. On retrouve la même impuissance que la gauche au niveau national. Du coup, n'ayant (à l'image encore de la puissance mondiale) aucune volonté politique propre ni désormais de raison historique claire, elle ne peut que vouloir s'élargir et proliférer dans le vide, par annexion démocratique indéfinie. Et, bien sur, tous les pays périphériques veulent entrer dans ce sous-produit de la mondialisation, très exactement comme nous, Européens modernes mais pas tout à fait, rêvons de nous hisser au niveau mondial." Terrible diagnostic décidément. Imparable à mon sens.

Pour Baudrillard, l'identité culturelle est la condition absolue d'un projet politique qui ait une véritable inspiration, une force originale, une identité qui permette de se reconnaître et d'imaginer autre chose que des ersatz. Il se souvient d'un colloque à Venise, il y a vingt ans sur le sujet : "Les seuls convaincus étaient les représentants de l'Est, qui, eux, rêvaient de l'Europe, et avaient l'imagination vivante. Et il y avait là, pour couronner le tout, l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, qui déclara sans ambages qu'à son avis il était le seul Européen de cette assemblée !" Sans doute, avait-il raison...

La mort de Jean-Marc Varaut me renvoie à une chaîne de souvenirs, mais surtout à un visage, à une personnalité riche, originale, attachante. Je n'ai pas été étonné du bel article que lui consacre dans *Le Monde* Jean-Michel Dumay. Un confrère que j'estime énormément, pour suivre de longue date ses chroniques et apprécier à chaque fois une probité rare. J'en avais parlé à Jean-Marc Varaut un jour. Ça ne devait pas être très loin du procès Papon. J'étais fasciné par ce procès, non pas à cause de la personnalité de l'accusé, dont le détachement "romain"

me déconcertait, mais en raison de l'extrême difficulté de juger une telle affaire. Il y avait la réalité terrible de la collaboration, celle des déportations vers les camps de la mort, mais en même temps un "homme de bureau" certes, mais dont tout montrait qu'il était étranger à l'idéologie de haine des nazis, et même à l'antisémitisme du temps. Cet homme là avait assumé des responsabilités indéniables, et condamnables du seul point de vue d'une justice qui veut protéger l'innocent de l'arbitraire et surtout d'une telle entreprise criminelle. Mais dès lors qu'il n'y avait chez Maurice Papon ni intention criminelle, ni même, me semble-t-il, conscience d'être l'auxiliaire d'un crime, ni enfin complicité idéologique, l'imputation de crime contre l'humanité était-elle recevable ?

Il fallait du courage, et même quelque héroïsme pour plaider en faveur d'un tel accusé, frappé d'infamie, indésirable, et, à vue humaine, condamné d'avance. J'ai rarement été aussi attentif au déroulement des débats. Pendant des semaines, j'ai lu, chaque jour au moins quatre compte-rendu d'audience, les comparant jusqu'au millimètre, pour saisir les nuances, et être au plus près des arguments des uns et des autres. C'est alors que j'ai mesuré l'extrême conscience de Jean-Michel Dumay, chez qui je trouvais la précision que j'avais cherchée en vain chez d'autres. Evidemment, Jean-Marc Varaut, avait perçu cette conscience professionnelle et cette lucidité. Il l'appréciait d'autant plus qu'il savait la farouche indépendance du journaliste du *Monde*.

Ce n'est pas facile d'être l'avocat de Maurice Papon. Pour ce seul motif, George Steiner ne voulait ni le saluer, ni l'approcher, alors qu'il était comme lui l'ami de Pierre Boutang. Jean-Marc Varaut était de cette espèce d'avocat, de haute tradition humaniste, cultivée, dont je crains qu'elle ne disparaisse. Je l'avais revu à la fin des années soixante-dix à la Sorbonne où il avait recommencé des études. En philosophie. C'est tout dire.

Je pense évidemment à sa fille, Laurence-Alexandra, si proche de son père.

30 mai

Le *non* vainqueur à près de 55 %... J'ai l'impression que vainqueurs ou vaincus, tous sont un peu sonnés. Les seconds ont espéré jusqu'au bout que la tendance se retournerait. En vain. Et le score est un coup de poing dans la figure. Les premiers ont à digérer leur victoire et la transformer en avantages décisifs. J'écrivais ici même que l'intérêt d'un tel choc est de faire réfléchir, éventuellement bouger les lignes.

L'Europe est-ce si évident ? Sûrement pas. Sinon les deux éditorialistes qui commentent dans *Le Monde* de ce soir les résultats du référendum ne feraient pas entendre deux messages si différents. Et pourtant ils déplorent, l'un et l'autre, la défaite du oui. Jean-Marie Colombani avec colère, aigreur, refus de comprendre tout autre point de vue que le sien, et réducteur de l'adversaire aux convictions forcément méprisables. Nationalisme, xénophobie... Avec Thomas Ferenczi, le ton est différent, ainsi que l'argumentation. Il y aurait une conception française de l'Europe dont s'éloignerait l'Europe en marche : Les électeurs français ont fait savoir qu'ils ne voulaient pas de cette Europe là, où leur pays n'a plus la place qu'ils croyaient et où l'économie obéit à d'autres règles que celles auxquelles ils sont attachés.

Mais du côté Colombani, la condamnation est sans nuances : Cesser de se bercer de l'illusion d'un idéal français, que l'Union Européenne aurait le grand tort de ne pas adopter, voilà à quoi nous invitent ce référendum et le débat qui l'a précédé.

1^{er} juin

Hier, obsèques de Jean-Marc Varaut à Saint Eustache. Le jeune Jean-Marc fut élève des Oratoriens à Juilly -un de ses condisciples me le rappellera à la fin de la cérémonie. Les Oratoriens sont toujours titulaires de cette grande église de Paris. Beaucoup d'avocats, souvent en robe. Toutes tendances réunies, droite et gauche, les vedettes du barreau toutes présentes : Jean-Denis Bredin, Jacques Vergès, Roland Dumas, Paul Lombard, Thierry Lévy etc. La classe politique est là, dans ses différentes nuances : Le Pen, Villiers, Madelin, Bayrou, Montebourg. Ce dernier fut, lui aussi, premier secrétaire de la conférence du stage. Belle image d'unité nationale au lendemain d'un sacré choc. Mais conforme à la vie et à la personnalité du défunt. Homme de conviction, il s'est toujours imposé par sa courtoisie, son intelligence, une

vraie tolérance, celle qui accepte les autres tels qu'ils sont sans jamais sacrifier les idées auxquelles ont croit. Et sans crainte non plus de les exposer au risque de la confrontation. Ce qui est toujours possible dans un climat de compréhension. Parmi les innombrables interlocuteurs de Jean-Marc Varaut, on a oublié des personnages aussi importants que Roger Stéphane et... François Mitterrand. Bien sûr, il avait la chance d'avoir une surface sociale qui permettait les plus larges contacts. Mais il y avait d'abord sa supériorité professionnelle et intellectuelle, qui suscitait respect et admiration.

Sa curiosité d'esprit lui permettait de s'ouvrir à de multiples domaines. Je me souviens qu'il avait lu, par exemple, le gros livre de Jürgen Becker sur Saint Paul. Il me l'avait dit après qu'il ait pris connaissance de mon petit livre sur l'apôtre.

Une telle cérémonie est l'occasion de revoir des tas de gens, amis, connaissances. Gabriel Matzneff me dit son estime pour le nouveau pape, dont il apprécie la culture patristique et l'intérêt pour l'orthodoxie. Une orthodoxie qui était d'ailleurs présente à Saint Eustache et même dans le chœur de l'église.

Je parcours ensuite les rues de ce qui fut mon ancien quartier. Il me semble qu'elles ont plutôt embelli. Ou est-ce à cause du soleil qui éclaire les façades et les visages ? Mais en trente ans, tout se transforme. Les commerçants ont changé.

Dans les pages *Rebonds* de *Libération*, un article de Salman Rushdie qui ne m'éblouit pas du tout. Le romancier veut montrer la supériorité de l'athéisme sur les mentalités religieuses. Peut-être a-t-il raison à propos d'un certain fondamentalisme. Mais il semble faire l'impasse sur les pathologies de l'athéisme qui ont quand même sévi sérieusement. Et puis il semble ignorer la grande découverte du monothéisme judéo-chrétien qui tient en la distinction des causes premières et des causes secondes, ce qui laisse pleine liberté à l'investigation scientifique. Quant à l'évidence de la théorie darwinienne, elle ne me paraît nullement démontrée. Elle me paraît en tout cas plus que sommaire. Dangereuse au surplus dans les prolongements politico-idéologiques qui lui ont été donnés.

Ce matin, au Sénat, présentation du *Lexique*, un gros livre de clarification du langage moral, à l'initiative du conseil pontifical pour la famille. La maison Téqui, qui édite l'ouvrage a bien fait les choses, puisque le cardinal Lopez-Trujillo est présent, entouré de Mgr Jean-Pierre Ricard, président des évêques de France et de Mgr André Vingt-Trois archevêque de Paris. Les interventions sont significatives d'un tel débat. L'Eglise entend s'exprimer dans un langage universel, perceptible à tous. Mais, il est vrai, en décalage avec un climat qui ne supporte plus les prescriptions générales normatives, au nom des droits subjectifs de l'individu. L'avis de beaucoup est qu'elle n'est plus audible et le sera de moins en moins. Mais on peut faire le pari contraire, car il se peut qu'une révolte se lève contre le conformisme contemporain à mesure qu'il se révélera étouffant, voire inhumain.

Je n'ai jamais pensé que le fait de sembler être à contre-courant, fut-ce sous les fulminations d'une sociologie prescriptive du présent et de l'avenir, était rédhibitoire ou mortel. Après tout, le christianisme s'est imposé dans l'Empire romain, alors qu'il était à contre-courant des idolâtries païennes, des mœurs et des mentalités. Paul Veyne a montré aussi qu'une évolution morale qui se faisait jour dans les hautes classes, sous Auguste, avait accompli sa jonction avec la religion nouvelle qui répondait à ses aspirations. Rien ne nous dit qu'aujourd'hui un tel phénomène ne reproduira pas.

Les *Mémoires* de René Laurentin. Je m'étais précipité sur les chapitres concernant le concile et ses suites. Mais la lecture suivie m'a enchanté, parfois un peu surpris. J'attache une particulière importance au chapitre sur les travaux exégétiques, et notamment à la querelle avec l'Américain R.E. Brown, le grand bibliste. Les désaccords profonds des deux hommes sur les évangiles de l'enfance ne tiennent pas seulement à l'historicité des faits rapportés. C'est le sens des Ecritures qui est en cause, leur densité. Brown ne retient qu'un squelette. Et il remporte, provisoirement, la bataille avec des moyens qui ne sont pas forcément scientifiques. C'est déconcertant, mais humain. Les causes les plus scientifiques sont l'objet de stratégies offensives que ne désarment pas les contenus rationnels. Les batailles d'experts sont éventuellement sanglantes et supposent des moyens à la limite, parfois au détriment de toute déontologie.

N'empêche. Les travaux de R. Laurentin, que j'ai appris à connaître il y a plus de quarante ans, sont, pour l'essentiel, remarquables, parce qu'ils intègrent les possibilités ouvertes par les

sciences modernes, sans aucune exclusive, et qu'en même temps ils sont fidèles à la lecture croyante qui seule est en mesure de restituer la tonalité originale des textes inspirés.

2 juin

J'avais un peu pressenti que la crise européenne donnerait lieu à des remises au point, des bilans. Cela commence. Notamment dans *Le Monde* de cet après-midi avec une réflexion de Pierre Rosanvallon, certes militante, mais qui a le mérite d'une analyse historique et d'une lucidité relative à une certaine vision canonique du destin des sociétés démocratiques contemporaines. Visiblement, Rosanvallon considère que la construction européenne bruxelloise correspond assez exactement au modèle d'une société ouverte, régulée par des procédures juridiques. Son vis-à-vis intellectuel n'est pas nommé dans cet article. Mais il est présent comme théoricien de la dépolitisation européenne. C'est Pierre Manent. (Pour mémoire, Pierre Manent fut une des cibles du pamphlet contre les nouveaux réactionnaires, inspiré, dit-on, à son auteur par Pierre Rosanvallon). C'est pourquoi j'aimerais une réponse de Pierre Manent à cet article du *Monde*.

Reçu trois livres ce matin, que j'aurais eu envie de dévorer sur le champ. Priorité oblige. J'ai jeté mon dévolu sur celui de Jean-Marie Guénois Benoît XVI, le pape qui ne devait pas être élu (Jean-Claude Lattès). Passionnant, de bout en bout. Jean-Marie qui dirige le service religieux de *La Croix* a passé plusieurs années à Rome. Et il nous fait profiter de sa pratique du Vatican avec un rare bonheur. Je n'avais jamais lu une synthèse aussi vivante et convaincante des pratiques du Saint Siège, de son personnel et de sa relation si particulière à la ville de Rome. Je tiens cette page (119 !) pour un morceau d'anthologie :

Le système Vatican compose un cocktail unique : une pincée d'orgueil bien comprise et typiquement romain (être de cette ville historique) ; une grande culture ; le sens de la loi, du droit, immédiatement assorti d'une fabuleuse capacité d'adaptation, de souplesse, où rien n'est finalement appliqué à la lettre ; une bonne humeur, un humour sur soi ; une chaleur et une humanité typiquement méditerranéenne, mais aussi un art de dissimulation et un art de ruse presque vertueuse, digne de Machiavel. Avec cette nuance : si l'habileté est de mise, la méchanceté l'est moins ou rare en tout cas, dans la proportion normale de l'humanité.

Evidemment, ce n'est qu'une part du Vatican, mais cette psychologie très typée donne toute sa saveur à cette institution et à son quotidien. Et peut-être est-ce cette magie qui lui permet de traverser les épreuves du temps.

4 juin

A l'essai de Jean-Marie Guénois, j'opposerai toutefois quelques objections. Notamment, lorsqu'il écrit cette proposition, pour moi éminemment énigmatique ou problématique : à Vatican II, dit-il, pour la première fois, l'Eglise a reconnu ne plus être l'unique détentrice de la vérité sur Dieu et sur le monde. Chaque mot devrait être soigneusement pesé, analysé dans la logique de la phrase. Bien sûr, la *vérité*, d'abord, objet de la célèbre répartie de Pilate. Tout de même, le Christ s'est dit *la vérité* ! C'est donc que la vérité, pour un chrétien, est d'abord une personne, le *Verbe de Dieu*. Michel Henry n'avait pas repris pour rien ce c'est moi la vérité comme titre d'un de ses ouvrages. J'en conclus donc qu'il est impossible à l'Eglise de considérer cette question de la vérité en se coupant de cette référence première.

Seconde observation. Que signifie être *détenteur* ou *détentrice* lorsqu'on parle de vérité ? Le mot n'est pas seulement ambigu. il est inadéquat, car il renvoie à l'ordre de l'*avoir* alors que c'est celui de l'*Etre* qu'il faudrait envisager. On n'est pas propriétaire de la vérité. Bien au contraire. Elle vous surplombe, non pas comme dominatrice, mais comme source, donatrice de sens. Analogiquement, Maurice Clavel refusait de dire : *J'ai la foi*. La foi n'est pas non plus quelque chose qu'on possède. Elle est participation à l'être et à la lumière de Dieu.

Ainsi donc, si Vatican II a été l'occasion d'une prise de conscience nouvelle -je ne la récuse pas- ce n'est pas au sens d'une dénégation de la mission confiée par le Christ. Mais au sens d'un

approfondissement de celle-ci, eu égard aux provocations de l'histoire contemporaine mais aussi en vertu du développement dogmatique (selon le cardinal Newman). Il me paraît évident que l'ouverture au judaïsme s'inscrit rigoureusement dans une perception plus aiguë de la Révélation, et notamment de l'enseignement de Saint Paul aux Romains. Il ne s'agit nullement d'une sorte d'abandon de "souveraineté" sur la vérité, mais d'une reconnaissance de celle-ci dans la pureté de la théologie biblique de l'Alliance.

Il conviendrait aussi d'examiner avec soin ce que la philosophie nous apprend de la vérité et de ses exigences. On ne manie pas les concepts impunément et sans opérer un travail de vérification. Le dialogue obéit à des règles précises. Et s'il y a toujours à apprendre des uns et des autres, des diverses écoles ou traditions, ce n'est que par consonance de l'intelligence avec les principes qui la structurent.

Dernière remarque. En ce qui concerne sa mission propre, l'Eglise a reçu un charisme de fidélité à la Parole de Dieu, qui lui permet de parler avec autorité, légitimité de ce qu'elle a reçu et dont l'Esprit lui donne l'intelligence vive. Elle ne saurait douter de ce don irrévocable, sous peine de trahir sa mission. A partir de là, on peut s'engager dans l'étude de la déontologie du dialogue avec tous les courants religieux, sans perdre de vue que l'exigence de témoigner de la vérité du Christ constitue l'impératif premier.

5 juin

J'ai parlé des trois livres reçus et n'en ai cité qu'un. Les deux autres concernent Maritain (la thèse de Godelaine Dickès-Lafargue publiée aux éditions de Paris) et Alain Peyrefitte (la relation de Xavier Walter de ses années de collaboration avec l'ancien ministre-écrivain aux éditions François-Xavier de Guibert). Je les ai parcouru tous deux et espère les lire sérieusement, car ils m'intéressent. Maritain est un sujet inépuisable. C'est surtout le philosophe politique qui est l'objet d'études (le métaphysicien est plutôt délaissé). J'ai récemment rendu compte de l'ouvrage de Guillaume de Thieulloy (chez Gallimard), sur Maritain. Quant à Alain Peyrefitte, personnalité forte de la vie politique à cause de sa dimension intellectuelle incontestable, je serais heureux de le mieux connaître grâce au regard amical et averti du cher Xavier Walter.

Mais j'ai reçu depuis un autre livre que je n'ai pu lâcher : *La liturgie et son ennemie* sous titre : *L'hérésie de l'informe* (Hora decima). Son auteur, un romancier allemand, Martin Mosebach défend et illustre ce qu'on pourrait appeler un point de vue traditionaliste sur la liturgie qui éveille en moi de réels sentiments de connivence. Je trouve cela intelligent, redoutable souvent par l'acuité de l'observation, l'incontestable savoir vraiment intégré, et aussi une sensibilité liturgique imparable. Pourtant, j'aurais, ici et là, des objections à formuler, des questions à poser pour mieux comprendre. Je reste néanmoins pénétré par la force de conviction de ce parfait inconnu, qui exprime des choses terribles (notamment sur la dissolution du catholicisme allemand). Selon le préfacier, qui m'est également inconnu, Robert Spaemann, (présenté comme spécialiste de Fenelon et de... Ratzinger), Mosebach a fait tellement impression en Allemagne qu'il a été invité au fameux Katholikentag !

Pour le moment, je n'ai pas envie de rendre compte vraiment du contenu de cet essai surprenant. J'ai besoin de "décanter" et de "ruminer". Mais d'ores et déjà, je me déclare sérieusement "touché".

6 juin

Ce matin, je me renseigne dans l'urgence sur les incidents de la veille à Notre Dame de Paris. Act'up est venu en commando pour mettre en scène une parodie de mariage entre deux femmes dans la cathédrale. Monseigneur Patrick Jacquin, le recteur, les reconduit avec le service d'ordre sur le parvis où éclate une bagarre. Lui-même est frappé, projeté au sol. Sa tête heurte le pavé. Il s'évanouit. Le commando prétendra que le recteur s'est roulé à terre lui-même, afin de simuler qu'il avait été agressé. C'est invraisemblable. Qui peut croire à une telle sornette ?

Je dicte à mon fils un édito pour France Catholique sur le sujet. On m'appelle de France 2 pour que je participe au duo du journal de 13 heures sur la même question. Impossible. C'est

aujourd'hui la réunion du jury du prix Combourg à la Vallée aux loups. Je ne veux pas revenir sur mon engagement d'être présent dans la maison de Chateaubriand. Je suggère quelques noms. Finalement ils se débrouilleront tout seuls...

J'ai eu quelques difficultés à parvenir au but. Arrivé par le R.E.R. à la gare de Robinson, il me faut trouver la bonne direction. Après m'être mal engagé, je trouve enfin des panneaux indicateurs et je marche d'un bon pas vers le site. Il me faudra plus d'une demi heure sous la pluie pour atteindre enfin les grilles du domaine. Non sans avoir marché dans des rues un peu à l'aveugle, puis dans le parc. Quand j'arrive, trempé à la Vallée aux loups, la réunion est déjà fort avancée. Je suis néanmoins heureux de retrouver les membres du jury. Sonia de La Tour du Pin, Jean-Paul Clément qui dirige la maison, Hervé Louboutin, Philippe de Saint Robert, Robert de Goulaine, Ghislain de Diesbach et Régis Debray, l'effectif n'est pas au complet. Il est néanmoins représentatif et surtout très sympathique. Nous déjeunons ensuite dans l'Orangerie, et j'écoute, admiratif, Robert de Goulaine, prodigieux conteur, nous faire le récit d'une histoire extraordinaire. Impossible de la reprendre ici, car il me manque des éléments essentiels. Cela pourrait s'intituler : comment je n'ai jamais pu rencontrer l'homme avec qui je correspondais et m'entretenais au téléphone, parce qu'il s'est brusquement transformé en fantôme. Ghislain de Diesbach fait l'hypothèse d'une réincarnation de Sachs, dont la mort en Allemagne n'a jamais été vraiment confirmée... Nous baignons dans une étrange fantasmagorie. Mais c'est un plaisir pour l'esprit que cette conversation entre gens qui se meuvent si aisément dans le passé et la littérature. Un instant, passent les ombres de Louis XVII et de madame Elisabeth avec les horreurs vécues au temple.

Mais l'heure du retour a déjà sonné. Régis Debray me ramène dans sa voiture. Nous échangeons sur l'Europe et le référendum. Il me dit sa confiance dans Benoît XVI. Lisant tous les livres disponibles du cardinal Ratzinger, il est frappé de son rapport avec la Réforme et de sa connaissance de la théologie luthérienne. Lorsque je le quitte devant le Luxembourg, je décide de descendre à pied le boulevard Saint Michel. Place de la Sorbonne, je vois attablés à une terrasse deux jeunes écrivains, pleins de promesses et aux solides convictions. Il font partie de l'équipe d'*Immédiatement* : Falk van Gaver et Jacques de Guillebon. Je suis heureux de cette rencontre où il me font part de leurs projets. Une nouvelle génération intellectuelle chrétienne à l'horizon ?

Ayant terminé le "Mosebach", je demeure sous le charme d'un tel plaidoyer pour l'ancienne liturgie. Jamais un texte ne m'avait autant touché au point de me convaincre, ou presque. Du moins en suis-je sorti persuadé qu'il y avait une vérité incontestable de ce côté là, que l'on ferait bien de prendre en considération, plutôt que de la moquer ou de la refouler avec mépris. Si je me fie à mes propres souvenirs, il me semble que je n'ai jamais contesté les principes d'une réforme liturgique -ceux définis dans la constitution conciliaire- mais que j'ai quand même accusé le coup en observant ici ou là la brusque déperdition de sens, de beauté, de patrimoine dans les messes où j'assistais. Fort heureusement, il me semble que les choses ont changé et que l'on considère autrement -sous l'effet de diverses influences- la célébration de l'eucharistie et des offices. Je n'ai jamais bien compris la résistance absolue des tenants de l'ancienne messe, car si j'admettais certains arguments je concevais moins le refus pur et simple de la liturgie post-conciliaire. Je crois comprendre un peu mieux avec Martin Mosebach, mais il a pour lui de pouvoir mettre en tension "la tradition" avec ce qu'il y a d'effrayant dans la *tabula rasa* et une mentalité "éclairée", d'autant plus prétentieuse qu'elle est persuadée d'éradiquer l'obscurantisme.

Lisant parallèlement le Laurentin, je m'aperçois que ses critiques sur la réforme liturgique sont nombreuses et motivées. Certaines rejoignent Mosebach, même si elles ne sont pas aussi radicales : Un excessif dépouillement de la liturgie n'a pas été sans contribuer à l'asphyxie de la foi dont souffrent tant de chrétiens. J'ai parlé trop vite, car là Laurentin et Mosebach se rejoignent. Et sans doute l'un et l'autre espèrent-ils l'intervention de Benoît XVI pour réexaminer "une réforme de la réforme".

7 juin

Je laisse un petit message sur le répondeur du portable d'Eric Zemmour, pour le féliciter de son beau papier d'hier dans *le Figaro*. Il s'agit toujours de l'analyse des résultats du référendum. Eric renvoie à la grande erreur de Giscard, dont le non constitue la sanction. La classe

moyenne majoritaire annoncée dans les années soixante-dix s'est défaite. De Maastricht au traité constitutionnel s'est produit le basculement de gens qui refusent désormais d'acquiescer au grand mouvement libéral européen dans lequel ils ne se reconnaissent plus. Il y a là un fait sociologique majeur qui devrait interroger tous les politiques quels qu'ils soient. Je comprends qu'il déconcerte les militants d'une Europe idéale, morale et réconciliée et tous ceux qui se sont indignés que l'on rejette sur les instances bruxelloises les maux dont souffrent les déshérités du chômage et de la précarité. Mais l'Europe ce sont aussi des données brutes, macro-économiques, qui sont identifiées comme négatives. A tort ? Pour le démontrer il faudrait discerner en quoi les tendances profondes actuelles pourraient être corrigées par les dites instances. Ce n'est pas évident, d'autant que les contradictions et les fragilités de la construction apparaissent avec plus d'évidence, après le référendum. Même l'euro n'est plus à l'abri des critiques. Mais les mêmes reproches seraient apparus si le oui l'avait emporté.

8 juin

La croix publie un remarquable [discours](#) de Benoît XVI sur la famille, que devraient méditer tous ceux qui ont quelque responsabilité publique. Si toutefois ils consentent à réfléchir sérieusement aux principes premiers de la vie sociale. J'en retiens une seule phrase que l'on pourrait inscrire dans les salles de mariage des mairies : Le mariage, comme institution, n'est donc pas un ingérence indue de la société de l'autorité, l'imposition d'une forme venue de l'extérieure, il est au contraire une exigence intrinsèque de l'amour conjugal. Le relativisme, une fois encore désigné par le pape comme la menace la plus insidieuse de l'époque, ne saurait admettre ce principe cardinal dont la négation signe la dissolution sociale.

Il ne faut pas s'étonner qu'avec ce relativisme désintégrateur, l'Europe se précipite vers la catastrophe démographique. Eric Zemmour m'a rappelé hier soir -c'était à propos de son article du Figaro de lundi-. Lui aussi est parfaitement d'accord sur ce point. Il l'a d'ailleurs mentionné dans un autre papier, associant le souvenir de la peste du XIV^e siècle à la bataille de la Montagne blanche qui fut dévastatrice pour l'Europe. Le problème, me précisait un peu plus tard Michel Arveilha, qui est historien, c'est que la catastrophe fut très rapidement conjurée au XIV^e siècle à cause du vouloir vivre des populations. On n'en est plus là.m

9 juin

Pierre Morel, notre ambassadeur auprès du Vatican m'a téléphoné, il y a une dizaine de jours, pour m'inviter à un colloque qu'il organise à Rome sur *Culture, religion et société dans la nouvelle Europe*, les 20 et 21 juin. Après quelques jours de réflexion, j'ai accepté, heureux de me retrouver dans la ville éternelle où je ne suis pas retourné depuis 1987 ! J'y avais fait un bref passage après m'être rendu au "meeting" de Rimini. J'avais demandé audience au cardinal Gantin qui m'avait reçu à la congrégation pour les évêques. Je me souviens aussi d'un dîner avec un ami attaché au conseil pontifical pour les communications sociales. Ancien journaliste et écrivain, il était devenu prêtre. Je n'ai plus de ses nouvelles. Peut-être pourrions-nous renouer nos liens ?

Le thème du colloque est problématique. Si j'ai bien compris l'ambassadeur, il s'agit de trouver une "voie française" -j'interprète- dans le débat actuel sur les sources de la culture européenne et le débat "clivé" par la pluralité des sensibilités. Il semble que le gouvernement Berlusconi en difficulté -mais il n'est pas le seul en Europe- joue à plein de la revendication d'identité chrétienne, ce qui irrite les Français qui ne tiennent pas à être refoulés dans un camp étroitement laïciste. De là la recherche d'une voie originale, celle qui met en tension "l'héritage et le partage". Pourquoi pas ? Le cardinal Poupard est partie prenante de ce colloque. J'aurais aimé m'entretenir auparavant avec lui. Mais il est en Amérique Latine. Par ailleurs, M. Morel espère une audience de Benoît XVI qui sera suivie par une réception chez le président de la république italienne, M. Ciampi. J'aurais aussi la joie de revoir bien des amis comme Jean-Luc Marion, Alain Finkielkraut, Blandine Kriegel, Emile Poulat...

12 juin

J'ai enfin rendu compte de *La loi de Dieu*, avec la satisfaction de désigner en Rémi Brague le meilleur interprète de ce qu'il appelle lui-même "l'histoire philosophique d'une alliance". Le *pivot* de cette interprétation consiste dans *l'autonomisation* de la morale et du droit dans le cadre de la pensée chrétienne. Je lui ai toujours entendu ce discours selon lequel le christianisme ne prétendait pas détenir à lui seul "la morale" et définir "les bonnes mœurs" mais recevait de Dieu le moyen de la promouvoir et de les favoriser. Je ne vois pas d'objections déterminantes contre cette thèse. Du moins, sur le principe. En ce qui concerne la pratique cela me paraît plus épineux, à cause des désaccords de fait qui opposent les écoles sur la définition du bien moral. L'intervention du magistère dans des débats souvent après correspond à une nécessité de discernement mais aussi de "parole autorisée". cela n'empêche évidemment pas qu'un accord théorique et pratique se fasse avec des hommes de bonne volonté qui, rationnellement, arrivent aux mêmes conclusions.

Libération de Florence Aubenas et de Hussein Hanoun. Vraie joie. Je n'en ai jamais parlé ici. Mais j'étais comme tous, collègues ou pas, anxieux de les voir enfin libres. Tout ce que j'ai pu apprendre d'elle me l'a rendue sympathique et proche. (Notamment la façon dont elle a rendu compte de l'insupportable procès d'Outreau). "Une journaliste sérieuse, dit Vincent Hervouët, et qui "ne se met pas en avant". Chacun lui souhaite de pouvoir surmonter son épreuve qui se prolonge, car la "réinsertion" existentielle et professionnelle n'est nullement anodine. A demain, pour l'édition de *Libé* qui va s'arracher !

Rémi Brague m'a donné quelques idées pour mon intervention romaine de la semaine prochaine. Avec son livre, mais aussi un article publié dans le dernier numéro de la revue *Communio* dont le thème est l'Europe. En un mot, la reconnaissance de l'importance historique du christianisme dans l'héritage européen n'équivaut pas à une reconnaissance d'hégémonie étouffante qui nierait de facto les autres apports. Cela en raison de la *secondarité* d'un christianisme qui reconnaît son dû à Israël et aussi d'une romanité qui s'efface devant le génie grec et d'une façon générale devant toute valeur de civilisation qui enrichit l'héritage.

Voilà un bon éclairage. mais je ne puis me contenter de reprendre Rémi Brague. Il me faut trouver un angle original.

13 juin

Cet angle, ne pourrait-ce pas être la *décrispation* de l'espace intellectuel ? Pourquoi ne pas tout mettre sur la table ? Y-a-t-il des interdits et des non-dits qui paralysent la réflexion ? Et qui se révèlent dans les inhibitions qui empêchent d'énoncer clairement les origines chrétiennes de l'Europe ? Par exemple.

20 juin

Rome... J'ai retrouvé la Ville intacte, telle que je l'aime, malgré la fournaise d'hier. Lorsque je suis sorti le matin vers neuf heures, j'étais mal, les jambes coupées. Petit à petit je me suis senti mieux, à mesure que je retrouvais le centre historique, ses merveilleuses petites rues, ses places, ses églises. Cette densité d'églises ! Beaucoup avec des dimensions de cathédrale, d'autres plus humbles, mais partout la même profusion artistique, picturale ! J'en aurai visité une dizaine, m'arrêtant à Saint Marcel, via del Corso, pour la messe. Puis j'ai continué mon chemin jusqu'au Tibre, traversé au pont du château Saint Ange. La foule grossit à mesure que l'on s'approche de la place Saint Pierre. Là, je m'aperçois que même l'accès à la Basilique est canalisé comme je ne l'avais jamais vu autrefois.

Je préfère me rafraîchir en attendant l'angélus de midi, à l'ombre d'une petite rue. Retour place Saint Pierre cinq minutes avant l'apparition de Benoît XVI à sa fenêtre. La place est noire de monde. Je me mets près d'un groupe de polonais identifié par une banderole. Quand le pape apparaît, on ne le voit que comme une toute petite silhouette blanche. Les gens s'associent à la prière autour de moi. Les applaudissements sont spontanés, et l'écho nous les renvoie en cascade d'un bout à l'autre de la colonnade. Depuis l'élection, c'est comme cela avec la même foule tous les dimanches.

L'angélus terminé, je rejoins les longues files qui se dirigent vers Saint Pierre. Il faut que chacun passe sous le sas de détecteur de métaux. Sécurité oblige. Cela prend un certain temps. La Basilique est très animée. Une messe est célébrée derrière l'autel de la Confession. Je ne m'attarde pas, parce que je désire me rendre au plus vite sur la tombe de Jean-Paul II. Mais là aussi, tout a changé. Plus question de descendre directement aux grottes vaticanes par les escaliers intérieurs de la Basilique. Il y a beaucoup trop de monde. Il faut donc ressortir pour rejoindre à nouveau la foule qui est canalisée à bon escient le long du flanc droit de Saint Pierre. Cela représente à peu près trois-quart d'heures de cheminement, dans un climat courtis, sous la statue de Saint Grégoire l'illuminateur.

Lorsque enfin on descend l'escalier et franchit la porte des grottes, cela va presque trop vite. On identifie au passage les noms sur les sépultures. Et tout de suite, voici les tout derniers : Jean-Paul I^{er} à gauche, Paul VI à droite. J'aurais envie de m'arrêter. Je me résigne à un signe de croix devant le premier. Je m'agenouille brièvement devant le tombeau du second. Celui de Jean-Paul II est immédiatement après. Là aussi simple temps d'une gémulation et d'un signe de croix. Ça s'est passé comme en un éclair. En allant vers la sortie, je ressens comme le retour brusque du deuil, de la séparation. Mes yeux sont mouillés. C'est comme si ma sensibilité avait été remise à vif et que se réanimait un quart de siècle de souvenirs, surtout les derniers.

Je retransverse le Tibre pour déjeuner dehors, à l'ombre de la canicule. C'est une trattoria sicilienne. Deux français, un jeune couple, s'installent à côté de moi. A la fin, la conversation s'engage. Ils habitent Strasbourg et ont fait ce matin la même démarche que moi. Le couple plus âgé qui est de l'autre côté et que j'avais cru d'origine allemande est autrichien, de Vienne. Le monsieur à travaillé plusieurs années à Bruxelles, comme fonctionnaire européen.

Malgré la chaleur, je décide de continuer mon périple vers le Transtevere, ce vieux quartier de Rome, très populaire. Je longe les bords du fleuve jusqu'aux vieilles rues qui me mènent à la Basilique Sainte Marie du Transtevere, dont j'avais gardé le souvenir. Joie de tomber sur un baptême célébré dans une chapelle à gauche du chœur. La communauté Sant'Egidio réside à côté. On me dit qu'il y a ici deux soirées de prière, organisées par elle, le 8 et le 30 de chaque mois. En fait, Jean-Paul II a confié la Basilique à la communauté qui, avec ses prêtres s'occupe de la paroisse et anime une prière permanente.

Il me faut retourner jusqu'à mon hôtel qui est quand même très loin dans la direction de la gare Termini. J'arriverai assez épuisé, mais content de ces retrouvailles romaines. A l'accueil, je retrouve Emile et Odile Poulat qui sont arrivés également la veille. Finalement, il semble bien que tous les invités pressentis pour le colloque seront là, à l'exception d'Alain Finkielkraut.

21 juin

Faut-il raconter cette journée d'hier ? J'hésite un peu, de peur d'être inférieur à la tâche. Elle fut si remplie de rencontres, de débats, d'exposés si divers mais aussi d'images quasi-féeriques. Rome est toujours plus belle et étonnante qu'on l'imagine... En bref, mon colloque avait lieu à la Grégorienne, cette université pontificale tenue par les Jésuites. En arrivant, je reconnais d'ailleurs un des professeurs en la personne de mon homonyme le père Marc Leclerc, déjà rencontré à Aix-en-Provence à l'occasion de deux colloques sur Maurice Blondel. Peut-être l'ai-je vu aussi à Namur en Belgique, il y a une quinzaine d'années. A l'occasion d'une conférence... Mais il y a bien d'autres figures familières, à commencer par le cardinal Poupard toujours aussi aimable et accueillant. Il m'interroge sur Paris. Je lui donne des nouvelles des pères Vandrisse et Bro. Lui, revient d'Amérique latine, du Brésil notamment, et il est un peu effaré par la campagne d'opinion menée par Leonardo Boff contre Benoît XVI. Mais il revit très fort les événements du mois d'avril dont les effets se poursuivent à Rome. L'ambassadeur Pierre Morel nous expliquera que le flot de visiteurs n'a pas tari depuis la mort de Jean-Paul II. Transports, hôtels sont pris d'assaut. Et les prix montent en conséquence, me précisera un membre de l'ambassade.

Je renonce pour le moment à esquisser une synthèse du colloque. Je note simplement que les résultats des référendums en France et aux Pays-Bas ont *sonné* le monde diplomatique et le monde intellectuel. La réflexion sur l'identité et la finalité de l'Europe s'en trouve stimulée.

Quant aux images ! A l'heure du déjeuner, nous partons vers le Vatican dont nous franchissons

les grilles sans obstacles. Les jardins sont une pure merveille, mais nous n'avons pas fini de nous émerveiller. Reçus dans l'amphithéâtre de l'Académie pontificale des sciences, par le chancelier Mgr Sorando, nous entrons peu après dans la *casina* Pie IV. Les mots me viennent difficilement pour décrire un tel lieu !

22 juin

De retour à la maison, je puis compléter mon récit.

Le déjeuner à la casina Pie IV, dans son cadre enchanté, aurait pu être précédé, selon les vœux de Pierre Morel, d'une audience de Benoît XVI. Mais cela n'a pas été possible pour des raisons que j'ignore. J'aurais beaucoup aimé voir et saluer le Saint Père, mais je préfère qu'il s'économise dans le souci supérieur de sa mission. Nous aurons affaire à ses collaborateurs direct. Pas moins de quatre cardinaux : Poupard, Tauran, Silvestrini et Cotier. Nombre de responsables d'organismes pontificaux, comme Mgr Fitzgerald, président du secrétariat pour le dialogue inter-religieux.

Mais comme j'en suis aux images fortes, il me faut dire un mot de la réception au Quirinal, par le Président de la République Italienne, monsieur Ciampi. Splendeur de ce Quirinal auprès duquel notre Elysée ferait presque mesquin. Il est vrai que c'était la demeure des papes avant la prise de Rome par Garibaldi. Nos amis transalpins ont le sens du décorum. Où vont-ils chercher ces gigantesques gardes républicains, figés dans un impeccable garde-à-vous ? Le président Ciampi est une figure morale dans un pays qui ne va pas très bien. Pas très grand, visage fin de patricien, il respire la bienveillance. Après les discours, l'ambassadeur Morel lui présente tous les participants du colloque, tandis qu'on sert les rafraîchissements. La visite se termine par une promenade dans les jardins qui dominent la ville. Royaux. Discussion avec Jean-Luc Marion qui me parle de son livre qui vient de paraître au Cerf et que je retrouverai en rentrant. Et m'interroge sur mes propres projets.

Du Quirinal, nous sommes conduits jusqu'à la Villa Bonaparte, siège de l'ambassade de France auprès du Vatican, où Pierre Morel nous accueille pour le dîner. Ce n'est pas mal non plus ! Tout est bien réglé. Apéritif, dîner délicieux, café. Les contacts peuvent se diversifier. Blandine Kriegel ne m'avait pas reconnu, bien que persuadée de m'avoir déjà entendu ! Chargée de mission à l'Elysée elle représente ici Jacques Chirac qui a donné son patronage au colloque avec le Président Ciampi. Sa tâche de favoriser l'intégration des populations immigrées ne doit pas lui faire la vie facile tous les jours. Même ici, il y a des discussions vives à propos de la loi sur le voile. Blandine a inspiré cette loi que René Rémond conteste avec vigueur.

Bref contact avec le cardinal Jean-Louis Tauran que je n'avais jamais rencontré. Nous parlons du père Vandrissse et de Jean-Marie Guénois dont il a lu le livre. Parmi les heureuses rencontres de ces deux jours, je dois noter celle de Régis Burnet, que je connaissais par ses émissions sur KTO. J'ignorais qu'il était si proche de Régis Debray et qu'il était exégète de formation (thèse sur les épîtres de Saint Paul).

23 juin

Mon emploi du temps rend mon récit du séjour romain un peu haché. J'ai surtout retranscrit des impressions, des images. Sur le colloque lui-même, je me vois mal rédiger une synthèse, car, même si le sujet général était clairement énoncé, j'ai perçu une extrême variété de contenus dans les interventions qui émanaient de personnes aux intérêts déterminés par des disciplines hétérogènes. Il y aurait une étude à faire sur l'extrême proximité des Français avec les Italiens et réciproquement. Proximité dans la différence, l'une et l'autre perceptibles dans la traduction nécessaire y compris quand les Italiens s'expriment dans notre langue. Etonnants Italiens ! J'ai écouté, presque subjugué, l'exposé de Giuliano Amato, qui fut le second de Giscard comme vice-président de la Convention européenne. On l'appelle, paraît-il, dans son pays le docteur subtil, sans doute par comparaison avec Duns Scot. Je vois mal, en France, un politique se lancer ainsi dans un festival de références philosophiques et de remarques de fond judicieuses. Très loin de la langue de bois de nos parlements et de nos forums médiatiques.

Mais s'il faut caractériser l'unité de fond du colloque, c'est aux propos de Pierre Morel qu'il faut revenir. Etonnant ambassadeur dont l'exigence intellectuelle nous donne une haute idée de la

tradition du Quai d'Orsay. Après Pekin et Moscou, la Villa Bonaparte semble correspondre à la plénitude de ses aptitudes (en attendant Washington ?). Il est persuadé que la crise européenne doit provoquer un approfondissement sur le thème : *Europe, qui es-tu ?* Et de saluer la mémoire de Paul Ricœur comme traducteur privilégié d'un héritage problématique, car bousculé par l'histoire et objet de querelles très âpres.

L'intervention de Zair Kedadouche apportait une confirmation de ces difficultés. Une mention explicite de l'héritage judéo-chrétien dans le traité constitutionnel lui serait apparu comme une exclusion de lui-même, en tant que musulman européen. Là, j'avoue que je tique très sérieusement. Tout d'abord, je vois mal pourquoi quiconque pourrait récuser la réalité d'un tel héritage, sauf à vouloir l'éradiquer ou l'interdire. Nous sommes dans l'ordre de l'agression symbolique grave qui dénie aux héritiers de se reconnaître dans leur héritage. Moi, je ne dénie pas aux musulmans le droit de vivre en France ou en Europe, en référence explicite à leurs valeurs religieuses. Mais le fait d'accéder à cet espace là, européen, implique au minimum le respect pour la culture bi-millénaire qui a forgé les consciences française et européenne. Imagine-t-on un Français s'installant au Maroc ou en Algérie qui jugerait discriminatoire la mention officielle de l'héritage de l'Islam ? Je ne dis pas cela par hostilité à l'égard de cet universitaire ouvert et courtois, qui eut, par ailleurs, le mérite de dénoncer le danger de la *victimisation* qui guette ceux qui veulent dénoncer la continuité de l'aliénation coloniale.

Mais une telle réaction était au demeurant complètement isolée. Il est apparu durant le colloque que les laïques étaient particulièrement pugnaces dans leur revendication de l'héritage judéo-chrétien, jusqu'à la petite fille de Benedetto Croce, rappelant que, pour le penseur italien, il n'était pas concevable de se définir autrement que de culture chrétienne. Mais une telle revendication ne s'oppose en rien à la liberté de conscience, voire à l'hospitalité à l'égard d'autres traditions. Ce n'était pas le moindre intérêt de ces échanges romains que l'insistance sur la liberté religieuse dont un des textes canoniques -pas seulement pour les catholiques- est la déclaration *Dignitatis Humanae* de Vatican II. La troisième séance du colloque avait ce titre suggestif : La *religion* de l'Europe, c'est la liberté religieuse.

Si des catholiques peuvent se reconnaître dans une telle formule, c'est donc que leur appartenance culturelle et confessionnelle (et plus encore ecclésiale et spirituelle) conforte plutôt que contredit la liberté de conscience. On sait à quel point le texte du Concile a été critiqué -jusqu'à être rejeté par les traditionalistes pour sa complicité prétendue avec le relativisme et l'indifférentisme. Jean-Luc Marion ne rejette pas sans examen sérieux cette perspective qui peut s'autoriser d'une théorie du christianisme comme sortie de la religion, celle de Marcel Gauchet. Mais aussi d'un catholicisme sceptique à la manière d'un Montaigne et d'un Pierre Charon, d'un protestantisme encore plus sceptique à la manière de Bayle. Ce serait donc la pente vers un *Credo minimum*. A l'inverse, Jean-Luc Marion établit avec rigueur que cette liberté revendiquée dans *Dignitatis Humanae* est la seule digne d'une foi authentique. Il le démontre d'un triple point de vue. Tout d'abord, l'Etat en garantissant une telle liberté garantit ce qui ne relève pas de lui, ce qu'il ne peut satisfaire. Ainsi cet Etat établit-il une auto-limitation de son champ d'exercice de l'autorité. Cela va à l'encontre des positions de Hobbes, et même de Spinoza, qui entendent mettre des limites à la liberté de conscience en vertu des prérogatives de l'Etat.

En second lieu, la liberté religieuse établit une garantie à l'égard des religions sociologiques et des sociétés qui donnent droit d'entrée et de sortie dans l'espace religieux. On pourrait contre cela proposer la figure du *juif athée*. Juif de naissance, mais libre de ne pas partager la foi de sa communauté. En ce sens, il y a aussi le refus d'une définition nationale du religieux, d'un certain prosélytisme. Ce peut-être la légitimation du pluralisme et l'affirmation d'une différence avec l'Islam.

Troisièmement, c'est envers soi-même que la liberté religieuse permet d'établir une dimension non négociable. Celle qui ouvre au sujet le chemin de sa liberté inaliénable. Jean-Luc Marion reprend là-dessus la démarche de Saint Bernard. Ce qui me ramène à de précédents colloques ou il avait longuement réfléchi à ce que dit Bernard de la liberté et de son aliénation par le péché.

Pierre Morel avait pu établir de son côté les progrès du droit européen en ce qui concerne la reconnaissance du statut social des religions. Par exemple, ce qui s'est réalisé en France, en février 2002, avec l'établissement d'un dialogue entre les autorités catholiques et les autorités politiques. Nous sommes en présence d'une espèce nouvelle de dialogue institué sans textes

juridiques. Mais on peut dire aussi que c'est le résultat d'un siècle d'exercice de la loi de 1905, donc de cette loi à laquelle s'ajoute un siècle de jurisprudence. De même, le fameux article 52 du traité constitutionnel entendait consolider le droit de ce qui concerne les relations entre les religions et l'Etat.

Je retiens aussi de l'exposé d'Emile Poulat qu'en rejetant l'Eglise comme pouvoir, la Séparation la renforçait en tant qu'autorité morale et qu'ainsi l'absolue liberté de conscience dont parle la loi est en relation avec cette autorité morale établie dans l'espace de la conscience et non plus dans les rapports de pouvoirs.

24 juin

Que dire de ma propre intervention ? Je l'avais méditée quelque peu, depuis un certain temps. J'ai renoncé à partir de ma récente lecture de Rémi Brague, car cela aurait fait trop commentaire d'un livre. Je me suis décidé au dernier moment sur une brève réflexion concernant la crispation -qui peut tourner à l'aigre- entre les religieux et les laïques, les hommes de foi et les rationalistes. Je venais de terminer le petit ouvrage de Martine Gozlan intitulé *Désir d'Islam* chez Grasset et cela m'a poussé à analyser une nouvelle fois la méfiance atavique de certains laïques républicains face au religieux conçu comme un domaine d'aliénation épaisse, d'obscurantisme oppresseur.

Martine Gozlan n'a pas supporté que Nicolas Sarkozy dénie à la République toute finalité spirituelle. Dans son dialogue avec le père Philippe Verdin il martèle que ce sont les religions qui donnent l'espérance aux hommes et que la République n'a pas la compétence du bien et du mal. Sur ce point, je ferais d'ailleurs des réserves, car il n'est aucune institution qui puisse se passer d'un jugement moral. Mais le grief le plus virulent de notre journaliste à l'égard du ministre de l'intérieur concerne son abdication républicaine, c'est à dire son renoncement à la vertu libératrice des Lumières et de la raison. Je suis désolé d'être en désaccord avec mon excellente collègue, car j'ai beaucoup apprécié son livre, à l'exception de sa conclusion. J'y reviendrai.

Mais, à l'encontre du solide préjugé qui veut que la foi fasse de l'ombre à la raison, j'ai rappelé la distinction de Saint Thomas d'Aquin, si bien servi par Etienne Gilson, entre le *revelatum* et le *revelabile*, le *révélé* (ce qui relève de la Révélation) et le *révélabile* qui dessine tout ce qui est disponible à la raison. Conclusion : ceux qui adhèrent à la Révélation ne perdent rien en raison, dont tout l'espace leur reste disponible. Voilà donc un terrain qui est commun à ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. Et ces derniers sont malvenus d'en revendiquer l'exclusif usage.

Donc discutons ensemble. Faisons "conversation", non dans l'espoir d'un facile consensus mais dans le but de résoudre nos problèmes communs. J'ai proposé comme recherche ce que Ratzinger et Habermas appellent les fondements pré-politiques du politique et dont je formule une autre version : tout est-il politique ? Tout est-il soumis à un consentement démocratique qui deviendrait juge exclusif du bien et du mal, ainsi que des fondements anthropologiques, des règles de filiation ? J'ai ajouté que le principe d'objection de conscience dans les démocraties plaide en faveur de ce pré-politique, supérieur à la décision politique.

Voici donc pour mon intervention qui fut particulièrement synthétique. J'aurais pu choisir des perspectives plus ambitieuses. Il est vrai que je ne "sentais" pas complètement au départ la tournure qu'allait prendre le colloque et que le temps imparti -10 minutes- ne m'encourageait pas à être plus audacieux. A une question que m'a posée Emile Poulat sur le rôle de l'Etat dans l'éducation morale, j'ai répondu en prolongeant sur le rôle culturel de l'école. Je suis affligé par l'abandon, au lycée, de l'histoire de la littérature. Il n'était pas imaginable dans l'enseignement républicain d'antan qu'un élève de première vienne interroger son père à la veille du bac : Dis moi, papa, qui est Pascal ? L'affaire avait été longuement traitée en seconde, avec l'histoire de Port-Royal et un exposé sur les querelles théologiques concernant la grâce. Si la culture européenne a un sens, n'est-ce pas dans l'appropriation de ce patrimoine à la fois historique, littéraire et spirituel ?

Le petit livre de Martine Gozlan lu dans la nuit de Rome m'a fait songer très concrètement aux différences entre la sensibilité musulmane qu'elle analyse très bien et la sensibilité chrétienne telle qu'elle affleure dans cette ville admirable. Je ne dis pas que Rome représente

exclusivement la sensibilité du christianisme. Sûrement pas, très loin de là, ne serait-ce qu'à cause de sa situation exceptionnelle. Mais je discerne en quoi la figure protectrice de la communauté absolue, la matrice, tout ce qui a séduit des gens comme Massignon, Lawrence, Guénon, est d'une essence presque à l'opposé de ce qu'est le génie catholique romain. Je ne me place pas sur le terrain directement doctrinal. J'en resterai presque à la poésie des lieux, au climat, à l'art, l'architecture, la peinture, à la piété populaire. J'en retiens la primauté de l'intimité sur la collectivité, l'extrême humanité dans la piété individuelle à l'opposé de l'impression de masse et d'uniformité de l'univers décrit par Martine Gozlan. Le vaste théâtre du Bernin n'est qu'un aspect de Rome et l'expression de la puissance pétrinienne -qui peut indisposer certains- est comme en équilibre avec la multiplicité disséminée dans les églises, chapelles, elles mêmes divisées en alvéoles, refuges de tous les saints dont la communion fait chœur autour du mystère christique central.

26 juin

Autre lecture de mon périple Paris-Rome, l'ouvrage de Xavier Walter consacré à ses relations avec Alain Peyrefitte. Personnage important de la cinquième République, un vrai gaulliste, d'une dimension intellectuelle incontestable. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'aurais pu et j'aurais dû. Par celle qui fut sa collaboratrice dévouée au Figaro et ailleurs, Arlette de La Loyère, j'ai su qu'il s'était intéressé à ma modeste personne par la lecture, je présume, de mes articles au *Quotidien de Paris*. Il m'avait adressé un mot très amical après qu'il ait lu en un week-end mon [Portrait de monsieur Guitton](#)

Il est intéressant d'approcher ainsi un personnage public grâce aux souvenirs et aux documents d'un proche qui a observé de près la méthode et la démarche Peyrefitte. Y-a-t-il tellement de politiques qui ont su s'entourer d'un tel état-major, non pas seulement stratégique, mais aussi intellectuel ? Ses choix étaient toujours judicieux. En dehors de Xavier Walter j'ai connu deux autres de ses collaborateurs, Philippe Moret et Christian Franchet d'Esperey, très doués l'un et l'autre. Rien à voir avec ce qu'on appelle des nègres, c'est à dire des mercenaires, appointés pour un travail d'exécution. Les trois que j'ai nommés étaient plus des amis et des collaborateurs, proches du ministre par communauté d'esprit et passion pour la recherche d'un projet.

Xavier Walter voyait dans l'auteur du *Mal français* un possible Premier Ministre et il avait raison. Je n'ai jamais relu cet essai brillant et contestable. *Quand la Chine s'éveillera* m'avait passionné, non sans que je ressentie une gêne pour le côté maoïste de l'admiration d' à l'égard de la Chine. L'auteur était, certes, très loin de la rage idéologique du maoïsme occidental d'alors. Il n'en était pas moins admiratif de l'élan transformateur de la Chine dont Mao et les siens étaient les promoteurs.

27 juin

La conclusion du procès du père Lefort m'oblige à sortir de mon mutisme. J'ai rencontré ce prêtre il y a bien longtemps, probablement au début ou au milieu des années 80. C'était à [radio Notre Dame](#) dans une émission sur la drogue, me semble-t-il. Nous avons ensuite été dîner près de la Madeleine. Il avait un réel charisme et son côté baroudeur ne pouvait qu'impressionner. Il avait une connaissance précise des vagues d'immigration en provenance d'Afrique et des drames cachés de ce peuple migrant. Il était donc une figure d'Eglise, aventureuse, parfois héroïque... J'avoue que son arrestation m'a surpris et que j'ai douté des griefs de sa mise en examen. Il y avait bien un paradoxe dans cette accusation pour pédophilie de la part de quelqu'un qui s'était sérieusement engagé contre ce fléau. Il n'y avait pas si longtemps que dans un document de France 3, il avait expliqué comment s'organisaient les réseaux d'exploitation sexuelle des jeunes africains. Je me souviens d'autant plus de ce film qu'un de mes amis était à son origine et s'était félicité devant moi du pavé dans la mare ainsi lancé.

Avec les témoignages des jeunes Sénégalais au procès de François Lefort, on tombe de haut, et le déroulé des audiences constituait une épreuve souvent peu soutenable. D'évidence le meilleur des héros peut sombrer au point de contredire et d'abolir le meilleur de lui-même. Pour autant, il n'est pas un monstre, même si la considération de ses fautes lui est

insupportable, qu'il les nie, et par une étrange impulsion se réfugie derrière son sacerdoce pour protéger son image de la souillure de sa responsabilité.

Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur la campagne intéressée contre la pédophilie soi disant propre aux prêtres. Je nie fermement cette notion, en ayant toutefois conscience du drame personnel et de ses conséquences sociales et ecclésiales. Reconnaissons que dans le cas, elle n'a que peu joué comme ce fut le cas dans d'autres affaires. Les journalistes ont plutôt paru fascinés par le contraste du héros et de l'homme déchu, même s'ils ont été agacés par les débordements du fan club. Un fan club un peu vite jugé, car si François Lefort avait une réelle aura auprès de beaucoup d'admirateurs, ceux-ci étaient souvent engagés dans les entreprises humanitaires où ils l'avaient vu à l'œuvre. Au bout du compte, avec un drame comme celui-là, on est confronté à la commune fragilité humaine. Avec l'idée salvatrice que nous ne nous réduisons pas à nos fautes les plus insupportables, parce que Dieu est plus grand que notre cœur. Mais, comme le dit le psalmiste, la faute n'en est pas moins là sans relâche.

Et les victimes ? Elles sont appelées sans-doute à un héroïsme au delà de la stigmatisation judiciaire de leur agresseur qui ne saurait suffire à leur libération intérieure et à leur retour à la vie.

J'ai reçu une lettre d'Anne Marcel qui me demande de reproduire dans le bulletin des amis de Gabriel Marcel un de mes articles sur Paul Ricœur. J'en suis très touché, Paul Ricœur ayant été très longtemps le président d'honneur de l'association. Ma conviction est que la pensée de Gabriel Marcel est au cœur de celle de Paul Ricœur, comme une source jamais tarie. Comment expliquer cela ? Je l'ai dit déjà ici ou là, mais je voudrais le reformuler simplement. Ce qu'il y a d'irréductible chez Ricœur en ce qui concerne le mystère humain, son caractère inaliénable, le mystère de la liberté, l'épaisseur ontologique des actes volontaires en tension avec le bien et le mal, la supériorité du langage sur les conditions d'élocutions, tout cela il le tient de Gabriel Marcel. Non pas qu'il aurait ignoré forcément tout cela sans l'auteur d'*Etre et Avoir*. Mais il se trouve que c'est lui qui le lui a appris d'une façon telle qu'il n'a jamais pu l'oublier.

1^{er} juillet

L'Espagne, en même temps que le Canada, légalise le mariage homosexuel. On me demande mon avis, ce matin, à la sortie des obsèques d'un ami. Que dire ? Mon avis de fond est suffisamment connu pour que je me répète. Mais sur le caractère "irrepressible" des législations, sur cette contagion culturelle qui entraîne les opinions publiques ? Nous sommes en pleine folie, en total irresponsabilité des politiques en premier lieu.

Ma fille de 17 ans m'explique que, dans sa classe, ses camarades s'imaginent homosexuelles par simple contagion du modèle de la gay pride. Modernité, dernier chic, tolérance, droit à l'expression et à la liberté de son orientation sexuelle... La démagogie est à son comble. Les médias soutiennent le mouvement dont ils partagent l'idéologie à 100 %. L'opposition, quand elle existe, est ultra-prudente par peur d'être ringardisée ou suspectée d'homophobie. Je n'ai pour ma part aucune envie de baisser les bras. Et pourtant j'ai éludé une invitation de France 2 pour débattre du sujet au journal de 13 heures. Je n'avais pas le sentiment de pouvoir m'expliquer comme il le faudrait. Avec du temps et avec un interlocuteur qui me permette de parler de l'essentiel. Il est difficile, en effet, d'échapper au piège des bons sentiments lorsque l'interlocuteur plaide la sympathie, l'égalité, à fortiori sollicite votre compréhension "chrétienne".

De plus, je me suis donné l'été pour revenir au sujet, et donc à mon essai décidé il y a un an mais repoussé sans cesse en raison des lectures qui s'ajoutaient et des questions supplémentaires qui réclamaient un surcroît de réflexion, ainsi que des "décisions" pour donner un autre cours à ma pensée. Voilà plusieurs années (plus de 5 ans maintenant) que je suis engagé dans un examen constant des énigmes de ce continent de l'amour humain. Mon essai [*L'amour en morceaux ?*](#) publié en février 2000 a dessiné les grandes lignes de cette enquête. Lignes sur lesquelles je continue à me repérer. Un essai sur l'homosexualité en constituera nécessairement la suite, étant entendu que j'ai posé les principes mais qu'il me faut envisager un domaine particulier, largement hors-champ, bien qu'il ne soit pas absent de [*L'amour en morceaux ?*](#).

La pseudo ordination d'une femme à Lyon (sur une péniche) n'est pas étrangère au climat

délétère actuel. Le mot d'ordre de la réalisation personnelle au prix de toutes les transgressions autorise tous les bricolages. Mais avec l'Eglise catholique, on se casse les dents, si j'ose ce langage trivial.

Philippe Barbarin a publié un communiqué parfait sur ce (non)-événement. Il est possible qu'il attire quelques caméras et suscite quelques commentaires pour lui donner de la consistance. On verra bien. J'ai apporté ma part au "débat", en répondant à une demande du rédacteur en chef de *Témoignage Chrétien*, qui paraîtra dans le prochain numéro de cet hebdomadaire. La position exprimée dans le numéro de cette semaine est plus qu'ambiguë, puisqu'il est parlé de fin d'un tabou, que l'intéressée a largement la parole. Il s'agit avec ma signature de donner le contre-point. La première réaction du responsable à mon texte laisse présager qu'il ne restera pas sans réponses.

4 juillet

Retour à la maison, après un court séjour provençal qui m'a valu nombre de retrouvailles avec de vieux amis, mais aussi quelques rencontres nouvelles. J'ai été heureux de parler avec le philosophe Jean-François Mattei que j'apprécie pour l'avoir lu, pour son grand savoir et la liberté de ses engagements. Il y a une "grâce" de la Provence avec la beauté de ses paysages, sa lumière, ses souvenirs romains... Mais il fallait travailler aussi durant ces deux journées, en mettant en relation l'actualité et la pensée contemporaine. L'actualité, c'est, je l'ai dit, le Canada et l'Espagne légalisant le pseudo mariage homosexuel. D'où la question : la politique -au sens du pouvoir en charge du bien commun- est-elle légitime à prétendre vouloir changer la définition du mariage ? Cette prétention ne met-elle pas en cause la philosophie politique moderne -notamment les thèses du *contrat social* qui investit le corps social de la souveraineté ? Cette souveraineté a-t-elle un commencement, des limites ? Ou est-elle absolue ?

Absolue, il semble bien qu'elle le soit, même si elle affirme être affranchie de toute vérité absolue, le lieu du pouvoir étant "vide" et non-occupable par un dogme ou une autorité incontestée. Mais ce vide n'est pas du tout rassurant, s'il fait un objet d'opinion toute loi morale et si au surplus il s'affranchit de tout interdit pour décider souverainement. Exemple : la législation eugéniste qui aboutit à l'éradication des handicapés. C'est insupportable, et pourtant du point de vue doctrinal, inévitable. Le souverain créateur de la loi, libre de tout interdit ou principe, jouit de pouvoirs exorbitants.

5 juillet

Dans *libé* de ce matin, portrait d'un "héros" contemporain, Pedro Zerolo, icône des minorités sexuelles et membre de l'exécutif du parti socialiste. Cet intéressant personnage a réussi l'exploit de convaincre Zapatero de légaliser le mariage homosexuel et l'adoption par des couples du même sexe. Tout à fait le héros positif donc pour Libé qui ne joue pourtant pas trop des superlatifs : La force de Pedro, explique un proche, c'est d'avoir transmis très vite l'image d'un gay assumé, sûr de lui et libre. Et, en même temps, d'avoir évité le piège du ghetto. L'article nous apprend aussi que Pedro Zerolo s'était présenté en 1989 au Sénat sur une liste anti-prohibitionniste en matière de drogues.

J'ai beau revisiter les années "révolutionnaires" que j'ai vécues, je n'ai pas le souvenir d'un militantisme aussi anti-social que celui-là. Je parle évidemment de la norme générale, non sans estomper les traits libertaires de l'époque, mais il me semble que l'affaissement dans les revendications purement identitaires est venu en second lieu et que primait une générosité révolutionnaire, d'intérêt général en quelque sorte. Bien sûr la primauté égocentrique a pris très vite le dessus en complicité avec l'hédonisme consumériste. Mais le Cohn-Bendit de 68, ce n'était pas cela exactement. Celui des années de Francfort se rapproche très fort de cet exclusivisme jouisseur. Celui d'aujourd'hui s'est assagi. Se reconnaîtrait-il dans le "gayrillero" de Libé ?

Le renversement de perspective est en tout cas vertigineux entre la révolution d'intérêt général et la toute puissance individuelle, celle qui autorise à tout ordonner autour du désir irrépressible de qui veut que le corps social plie et se soumette, hors de toute philosophie morale ou perspective extérieure à soi. Mais il est vrai que le discours de la transgression

prend aussi un tour "messianique" -pardon pour le blasphème mais c'est le langage de Libé- en se voulant le libérateur universel. Tout obstacle est considéré comme une atteinte inadmissible à cette toute puissance du désir. D'où un ressentiment mortel à l'égard de l'Eglise à laquelle on prétend arracher ses symboles et d'abord la figure christique. D'où cette campagne d'apostasie qui se traduit par 1500 demandes d'annulation de baptême adressées à l'archevêché de Madrid.

Le plus impressionnant en tout cela, c'est le mouvement d'opinion apparemment irrésistible qui a fait basculer les sondages (en Espagne et ailleurs) en faveur des revendications homosexuelles. C'est donc que les réflexes moraux élémentaires ne jouent plus. Il est vrai que l'argument de fond est d'ordre passionnel. Ainsi que l'a montré maintes fois René Girard, c'est la révolution de l'évangile utilisée à contre-sens. Dans les cultures païennes, anté-chrétiennes, la sympathie allait aux persécuteurs et jouait contre les victimes, pour ne pas entraver une sorte d'ordre cosmique et sacré. Nietzsche a osé regretter ouvertement le rejet de cette logique mis en œuvre par le christianisme coupable d'avoir héroïsé la figure de la victime innocente. Le mouvement gay joue désormais sans complexes de la solidarité avec "les victimes" et ne craint pas de rejeter les évêques espagnols du côté des persécuteurs.

Complicité des médias largement acquis à la cause. Je me répète. Complicité de la presse. *Libé*, bien sûr. *Le Monde* évidemment, quoique l'on s'interroge sur l'après-Plenel. La chronique société publiée sous la signature de Laurent Greilsamer pour éditorialiser sur le cas espagnol est moins affirmative et superbe que certain éditorial publié il y a un an sur le simulacre de Bègles. (A l'époque, j'avais écrit dans *France Catholique* une [lettre ouverte à Jean-Marie Colombani](#) pour lui signifier ses responsabilités.) : Un continent semble émerger, dont on perçoit cependant les limites. Tiens, il y aurait donc des limites à cette universelle et irrépessible évolution ! Car d'autres communautés s'indignent. L'Eglise catholique et les Sikhs, par exemple, dénoncent le dévoiement d'une institution vénérable. Le monde arabo-musulman juge l'Occident encore plus dégénéré qu'il ne l'imaginait. Bref, l'union des hommes ou des femmes de même sexe n'a pas fini de diviser l'humanité.

Sage remarque de Laurent Greilsamer que devraient méditer tous ceux qui sont persuadés que l'évolution conforme au sens de l'histoire ne saurait pas plus être contredite que la révolution léniniste d'antan. Bien au contraire, avec cette transgression, une blessure s'est enfoncée dans la chair de l'humanité dont la brûlure sera inextinguible. Il en ira de même avec la "mariage gay" qu'avec l'avortement. La protestation des hommes et des femmes ne cessera de sourdre, avec la plainte des enfants, tant qu'on aura pas réussi à pulvériser la conscience humaine.

6 juillet

Ce que j'ai écrit et dit ces jours-ci sur les potentialités totalitaires de la démocratie n'a rien d'original. Hannah Arendt s'est intéressée à la question, notamment à propos de la Révolution française. Je note aussi qu'elle a toujours tenu à établir une distinction forte entre autorité et tyrannie et plus encore totalitarisme : Derrière l'identification libérale du totalitarisme et de l'autoritarisme et le penchant concomitant à voir des tendances "totalitaires" dans toute limitation autoritaire de la liberté, il y a une confusion plus ancienne de l'autorité avec la tyrannie et du pouvoir légitime avec la violence. Mais plus intéressant encore, le développement qui suit à propos d'une autorité toujours liée par des lois extérieures à elle-même : La différence entre la tyrannie et le pouvoir autoritaire a toujours consisté en ce que le tyran gouverne selon sa volonté et son intérêt propres, tandis que le gouvernement autoritaire même le plus draconien est lié par des lois ; ses actes sont contrôlés par un code qui n'a pas été fait par l'homme, comme dans le cas des lois de nature, des commandements de Dieu ou des idées platoniciennes, ou du moins ne l'a pas été par les hommes qui exercent le pouvoir. La source de l'autorité dans un gouvernement autoritaire est toujours une force extérieure et supérieure à son pouvoir même ; c'est toujours de cette source de cette force extérieure qui transcende le domaine politique que les autorités tirent leur "autorité", c'est à dire leur légitimité, et c'est par rapport à elle que peut être authentifié leur pouvoir. (texte repris dans le volume *Quarto Gallimard*)

Je constate qu'en régime démocratique le suffrage est la seule garantie et le seul recours du système auquel aucune extériorité ne peut s'imposer. Il y a là le risque d'un dérapage totalitaire dès lors que les principes ne peuvent rien contre le suffrage. Je ne dis pas que c'est

forcément le cas et je ne prétends pas que ce type de légitimité n'offre pas de sérieux avantages lorsqu'ils consonent avec le sens du droit, l'extension du champ des libertés et une pédagogie de responsabilité collective. Mais il peut y avoir déni des droits insuffisamment garantis. Par ailleurs, le totalitarisme peut naître de la volonté de toute puissance d'un corps législatif qui s'arroge tout pouvoir sous prétexte qu'il est la seule puissance à pouvoir légiférer et s'oppose à toute extériorité. Ce n'est pas pour rien qu'on a parlé des origines totalitaires de la démocratie.

Mais il existe l'autre face du problème. La face toquevillienne qui ne résulte pas d'une théorisation à la Rousseau mais d'une évolution sociale vers l'égalité. C'est la face américaine, plus démocratique que républicaine (dans la logique de la Révolution française et du jacobinisme).

10 juillet

En route vers ma Creuse profonde, toutes amarres larguées pour quelques semaines de "retraite", loin, je l'espère, des bruits de Paris. Peut-être sortira-t-il un livre de ce temps hors du temps. Je n'ai pu écrire ces jours derniers ce que m'inspirait une actualité âpre et violente. Un peu sonné, anéanti par cette répétition -New-York, Bali, Casablanca, Istanbul, Madrid- de la provocation sanglante, fracassante, propre à se faire orchestrer médiatiquement en servant ainsi la volonté des criminels. Que dire, qu'écrire qu'on n'ait pas déjà exprimé maintes fois ici ou là ? Il m'a fallu quand même éditorialiser pour redire ma confiance dans un rapprochement des peuples, un échange des civilisations et un dialogue interreligieux pour contrer toutes ces tentations de radicalisation des différences et d'exacerbation des haines. Une rencontre de la communauté Sant'Egidio doit justement se tenir à Lyon en septembre prochain. J'aimerais m'y rendre. L'entreprise menée par Andréa Ricardi est une des plus salutaires que je connaisse. Reste que nous ne sommes pas sortis d'affaire. Loin de là. Afghanistan, Irak... Tous les pronostics optimistes ont été démentis.

Je songe au dernier livre de Martine Gozlan (*Un désir d'Islam*) et à mes réflexions romaines. Il y a quand même un abîme entre ce qui fascinait les Massignon, Lawrence et Guénon et l'entreprise criminelle des adeptes d'Al Quaida. Je ne suis pas sûr de bien comprendre au point de m'identifier avec la passion des premiers, mais qu'ont-ils à voir avec les nouveaux possédés que sont les seconds ?

En lisant le journal du dimanche une heureuse surprise. Un excellent article en page littéraire sur Mona Ozouf dont on annonce un nouveau livre pour la rentrée (*Le régicide de la Royauté* chez Gallimard). J'admire depuis longtemps cette historienne qui est aussi une critique littéraire de grand talent. Chacun de ses livres est un superbe cadeau. Je la verrais bien en académicienne !

J'ai emmené le numéro de *Témoignage Chrétien* (7 juillet) où est paru mon article intitulé Le mimétisme féministe. Le dossier central est consacré à la morale ecclésiale, sous le titre Sexe, famille, morale : l'Eglise en fait-elle trop ? Après lecture, ma perplexité est totale. Je sens bien certes le poids de certaines critiques et la difficulté de s'exprimer sur ces sujets dans un climat où toutes les valeurs et les normes défendues par l'Eglise sont récusées violemment. Mais la complaisance du dossier à soutenir ce dénigrement m'agace et surtout m'interroge. Où veut-on en venir ? Car face à la critique et parfois la dérision, la contrepartie positive est nulle. J'ajoute que le goût pour la caricature et le dénigrement conduit à méconnaître l'essentiel du sujet. Exemple : on cite pour s'en moquer quelques pages du *Lexique*, que vient de publier en français le Conseil pontifical pour la famille, mais c'est pour mieux étouffer le livre et ignorer superbement tout ce qu'il peut apporter à la réflexion, y compris de personnes étrangères à l'enseignement de l'Eglise. (Le *Lexique* a été publié chez Téqui)

11 juillet

Je reviens au sujet d'hier. On met en cause le fossé qui sépare l'opinion, "la base", les chrétiens ordinaires, que sais-je, avec les principes édictés d'en haut. Mais il en a toujours été de même. Depuis le Décalogue, on n'a cessé d'assassiner son prochain, de commettre l'adultère, de dépouiller de mille manières son voisin, de mentir éhontément, d'aller de parjure en parjure, d'abandonner ses vieux parents... Est-ce pour cela que le Décalogue avait tort et qu'il fallait le

réécrire de A à Z pour aligner le droit sur le fait ? C'est pourtant la conclusion que l'on est incité à tirer de cette charge souvent satirique. Une Eglise "dans le coup" devrait sans tarder s'aligner sur les mœurs contemporaines, avaliser la révolution contraceptive qui pour la première fois aurait donné aux femmes la maîtrise de leur fécondité, ne plus faire un drame de l'avortement qui ne serait qu'un pis à aller, reconnaître joyeusement les droits des homosexuels à l'épanouissement heureux etc. La merveilleuse Eglise que ça serait qu'une telle institution tolérante, ouverte sur les aspirations contemporaines, irrésistiblement moderne et même post-moderne !

Mais c'est tout simplement absurde. D'abord, je suis persuadé que personne ne serait vraiment satisfait d'un tel reniement qui serait unanimement apprécié comme pure démagogie. Même les libéraux-libertaires regretteraient de ne plus avoir en vis-à-vis une institution "répressive", réactionnaire, ringarde, leur offrant l'ineffable satisfaction de pouvoir se gonfler de leur avant-gardisme. Surtout, ce serait un reniement total une apostasie irrémissible avec la certitude d'une promptte disparition.

Un mot à propos de la contraception. Je récusé, personnellement, l'idée que la "pilule" aurait donné la maîtrise de la fécondité aux femmes. Elle leur a donné le moyen d'être infécondes, cela est sûr. Mais comme l'a très bien vu Martin Heidegger, qui, sur ce point, est difficilement réfutable : la technique n'est pas neutre, elle s'empare de l'humain, s'assure de lui, le met à disposition. La révolution contraceptive a tout simplement tué démographiquement l'Europe en la plaçant sous l'emprise de la technique propre à bloquer la fécondité. Je sais bien, c'est dur à entendre, insupportable même. Mais la mentalité contraceptive n'est pas une menace contingente, elle était contenue dans la révolution contraceptive qui incluait le déni de la vie, l'hypothèse avalisée que la fécondité en soi était une menace, voire une agression contre la libre disposition de soi, de son corps, de son temps, de son activité. Une hypothèse, dis-je. Oui une hypothèse de plus en plus accomplie en thèse. La lutte contre la fatalité de la reproduction a tout simplement abouti à son exclusion ou à sa métamorphose en pure contingence. C'est pourquoi je maintiens que le refus de Paul VI en 1968 n'a pas été seulement courageux. Il a été prophétique.

Que l'on m'entende bien. Je n'entends jeter l'anathème sur quiconque. Je me permets de réfléchir, librement sur une réalité sociale dont la visibilité est totale et qu'à peu près personne -en dehors de l'Eglise catholique- n'a le courage de regarder en face.

12 juillet

Radio Vatican est venu me chercher hier dans mon trou de verdure pour m'interroger sur la tragédie londonienne. C'est mon éditorial de *France Catholique* qui est à l'origine de cet entretien. J'y reprends les idées sur le dialogue des civilisations inséparables du dialogue interreligieux. La question religieuse est déterminante pour l'Islam, communauté des croyants qui englobe forcément l'organisation civile. S'il y a étrangeté du monde musulman par rapport au monde occidental, il tient d'abord à cela. Peut-être y a-t-il dans cette conception quelque chose qui se rapporte à l'indistinction de la foi et de la religion. La fusion est tellement forte que la foi a peine à se distinguer du lien religieux. L'idée m'en est venue ce matin en lisant un livre du cardinal Ratzinger (*Foi, vérité, tolérance* Parole et Silence) : Il me semble que, pour obtenir une théologie des religions qui soit nuancée, il faudrait tout d'abord préciser clairement les notions de religion et de foi qui, le plus souvent, sont confondues et généralisées.

13 juillet

Hier dans *Libé* un *Rebond* d'Elisabeth Roudinesco contestant vivement le dernier livre de Victor Farias. Farias s'est fait connaître chez nous par son essai impitoyable sur le passé nazi de Martin Heidegger. Le voilà s'en prenant à Salvador Allende, son compatriote chilien, dont il martèle la stèle de héros du socialisme. Il faudrait pouvoir juger sur pièces cette charge au canon, dont Elisabeth Roudinesco nous donne un echo sans doute exact, mais qui donne l'envie de se reporter à l'original. Que veut démontrer Farias ? Qu'il y a (ou qu'il y eut) un socialisme qui n'était que le pendant du nazisme, avec un paradigme scientifique commun ? Je comprends que cela mette en colère une militante de gauche. Encore faudrait-il savoir en quoi un tel grief se vérifie, en quoi il s'avère excessif, en quoi finalement il serait trompeur car

dénaturant la pensée et la personnalité d'un homme présumé "humaniste".

Ce qui me gêne dans la défense d'Allende c'est que l'avocate ne reconnaisse pas la dérive scientifique, eugéniste, et ne mette pas en cause sa philosophie implicite. Plus exactement elle décrit cette dérive mais semble l'excuser comme étant la conséquence obligée de la science de l'époque, notamment de la biologie. Pardon, mais ça n'était nullement anodin. Alexis Carrel, qui, en son temps, fut considéré comme un bienfaiteur de l'humanité -non sans raisons- est aussi, aujourd'hui, l'objet d'un procès pour des motifs identiques. Les formations de gauche réclament que l'on arrache les plaques de rue à son nom, sous le prétexte que ses thèses seraient proches du nazisme. J'ai l'impression que la nouvelle "affaire Allende" ressemble beaucoup à l'affaire Carrel.

Mais voilà. Allende est un héros dont la réputation ne saurait être entachée de nul soupçon. Carrel est un réactionnaire qui mérite ce qui lui arrive. Je ne m'indigne pas, je constate. Mes parents appartenaient à cette génération pour laquelle *L'homme cet inconnu* (le best-seller de Carrel) constitua une référence très importante. Je suis plus réservé, mais ne me résous pas à traiter son auteur comme un pestiféré, a fortiori un complice du nazisme. C'est sans aucun doute son christianisme qui le retint de sombrer dans un scientisme absolu. Typiquement -si je me réfère à toute une littérature- il appartenait non seulement à un milieu médical, mais aussi à un univers culturel suscité par ce milieu très gonflé par ses prouesses techniques et ses découvertes. La tentation eugéniste fut en quelque sorte le mirage de cette génération imbue de ses pouvoirs démiurgiques dans un climat très "biocratique".

Pour revenir à Salvador Allende, il est possible qu'Elisabeth Roudinesco ait raison contre la thèse générale de Farias. Peut-être celui-ci généralise-t-il à l'excès et certains de ses arguments sont-ils forcés. Je n'ai nulle inclination à diaboliser un responsable politique qui eut, à n'en pas douter ses mérites et ses grandeurs. Si j'étais chilien, comme Victor Farias, il me semble que je chercherais les conditions d'une paix civique qui n'exclut pas la vérité historique. Mais je ne suis pas chilien et je n'ai pas lu son livre...

Au fil de ma lecture de Joseph Ratzinger, une remarque sur "l'enfermement de la raison". Celui produit par les succès de la science pourrait se rapporter au risque scientifique que Carrel et Allende ont côtoyé. Les impératifs catégoriques qui ont assuré son succès (celui de la science) sont par leur prétention à l'universalité, devenu un carcan. Un carcan, en ce sens où le logos, la sagesse, dont ont parlé les Grecs d'une part, Israël d'autre part, est retenu(e) dans le monde matériel et ne peut plus désormais se discuter hors de lui. La science moderne, explique Ratzinger, correspond à un modèle, reconnu explicitement par les intéressés (tel Jacques Monod) comme platonicien. Dans un tel modèle, l'esprit s'affirme mais se réfute en même temps, car il est enfermé dans son monde expérimental qui le vérifie exclusivement. Donc, il est interdit de métaphysique, en quelque sorte, au sens propre du terme.

Cela me fait penser à un homme comme Changeux rencontré il y a quelques années, savant incontestable mais matérialiste affirmé après qu'il ait été de longues années durant chrétien. C'est l'évocation de Jacques Monod qui me rappelle son souvenir ainsi que la problématique scientifique dont il est un des représentants les plus notables. C'est Jacques Monod qui fut à l'origine de cette conversion "matérialiste" au terme de quoi tout se ramenait à "l'éthique de la science". Pendant notre conversation dans la salle de réunion du comité national consultatif d'éthique -c'était en présence de Samuel Pruvot- Jean-Louis Changeux nous réitéra sa répulsion spontanée à l'égard de toute imputation de "scientisme". Mais c'était tout de même bien là la question.

J'admire à quel point le cardinal Ratzinger se montre capable d'intégrer toutes les requêtes de la culture contemporaine -y compris scientifiques- pour repenser la question de la vérité du christianisme. L'étendue de ses lectures m'impressionne, elles recouvrent des domaines très différents. C'est donc que la charge de préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, au lieu d'enfermer son détenteur dans un univers rétréci, l'a encouragé, conformément à l'éthos du penseur, à prendre à bras le corps le vaste débat engagé entre la foi et la raison.

Au passage, je remarque son respect pour des personnes dont les travaux ont été examinés par sa congrégation. Ainsi le théologien Jacques Dupuis dont le grand ouvrage sur le dialogue interreligieux donna lieu à une mise au point. Qui pourrait prétendre que Joseph Ratzinger était un juge extérieur aux causes qu'il avait à examiner ? Sa connaissance approfondie du dossier est patente ainsi que la bienveillance qui est la sienne à l'égard de protagonistes auxquels il peut rendre hommage, même s'il est en désaccord avec eux. Sans doute, son jugement est-il

parfois sévère sur certains textes ou colloques "interreligieux", mais il est toujours fondé sur des raisons objectives et des convictions supérieures.

Mea Culpa. Les articles publiés à l'occasion du décès de Claude Simon me font regretter mon ignorance crasse d'une œuvre, qui, si j'en crois Pierre Lepape dans *Le Monde*, a été défigurée : Fabuleuse richesse de ses romans, lamentable malentendu avec le public français. Par facilité, par paresse, Claude Simon a été intégré à l'école du Nouveau Roman. L'écrivain modeste, l'artisan opiniâtre, retiré dans un coin de terre catalane, bien éloigné des théories, des abstractions et des salons où elles se propagent, passe pour le chef de file d'une entreprise avant-gardiste de destruction quasi technocratique du roman. L'écrivain aux longues sinuosités baroques et à la description du plus subjectif et du plus physique des émotions passe pour un grand prêtre de la "littérature objective". Mea culpa vraiment, car j'aurais adhéré par la seule pente du préjugé à ce genre d'opinion faute d'avoir seulement mis le nez dans un roman de notre prix Nobel. Est-il trop tard pour commencer ? Evidemment non. Ce ne serait pas la première fois que je découvrirais sur le tard une œuvre classique. N'est-ce pas dans cette maison où je passe mon été qu'il n'y a pas si longtemps je découvrais les romans de Conrad ? Un des auteurs les plus chers à Claude Simon.

14 juillet

Je crois être un très médiocre hégélien, au sens de la philosophie de l'histoire développée par le grand homme, bien que je sois beaucoup plus sensible qu'autrefois à cette appréhension conceptuelle, tout de même magistrale, de l'élaboration du monde qui se fait. Ne serait-ce que sous l'angle de la culture et de l'évolution de l'esprit. C'est sans doute l'influence de Gaston Fessard et de Claude Bruaire qui m'a ouvert à cette dimension que j'ai notamment exploitée dans mon essai sur l'amour humain, en repérant les étapes historico-culturelles de l'institution du mariage. Il y a donc beaucoup à retenir de cette analyse, solidaire d'un jugement historique qui serait plutôt de nature synthétique. Avec une réserve sérieuse, rédhitoire, ainsi formulée par Joseph Ratzinger : La tragédie antique interprète l'Etre à partir de l'antinomie du monde qui, fatalement, engendre faute et échec. Dans sa conception de l'idée se développant selon un processus dialectique, Hegel a repris au fond cette vision du monde et il a tenté de présenter, comme espérance d'avenir et en même temps comme solution au tragique, sa réconciliation dans une synthèse embrassant tout. L'orientation eschatologique du christianisme se confond ici avec la vision antique de l'unité de l'Etre, et semble élever en soi les deux, pour tout expliquer. Mais la dialectique reste inhumaine et la réconciliation seulement apparente.

Ce qui est donc problématique dans le système, c'est la respiration de la liberté, la gratuité absolue de la grâce à l'encontre de tout déterminisme violent et l'absence d'une instance qui juge, indépendamment, du bien et du mal. Ceci me permet d'en venir au sujet qui me trotte dans la tête. Je suis assez étonné de l'indifférence de beaucoup de clercs et de catholiques à la dimension historique de Jean-Paul II qu'on a, pourtant, qualifié de "géant de l'histoire". Tout se passe comme si ce quart de siècle, qu'il a si bien dominé de sa personnalité, n'avait pas existé. Pour une raison assez simple : ces gens ne sont jamais parvenus à entrer dans l'intelligence de sa pensée et de son action. Ils ont toujours eu la conviction que ce pape ne faisait que retarder l'inéluctable, l'histoire comme ils l'entendaient. Progressistes, persuadés de coïncider avec l'esprit du temps, ils s'impacientaient de cet anachronisme vivant. Pourtant eux-mêmes vieillissaient, sans parvenir à décrocher de leur illusion avant-gardiste, dépassés par des générations qui ne les comprenaient plus. Si j'étais brutal, au risque d'être quelque peu hégélien, je dirais que Jean-Paul II a fait l'histoire alors qu'eux l'ont bafouillée.

C'est vrai que ce pape pulvérisait les catégories et qu'il est parvenu à libérer par exemple, le progrès et la liberté elle-même des entraves de la dialectique marxiste. Mais ce faisant, il était souverainement indépendant de ce qui pouvait récupérer l'émancipation des années quatre-vingt, notamment une vague libérale, libertaire, consumériste, amoral. Sa force au cœur même de l'histoire était d'être supérieur à toute pesanteur -pour parler comme Simone Weil- parce qu'uniquement soucieux d'être perméable à la grâce. Ce pourrait bien être son miracle à lui : avoir changé la face du monde, brisé la prison des peuples, redonné élan et courage spirituel et avoir ainsi incarné l'histoire, en étant toujours supérieur à ce qu'il y a d'inférieur dans la dialectique hégélienne.

J'écris ces lignes en un jour qui n'est pas indifférent à cette philosophie de l'histoire. Dieu sait si la Révolution française a compté dans la marche du temps, dans les accomplissements modernes et qu'elle était elle-même le résultat de toute une évolution culturelle. Sans elle, les théories hégelo-marxistes n'auraient pas vu le jour. Mais elles sont marquées par son amiguïté foncière. Libérale ou totalitaire ? Humanitaire ou violente ? Individualiste ou collectiviste ? Emancipatrice de l'esprit ou persécutrice ? Vectrice d'un nouveau rapport au religieux ou résolument extincitrice de la foi ?

J'ai terminé le livre du cardinal Ratzinger, vraiment subjugué. Mon intuition selon laquelle cet homme avait opéré la traversée de toute la pensée contemporaine se vérifie au-delà de ce que j'escomptais. Je savais bien qu'il s'intéressait à la philosophie politique, mais pas à ce point de pouvoir réaliser ce genre de synthèse époustouflante, en discernant la grandeur de l'ambition des Lumières mais aussi ses échecs. Chez de Lubac et Balthasar on trouve cet intérêt puissant pour le devenir de la pensée qui veut s'émanciper du christianisme, avec des aperçus fulgurants, mais ils ne se sont pas intéressés d'une façon aussi précise -tout au moins à ma connaissance- à la politique proprement dite. Joseph Ratzinger, je présume, pas seulement par intérêt intellectuel mais par désir de comprendre notre temps, jusque dans l'articulation de son rêve de liberté avec la réalisation effective d'une cité moderne, a poursuivi son enquête au plus loin qu'il le pouvait. La précision de ses recherches n'a d'égale que la lucidité de son jugement sur les défaillances, les apories et les erreurs flagrantes de cette épopée de la liberté.

Si j'avais pu l'interroger -après tout, cela m'est arrivé au moins une fois- j'aurais aimé lui demander quelques précisions. Par exemple, à propos de Rousseau, qui me semble profondément contradictoire alors qu'il est souvent théoricien d'une rigueur implacable. Le cardinal voit en lui l'anarchiste mais en même temps l'inspirateur du dérapage de la Révolution vers la Terreur qui serait la conséquence de cet anarchisme. Mais n'y a-t-il pas aussi la mise en œuvre de la théorie du Contrat social avec sa logique totalitaire ? Il est vrai que Dostoïevski avait perçu la conséquence lorsqu'il met dans la bouche d'un des personnages des *Possédés* : Partant de la liberté infinie, j'arrive au despotisme absolu. J'avoue que je n'avais pas perçu, du moins avec cette force suggestive, cette appréhension d'une pure liberté naturelle : Pour Rousseau, tout ce qui procède de la raison et de la vérité se dresse contre la nature, la pollue, la contredit. L'idée de nature échappe à l'empreinte d'un droit qui, comme loi de la nature, serait préalable à toute institution. Son idée est antimétaphysique, subordonnée au rêve d'une liberté parfaite que rien ne vient réglementer. Elle ressurgit chez Nietzsche pour lequel l'ivresse dionysiaque se pose en antithèse de la sagesse apollinienne et conjure ainsi les contradictions originelles de l'histoire de la religion : les ordonnances de la raison, au côté desquelles se tient Apollon, polluent la griserie libre et débridée de la nature.

C'est vrai qu'il y a tout cela chez Rousseau, et le prolongement du côté de Nietzsche, que je n'avais jamais saisi comme cela, m'impressionne très fort, d'autant que le cardinal discerne comme au sein des Lumières, l'apparition des anti-Lumières avec la haine de l'esprit opposé à l'âme (chez Klage), "destructeur de l'originel, de sa passion, de sa liberté". Le national socialisme pourrait se réclamer de cette orientation. On retrouve par une autre voie ce qu'il y a de totalitaire aux origines de la démocratie. Un totalitaire dont cette démocratie s'émancipe en coïncidant avec l'état de droit, une certaine idée de justice qui organise la cité dans le respect de chacun et de tous.

Au terme, le cardinal ne peut que revenir sur la liberté dont il esquisse une philosophie profonde en contrepoint de l'impasse moderne. J'aime particulièrement la façon dont il met en correspondance philosophie et théologie, notamment à travers une lecture du décologue et une mise en relation de l'anthropologie avec le mystère trinitaire. J'en conclus : la liberté solitaire, anomique, dionysiaque est une illusion diabolique. Il n'est de liberté vraie que vécue dans la relation entre personnes. Liberté de, liberté pour, liberté avec. On est à partir de, on vit en vue d'un certain but et jamais sans liens intimes avec ses semblables. La Trinité déjà recèle cette triple dimension. L'idole en est totalement dépourvue. Le Dieu véritable "est par nature un véritable être pour (Père), être de (Fils) et être avec (Esprit)". "Et l'homme est justement image de Dieu du fait que ce De, cet Avec et ce Pour constituent sa structure fondamentale."

17 juillet

Les affres d'un essai à commencer. Comme il y a six ans, impossibilité de m'engager dans un sujet sans me plonger subjectivement au cœur d'une expérience existentielle. Il me fallait, en 1999, élaborer une "théorie de l'amour", non pas pour concevoir un amour théorique mais pour rendre compte de l'expérience amoureuse. Il m'est difficile de dire que je veux tenter la même entreprise à propos de l'homosexualité qui, pour moi, ne répond pas aux mêmes critères et aux mêmes exigences. Mais j'ai besoin d'une phénoménologie préalable à toute critique. C'est à cette fin que j'ai lu cette nuit un roman rendant compte assez fidèlement de la psychologie homosexuelle dans le climat actuel, "tolérant", et plus encore complice, toutes les défenses morales ayant disparu sous l'effet de la contagion médiatique. Ce n'est pas seulement bourrage de crâne, mais connivence avec une évolution des mœurs perçue comme irréversible et une empathie à l'égard d'un accomplissement de soi en raison de ses "inclinations naturelles".

Je n'ai pas l'intention de nommer pour le moment le romancier en cause, parce que je ne veux pas en faire une question de personne. Il se trouve que je le connais un peu, pour l'avoir côtoyé à ses débuts professionnels. Il était parfaitement courtois et sympathique. Il me semble qu'il a suivi, en tant qu'homosexuel -j'emploie l'expression, bien que je ne l'aime pas, parce qu'elle enferme l'individu dans une catégorie qui ne saurait vraiment le définir- les changements de mentalité des années 80 et 90, avec une hostilité marquée pour les positions éthiques de l'Eglise catholique. Une réelle réussite qu'explique son talent, l'a conduit à une certaine notoriété. Mais c'est le côté "confession", presque intimiste de son roman, qui m'a retenu, parce qu'il est plutôt représentatif de tout un monde qui s'est développé depuis vingt ans au point d'être reconnu par la loi.

Enorme difficulté pour moi : exprimer un désaccord total sans me déclarer "ennemi". Equation impossible : le combat engagé de part et d'autre détermine des camps, et la catégorie *ennemi* paraît inévitable. Est-il possible au moins de faire admettre qu'il ne s'agit pas de haine ? Ce serait méconnaître que cette haine est utile dans ce combat dont l'homophobie constitue le dispositif premier. Rien de plus symptomatique que l'exploitation par le lobby gay de quelques cris haineux proférés par des individus isolés lors de la manifestation parisienne contre le PACS. Les militants homosexuels n'ont eu de cesse de ramener la manifestation aux cris de quelques forcenés. C'était de bonne guerre ? Oui parfait comme tactique de retournement d'un événement qui, diabolisé, servait d'argument au service de la cause.

J'ai reçu une demande d'intervention sur une question particulièrement délicate : *le mal*, qui devrait être l'objet de toute une session de réflexion. Je retourne dans ma tête les acceptions possibles du terme, philosophiques, théologiques, éthiques... Impossible de se passer du mal comme repère-buttoir, comme impossibilité morale, comme négativité destructrice de l'être. Mais n'est-ce pas trop abstrait ?

18 juillet

Il me semble que cette question du mal ne prend tout son relief que dans l'ordre théologique et dans ce que Balthasar appelle la Théodramatique, c'est à dire l'engagement trinitaire dans le drame de l'homme et de la création mais le mal s'y nomme le péché, ce qui n'est nullement anodin, car la puissance désintégratrice du négatif atteint désormais Dieu blessé dans son amour pour les hommes, ce qui laisse pressentir la tragédie qui trouvera son dénouement sur la croix.

On peut sans aucun doute discerner le drame dans l'homme lui-même, d'autant plus qu'il apparaît lui aussi blessé, et de plus en plus gravement, à travers une oppression qui atteint son intégrité physique et morale. Ainsi le travail du négatif n'est perceptible que parce qu'il corrode une positivité. Le mal en soi n'existe pas. Mais il peut y avoir une volonté explicite de nuire, de détruire, de causer le plus de dommage possible. Le malin et non pas le mal en soi. Mais voilà que ma recherche présente et mes lectures me contraignent à reprendre le sujet dans des directions diverses. Mon travail sur l'homosexualité me renvoie au personnage de Jean Genet qui se voulut une sorte d'incarnation du mal. Qu'en penser ? J'ai lu là dessus un texte intéressant de Georges Bataille commentant Sartre. Autre direction de recherche : Jean-Pierre Dupuy entreprend une "métaphysique du tsunami". Enfin George Steiner s'interroge sur "la

tristesse de la pensée". Il est trop tôt pour dire si ces trois directions suscitent de ma part un approfondissement des problèmes et mystères du mal.

19 juillet

Grand intérêt du petit essai de Jean-Pierre Dupuy (au Seuil). Je demeure toutefois un peu sur la réserve. Autant je suis touché par l'utilisation qu'il fait des textes de Leibniz, Voltaire et Rousseau sur la catastrophe de Lisbonne, autant je m'interroge sur sa thèse générale. Il est très pessimiste et considère que la planète va à la catastrophe à tout point de vue. Le danger est omniprésent, depuis Hiroshima avec le feu nucléaire. Le réchauffement de la planète va s'amplifier avec la croissance économique des trois nouvelles puissances, Chine, Inde, Brésil... Nous irions, incapables de réagir, vers le pire. Peut-être. Ainsi Auschwitz était une fatalité, inscrite dans le destin de la technique. Eichmann, agent zélé de l'extermination, n'était-il pas considéré par Hannah Arendt comme de "courte vue".

Je comprends ou crois comprendre cette vision. Mais j'ai quand même quelques objections. Pour Hannah Arendt Eichmann définissait-il strictement le système nazi ? A Auschwitz, il n'y aurait pas de pourquoi. "Pas de pourquoi, uniquement des causes, aussi aveugles et privées de sens que celles qui font qu'une vague détruit une vie ici tandis qu'elle en épargne une autre là." Je ne puis être d'accord jusqu'à ce point de généralisation. Il y avait bien un dessein exterminateur chez Hitler et quelques responsables au sommet, avec l'intention délibérée d'obérer tout sens moral. Cela je l'ai lu chez Arendt. Par ailleurs, si Lanzmann ne veut pas poser cette question du pourquoi, c'est, me semble-t-il, dans l'intention de "diriger sur l'horreur un regard frontal", c'est à dire appréhender l'horreur nue, sans détour aucun, sans échappatoire. Il me semble qu'il n'était pas d'accord avec Hannah Arendt sur l'analyse du cas Eichmann.

Mais au total, Jean-Pierre Dupuy fait singulièrement réfléchir "dans ce grand mouvement panique à quoi ressemble chaque jour d'avantage l'histoire mondiale". Je l'ai rencontré il y a une trentaine d'années avec Paul Dumouchel, alors qu'ils venaient de publier "l'enfer des choses", un essai qui tentait d'utiliser la pensée de René Girard pour l'analyse de l'économie moderne. Il n'a pas changé dans ses convictions les plus fortes, notamment à propos d'un productivisme effréné précipitant la terre à la ruine.

17 août

Vive émotion, ce matin, en apprenant par la radio la mort du frère Roger, le fondateur de Taizé. Cette mort par agression est infiniment douloureuse, elle ne peut qu'affecter toute cette communauté qui s'en trouve bouleversée, ainsi que tous ceux qui suivent depuis longtemps le développement d'une œuvre si singulière. La dernière image que je conserve du cher Roger Schutz, c'est celle de sa communion de la main du cardinal Ratzinger aux obsèques de Jean-Paul II. Pour moi, elle illustre la grandeur de l'entreprise mais aussi son extrême audace. Taizé était parfois l'objet de vives critiques de protestants (d'autorités notamment) qui ne se reconnaissaient plus dans la doctrine et les rites de la communauté. Réconcilier tous les frères chrétiens, Roger Schutz ne pouvait l'envisager que par le haut, et il devait en arriver nécessairement à la communion totale qui est eucharistique. Cette fin tragique signe -évidemment en dehors de toute volonté de la malheureuse qui lui a porté les coups fatals- une sorte de martyr qui héroïse et plus encore identifie au Sauveur celui qui ne voulait que réconcilier.

18 août

J'écoute la retransmission des JMJ et mesure une nouvelle fois l'inanité de beaucoup de commentaires sur l'absence prétendue de charisme de Benoît XVI. Le contact avec les jeunes se réalise parfaitement. Je lis parallèlement un portrait du pape sous la plume de Marcelle Padovani dans *Le nouvel observateur*. Avouons le : je m'attendais au pire. Non que je mésestime le talent de ma collègue que je lis depuis bien longtemps. J'avais fait sa

connaissance à Rome dans les années 80 et en garde un bon souvenir. Culturellement "de gauche", elle a suivi les évolutions intellectuelles de son milieu italien -de l'utopie d'hier au "réalisme" actuel il y aurait beaucoup à dire, en évoquant Gramsci et bien d'autres, l'ère Berlinguer c'est à dire un monde perdu... Son papier est "honnête", sa conclusion astucieuse. Je ne dis pas que tout soit aussi "bien vu" mais il y a un bel effort. Je dis cela avec un sourire dépourvu de condescendance, car je mesure la performance d'une "militante" qui essaie vraiment d'analyser et de comprendre, en donnant par exemple la parole à Vittorio Messori, qui, franchement, n'est pas de son bord. Je fais une sérieuse réserve sur la période conciliaire où le jeune théologien est censé tenir la plume de "cardinaux progressistes". Le sens des mots est aussi flottant qu'est mouvante la perception journalistique, voire idéologique des événements. Quelques bonnes formules : Des premiers pas qui révèlent un personnage complexe, impossible à résumer, encore moins à liquider, d'une phrase lapidaire. Après quatre mois de pontificat, on devine un homme qui n'hésite pas à montrer sa timidité, son érudition et son pessimisme. Et encore : Ce pessimiste est avant tout un homme lucide, qui se battra pour que foi et raison soient complémentaires. Un orthodoxe ? Oui. Un "théo-con" de l'espèce des intégristes chrétiens qui entourent George Bush ? Impensable.

Etonnante allocution du Président de la République fédérale d'Allemagne qu'on imagine pas chez un responsable français, forcément contraint à la langue de bois de la laïcité.

19 août

A écouter les infos ce matin sur les différentes chaînes, l'événement de Cologne fait son chemin. Vertu des images ? Sans doute. Le système médiatique réagit toujours comme cela, avec la chance qu'une réflexion sérieuse finisse par émerger ici ou là. La grâce semble échapper aux pesanteurs qui ne cessent de tirer vers le bas, et il arrive même à ceux qui croient malin de ressasser leur démagogie d'apparaître ridicules... Un collègue, toutefois, si j'en crois la revue de presse de *France Inter* ne veut pas s'en laisser conter et se révolte même contre la prétention catholique à tout bétonner dogmatiquement, comme s'il y avait une seule voie obligatoire vers la vérité. Ce journaliste du *Courrier Picard* n'énonce rien de vraiment neuf. Il n'en mériterait pas moins une discussion sérieuse -l'accepterait-il ? Sur le dogme, la vérité, la tradition catholique. Je ne puis présumer de ses sentiments personnels, de sa culture, de sa connaissance réelle de ce qu'il conteste et de ce qui l'insupporte. Mais il y aurait tant à dire, et d'abord ceci. Quel que soit l'appareil "dogmatique", "magistériel" de l'Eglise catholique-romaine, personne, y compris le plus fidèle des fidèles n'est dispensé d'une démarche rigoureusement personnelle qui lui permet d'adhérer ou non à ce que la foi lui propose. Tout l'encadrement spirituel du monde n'empêchera pas que l'essentiel se passe dans l'ordre de la charité, le plus intime qui soit, et que dans cet ordre la démarche est toujours *pérégrinale*, pour reprendre le mot de Gabriel Marcel.

Quant au *dogme*, qui semble être la catégorie la plus maudite qui soit depuis les Lumières, il est, à mon sens, l'objet d'une méprise totale. Loin d'être une barrière pour la pensée, il constitue un tremplin et il stimule bien plus qu'il n'interdit.

Forte impression de la visite de Benoît XVI à la synagogue de Cologne. A associer aux propos du cardinal Lustiger au *Monde* d'hier soir. Les retrouvailles avec les frères aînés pourraient aboutir à des défenses communes de convictions qui se rattachent au décalogue.

9 septembre

Après 10 jours d'interruption, je ne puis rattraper le temps perdu. Tout de même, un mot sur l'actualité qui n'a pas été souriante depuis le début de ce mois. Je pense aux accidents d'avion -notamment celui qui a cruellement frappé nos compatriotes de la Martinique- aux incendies d'hôtels parisiens (avec ces familles africaines aux conditions précaires) et enfin à l'ouragan qui s'est abattu sur la Louisiane. J'ai peu de goût pour les polémiques autour des catastrophes, d'autant qu'on se renvoie toujours les responsabilités à la figure quand le mal s'est produit. Curieusement, c'est le roman d'Albert Camus, *La peste* qui me revient à la mémoire en ces circonstances. Je ne l'ai pas relu depuis très longtemps, mais il m'avait beaucoup touché en classe de terminale. J'avais même fait un exposé en classe sur le sujet, en m'attardant sur le face à face entre le docteur Rieux et le père Panelou (en qui certains critiques avaient cru

reconnaître le futur cardinal Danielou). Pour Camus, ce qui émergeait de l'épreuve-limite, et au cœur même de celle-ci c'était la fraternité, et il avait évidemment raison. Éprouver notre commune fragilité, notre vulnérabilité, tout en démontrant que la solidarité -jusqu'à l'héroïsme- peut faire apparaître une sorte de grâce, la gratuité dans le service du frère, c'est la plus étonnante victoire au sein de la catastrophe. Cependant, la fraternité n'est pas toujours au rendez-vous...

Jacques Chirac hospitalisé. La polémique, encore, sur la transparence qui serait une obligation intransgressible de la vie démocratique. Quitte à déconcerter, à déplaire ou même à scandaliser, je ne me définirai nullement comme avocat de cette fameuse transparence. Et pour faire un peu de provocation, je suis prêt à soutenir la thèse d'une extrême discrétion à l'encontre de ceux qui plaident pour la totale publicité. Certes, je sais que ma position est pratiquement intenable, mais je ne la défendrai pas moins pour contrer ce qu'a de totalitaire la prétention de tout savoir, de tout maîtriser, de tout étaler. Non, la presse n'a pas tous les droits. Il y a des droits, ceux des autres, à respecter, y compris le droit à l'intimité du président de la République. A ce propos, je m'amuse beaucoup de lire, ici ou là, que la prétention de ce dernier à garder le "secret" de son dossier médical relèverait d'une sorte d'arbitraire monarchique. Si c'est à la monarchie française que l'on veut faire allusion, l'erreur est complète, car tout était public et il suffit de consulter Saint Simon pour savoir que Louis XIV opéré d'une fistule ne cachait rien et que la cour, et donc la ville, était immédiatement au courant de l'intervention.

Je pars de ma campagne, où je suis revenu quelques jours, pour Lyon où je dois assister au rassemblement organisé par la communauté Sant'Egidio. J'attends beaucoup de cet événement, car je me reproche de ne pas avoir assez suivi de près l'histoire et les réalisations, impressionnantes, d'Andrea Riccardi et de ses amis. C'est, sans doute, parce que Sant'Egidio est né à Rome, que son centre d'impulsion s'y trouve toujours, au Trastevere, et que mes activités ne m'ont pas appelé dans la ville éternelle ces dernières années. Mon ami Emile Poulat, qui a eu Andrea Riccardi comme étudiant à Paris, est très lié à la communauté et suit de près toutes ses rencontres. Dans un de ses livres il avait témoigné de cet attachement. Je m'aperçois aujourd'hui que tout en m'intéressant au "phénomène", je n'y ai pas assez "collé".

Au printemps dernier, j'avais été heureux d'un premier et bref contact avec Riccardi et avec un prêtre, universitaire très actif à Sant'Egidio. J'avais toutefois regretté de ne pas pouvoir rencontrer la communauté dans la basilique Sainte Marie du Trastevere où je m'étais rendu. Le cardinal Philippe Barbarin a bien senti l'importance pour Lyon -mais aussi pour la France- d'une rencontre internationale pour mieux comprendre les objectifs et la pensée d'une famille spirituelle qui en une quarantaine d'années a balisé de nouveaux chemins pour le christianisme dans le monde d'aujourd'hui, celui des religions, celui des guerres, celui de la misère. J'espère donc pouvoir "capter" au maximum tout ce qui sera perceptible de l'esprit de Sant'Egidio.

14 septembre

Après ces trois journées lyonnaises, que retenir qui ne trahisse l'extrême diversité des débats, rencontres, événements et peut-être plus encore la complexité d'un projet comme celui-là ? Je me sens très inférieur à la tâche, parce que je suis très loin d'avoir tout pénétré des arcanes de ce dix-neuvième rassemblement. Les tables rondes, auxquelles j'ai assisté, ouvraient, chacune, des horizons qui auraient justifié un colloque. Par ailleurs, il ne faut pas se cacher qu'il y a quelque chose de très insatisfaisant dans ce genre d'exercice. Il est illusoire de vouloir dénouer en deux heures des difficultés qui sont liées à la profondeur de l'histoire et à des désaccords immémoriaux. Je n'ai vraiment repris conscience de la totalité complexe du sujet que lors de la cérémonie finale dans le théâtre antique de Fourvière, lorsque tous les partenaires se sont trouvés réunis sur l'estrade face à la foule. C'était à nouveau la vision d'Assise de 1986 qui avait ému le monde entier. Manquait évidemment Jean-Paul II, le grand fédérateur. Mais il était bien là comme inspireur prophétique.

Le cardinal Etchegaray était le témoin direct d'Assise, puisqu'il en fut la cheville ouvrière. Lundi soir, il nous fit l'amitié à François Vayne qu'il connaît bien, et à moi-même de nous rejoindre quelques instants à notre table. Il avait dans sa serviette deux exemplaires du recueil de prières (chrétien) d'Assise 86. Deux reliques précieuses de cette audacieuse initiative que certains ont discutée, mais que pour ma part, j'ai acceptée du fond du cœur. De Jean-Paul II,

j'étais enclin à tout accepter de confiance. Mais il y avait également la conjoncture, celle du retour du "religieux" qu'il fallait absolument libérer de toutes ses hypothèques violentes et totalitaires.

Rassembler toutes les religions de la terre relevait d'une sorte de pari insensé à cause de leur extrême dissémination. A Lyon il n'était pas toujours aisé d'aller au-delà du dialogue des trois monothéismes. Pour ma part, je n'ai pas eu le temps de m'intéresser à ce que pouvaient dire Bouddhistes et Shintoïstes. Pourtant, ils étaient bien partie prenante. La cérémonie de conclusion, en mettant en évidence le souvenir de Hiroshima et Nagasaki le soulignait. Mais c'était l'évidence même de notre monde. Andrea Riccardi n'avait pas tort d'insister sur cette idée que la globalisation renforçait la fragmentation culturelle et les diverses identités.

Alors le point de vue de l'unité s'estompait sous l'effet de l'acuité des questions à dénouer. J'en indique deux parmi beaucoup d'autres, et ces deux là parce que j'ai suivi les débats auxquels ils ont donné lieu ou assisté à des scènes significatives. Ainsi d'abord le dialogue catholiques-orthodoxes, les uns et les autres étant particulièrement bien représentés. Comment se fait-il alors que les échanges paraissaient si convenus ? Et en dépit d'une réelle cordialité des rapports personnels. C'est sans doute le poids des réalités, notamment de la réalité russe orthodoxe qui rend difficile une explication plus franche. L'orthodoxie russe a tendance à se crispier pour se protéger des menaces qui ne sont pas toutes imaginaires. Autre problème, celui de l'expansion du protestantisme évangéliste. C'était lundi dans la soirée après notre rencontre avec le cardinal Etchegaray. Je me rends dans un temple au sein du vieux quartier Saint Paul. Le pasteur de Clermont explique qu'il y a aujourd'hui dans la région parisienne plus de communautés protestantes d'origine africaine que de communautés autochtones. On devine que pour la fédération protestante de France la situation est, disons-le, révolutionnaire, complètement inédite et remettant en question les traditions réformées les plus enracinées. Sans compter que le phénomène nouveau est ambivalent. La réaction même du public d'origine africaine dans le temple le confirme. Il y a des situations lucratives pour certains qui se décrètent pasteurs. Cet aspect nullement ignoré en réjouit plus d'un, et Clermont en est un peu décontenancé.

15 septembre

Un des avantages d'un tel événement tient dans les multiples rencontres qu'il permet. J'ai revu ainsi des personnes que je n'avais plus revues depuis vingt ans, tel le père Bernard Le Laennec qui est le curé de Saint Louis des Français à Moscou. Je l'avais connu journaliste à *La Croix* (il est assomptioniste) et son départ pour la capitale russe a toujours évoqué pour moi l'épopée des d'Herbigny et des Neveu que le père Antoine Wenger a raconté dans son livre si important *Rome et Moscou*. Je le dis à l'intéressé qui acquiesce vivement.

La mort de Vladimir Volkoff me touche particulièrement. J'avais passé deux jours en Provence avec lui, il y a trois mois. Nous avons parlé ensemble toute une soirée dans le merveilleux cadre des Baux. J'admirais son talent. *Le retournement* est un grand livre et *Les humeurs de la mer*, cette quadrilogie de belle ambition un monument. Je ne dirais pas que j'étais toujours complètement en phase avec sa pensée et ses réflexes de droite. Même si j'estime qu'on ne peut pas ne pas être réactionnaire de quelque façon, ne serait-ce que pour défier la bêtise triomphante et installée, la réaction en soi ne saurait me satisfaire. Car la réalité est toujours plus complexe et donc justifiable d'une analyse à plusieurs détente. Réactionnaire sans doute, traditionaliste bien sûr, je ne me reconnais pas moins certains réflexes de gauche quand je n'épouse pas carrément une certaine posture libérale. Tout cela non par dilettantisme mais par rigueur, fidélité à toutes les coordonnées du réel et aux exigences multiples de l'esprit.

19 septembre

Les élections allemandes ne reflètent pas seulement la situation d'un pays. Elles sont significatives d'une Europe incertaine où le réformisme libéral, généralement tenu pour indispensable, ne passe pas. Je suis assez d'accord sur ce point avec François Bayrou que j'ai été écouter ce soir en réunion électorale dans ma ville de banlieue. Il est fort possible que l'avance d'Angela Merkel ait été cassée par certaines déclarations fracassantes de ses amis, par exemple sur la réforme du barème des impôts. Mais les élections ont été l'occasion

d'enquêtes très significatives sur l'Allemagne. *Libération* a ainsi mis "sur la table" la question centrale du déclin démographique. J'ai trouvé ça assez terrifiant. Faut-il que la catastrophe soit déjà là pour qu'un tel journal, libéral-libertaire au regard de qui le problème démographique est resté si longtemps tabou, mette les pieds dans le plat. Phobie des enfants. On ne veut plus les entendre. Leurs cris sont insupportables dans certains quartiers qui n'admettent pas, par exemple, l'implantation d'une crèche. Puis il y a aussi cette proportion effarante de jeunes hommes qui ne veulent même pas envisager la perspective de la paternité ! No future ! Quel effroyable gâchis...

L'autre jour, lors d'un bref passage à la Procure, je découvre l'existence d'un ouvrage de mon ami le père Xavier Tilliette sur Paul Claudel, intitulé *Le jésuite et le poète* (aux éditions de Paris). Le sujet à lui seul constitue pour moi un vrai bonheur. Il s'agit en fait d'un recueil de textes déjà publiés séparément dans diverses publications. L'ensemble constitue un vrai livre qui me passionne. Tout ce qui vient du père Tilliette ne peut que me toucher. La façon dont il parle de Claudel est à la fois familière et chaleureuse, précise, informée. Le chapitre sur Camille, la sœur si pathétique du poète, est remarquable de délicatesse et de justesse. Je ne détaille pas ici tout ce qui est dit de la pensée de Claudel, de son génie, de son rapport à la Bible (très bien analysé et jugé). Je veux signaler les chapitres sur les milieux claudeliens, celui sur le père de Lubac où j'ai retrouvé certaines choses que celui-ci m'avait confiées, et aussi les pages étonnantes à propos de Teilhard visitant Claudel au trentième étage d'un hôtel de New-York. La déception, la désillusion de l'auteur du *Milieu divin* à l'égard du poète peut scandaliser. Elle peut aussi troubler en faisant réfléchir au drame intérieur de Teilhard qui ne retrouve pas chez Claudel l'écho de sa hantise, de sa recherche. Claudel chrétien trop tranquille, que sa conversion a, en quelque sorte, satisfait, scandaliserait en somme un Teilhard qui se débat avec un "christianisme transposé" à l'intérieur d'un cosmos où il recherche le Christ tout en tous.

Claudel ne ressent pas, lui, ce scandale d'un autre monde, celui de la science qui échappe à la perception chrétienne ordinaire, exige une réinterprétation qui, à certains égards, est proche de l'insupportable. Claudel trop esthète satisfait des mondes "qui jonglent pour son plaisir" alors que pour Teilhard la démarche poétique, et même biblique, au sens habituel, ne saurait suffire, ce qui le conduit à un arrachement que ne peuvent comprendre ceux qui ne participent pas de sa polémique existentielle avec les représentations d'un monde rebelle à la lecture théologique classique. Il y a une âpreté de Teilhard qui correspond à son aventure absolument singulière, à son affrontement avec un paradigme scientifique, cosmique, biologique, paléontologique qu'il veut de toutes ses forces convertir en christisme.

Mon intérêt pour Teilhard s'est renouvelé ces derniers temps. J'avais eu à son propos un échange suggestif avec le père Marc Leclerc qui est professeur de cosmologie à la Grégorienne, lors de mon séjour romain. Comme disait Monsieur Pouget à Guitton à propos de T. : "C'est ça et ça n'est pas ça". Pas facile de discerner les choses. Je regrette de ne pas avoir lu l'ouvrage de Jacques Arnould, ce dominicain qui travaille au sein de la recherche aérospatiale, dont plusieurs émissions m'ont révélé la lucidité scientifique et théologique.

20 septembre

Je n'ai pu m'empêcher d'appeler le père Tilliette pour lui confier ma joie de son livre. Il m'en annonce deux autres pour bientôt : l'un sur l'eucharistie, le second sur l'Eglise. Nous parlons de Benoît XVI qu'il connaît bien et qu'il admire beaucoup. Il espère une réconciliation avec les traditionalistes, tout en étant lucide sur les difficultés. Je lui pose une question sur le père François Varillon que j'ai peu lu et dont je viens de recevoir quatre ouvrages réédités à l'occasion du centenaire de sa naissance. Il en parle avec sympathie, ayant apprécié en lui l'évangéliste et le prédicateur. Les réserves théologiques qu'il peut faire sur certains aspects de sa pensée rejoignent ce que m'avait dit un jour le cardinal de Lubac avec délicatesse. Je lirai néanmoins avec intérêt *L'humilité de Dieu* (Bayard) que certains de mes amis affectionnent et où j'ai déjà fait quelques incursions.

Autre lecture de ce mois : la biographie non autorisée de Houellebecq par un journaliste du *Point* m'a passionné. Je sais qu'elle est non seulement non autorisée mais récusée par l'intéressé, furieux d'avoir été ainsi l'objet d'une enquête indiscreète où il a eu l'impression d'être trahi par ses proches. Mais il y a un point infiniment douloureux, qui sans doute relève

du secret, qui pour moi est capital. L'expérience que nous livre le romancier est-elle personnelle à ce degré d'implication qui serait seul adéquat à cette fêlure intérieure où je vois l'explication majeure de l'œuvre, la consonance avec une vraie dérégulation ? A certains égards, la biographie -notamment dans sa conclusion- voudrait susciter la méfiance quant au caractère calculateur, un brin manœuvrier -machiavélique ?- d'un Houellbecq qui mène ses affaires habilement en arrangeant la vérité à sa convenance. Tout de même, et là je mets les pieds dans le plat, on ne traite pas sa mère d'une pareille façon s'il n'y a pas une raison proportionnée et plus encore une blessure béante pour provoquer l'insulte. La mère réelle s'avère plus complexe que la soixante-huitarde insupportable des *Particules élémentaires*. Visiblement elle a souffert horriblement de l'accusation de son fils. C'est une femme d'un caractère sans doute trempé, capable de rigueur morale dans certains domaines -son refus de participer à l'hôpital au secteur avortement- farouche aujourd'hui dans son isolement érémitique. Elle vit seule dans une demeure pauvre à l'écart de tout (à l'île de la Réunion). Elle n'a pu élever elle-même ses deux enfants (de pères différents). Ce n'est pas nécessairement par insensibilité ou égoïsme. C'est sans doute compliqué.

Rien n'est simple avec un tel personnage dont la réussite incontestable, bien préparée, bien conduite, ne saurait faire oublier la recherche hallucinée, les crises de désespoir, le mal-être inguérissable. (Denis Demonpion, *Houellbecq non autorisé, enquête sur un phénomène*. Marien Sell éditeurs)

J'aime beaucoup Marie Balmay depuis que Maurice Clavel, lors du dernier message qu'il m'ait adressé, m'a impérativement ordonné de lire son premier livre *L'homme aux statues* en 1979, quelques jours avant sa mort. Chacun des livres qu'elle a publiés a suscité toute mon attention, souvent mon adhésion. Je n'ai fait de réserves importantes que sur *Abel, ou la traversée de l'Eden* en 1999, que j'avais d'ailleurs trouvé en contradiction avec *L'homme aux statues* et la critique fondamentale qu'elle adressait à Freud. J'ai alors formulé mes objections dans deux longs articles de France-Catholique dont elle m'a remercié -nous avons eu une *disputatio comme au Moyen-Age* m'a-t-elle dit- bien qu'elle ne m'ait pas répondu. Son petit ouvrage *La psychanalyste et le moine* (Albin-Michel) que j'ai lu aussitôt que je l'ai trouvé en librairie m'a intéressé sans me surprendre. Car j'y ai ressaisi beaucoup de choses que j'avais cru comprendre à propos de l'auteur qui reflète -je crois- tout un univers féminin, une sensibilité particulière à l'égard du christianisme.

Le dialogue entre la psy et le moine se rapporte à une conversation intérieure exprimant deux parts de la romancière, qui peut affirmer ainsi son ouverture en même temps que sa résistance au christianisme. La crainte d'un enfermement religieux, d'une sorte d'impérialisme sur les consciences, s'oppose à une ouverture supérieure, une possibilité d'entrer dans un espace où l'humanité peut se déployer librement. J'acquiesce jusqu'à un certain point parce qu'il me semble que dans cet espace manque singulièrement la présence du mystère divin, qui lui aussi doit se déployer, ne serait-ce que pour rejoindre l'humanité et se faire reconnaître par elle...

22 septembre

Je n'ai pu résister à l'obsession Teilhard du moment. J'ai donc trouvé le livre de Jacques Arnould, qui me tendait les bras, hier à Paris, et je me suis remis dans le bain. Un peu un bain de jeunesse. Ce teilhardisme ayant baigné mes années de jeunesse. Comme j'aurais préféré à l'époque l'image de l'aventurier croqué par Jean Lacouture -"un peu Marco Polo, un peu Ricci, un peu Claudel, un peu Rimbaud"- à celle de l'idéologue progressiste qu'on nous assénait !

Le jeudi, il y a toujours abondance de journaux avec les suppléments littéraires et les hebdomadaires. Il y aurait beaucoup à dire de beaucoup d'articles ! Ainsi dans *Le Monde* Elisabeth Roudinesco nous fait sa lecture de la correspondance de Françoise Dolto, ce qui nous vaut un morceau de bravoure sur une éducation catholique -Action Française. Evidemment le catholicisme de l'époque ne pouvait que fabriquer des névrosés ! Deux remarques à ce propos. Héritier d'un tel milieu je ne me reconnais pas du tout dans cette caricature. En second lieu s'il y avait un autre modèle d'équilibre et de liberté accomplie où était-il ? Il y a fort à parier que du côté "laïque", en fait de préjugés, de tabous, de conformismes on devait aussi avoir son lot...

Une chose m'a amusé. Alain Cuny aurait été très proche, et même "amant de cœur" de notre psychanalyste ! C'était, d'évidence, un bon acteur. Mais était-ce un intellectuel sérieux ? Le père Tilliette dans son livre sur Claudel l'égratigne assez sèchement, l'ayant éprouvé comme

"confus", avec des prétentions plutôt vaines.

Enfin, le pire ! La couverture du *Point* sur "Jésus-Mahomet le grand affrontement". Après lecture, c'est de l'à peu-près. Ça commence vraiment mal avec un entretien donné par Geza Vermes. On passe sous silence qu'il s'agit d'un ancien prêtre catholique, issu du judaïsme, qui a abandonné sa foi. On nous le présente comme un savant incontestable à la fine pointe de la recherche, alors que son discours reprend les hypothèses alternatives qui se sont égrenées depuis un siècle ou deux. La thèse d'un Paul inventeur du christianisme nous est réservée pour la millième fois... Non sans quelque illogisme. Car on apprend aussi que Jean serait également responsable de la divinisation du charpentier de Nazareth. Alors, Paul ou Jean ? Il est vrai que Geza Vermes annonce que c'est Jean qui est "le plus abouti sur le plan théologique". J'oubliais de préciser que Monsieur Vermes est édité par Bayard. C'est assez joli, non ? Jésus, Dieu malgré lui, ça ne les gêne pas ?

L'article signé Eric Vinson paraît à priori équilibré (il est intitulé *Jesus et Mahomet : match au sommet*). Mais on y relève nombre d'affirmations péremptoires : "bien que leur nature soit différente, les textes sacrés des deux religions n'échappent pas, chacun à leur manière à l'interprétation et à l'exégèse, progressivement étouffées sur les deux rives de la méditerranée par un même dogmatisme scolastique." M. Vinson a-t-il seulement entendu parler de l'étude monumentale du père de Lubac intitulé *Exégèse médiévale* ? Par ailleurs le crédit sans mesure qu'il accorde à l'exégèse critique moderne me semble flotter dans une sorte de fidéisme scientiste. Peut-il concevoir l'hypothèse -ô combien iconoclaste- d'une science qui tuerait l'objet de son savoir, faute d'avoir seulement discerné de quoi il s'agissait. Eh oui, même dans les sciences humaines, on a tout intérêt à réfléchir à la formule assassine de Heidegger sur *la science qui ne pense pas*.

Je passe sur l'anti-féminisme paulinien, qui constitue lui aussi un classique. Il faudrait s'attarder sur la conclusion qui hypostasie comme d'habitude la modernité à laquelle le christianisme aurait été contraint de se soumettre pour l'essentiel. Formule facile, dont il faudrait préciser le contenu et qui dispense de réfléchir trop "vertigineusement".

23 septembre

Périodiquement, un scandale vient remettre en cause la règle du célibat sacerdotale catholique. C'est pain béni -si j'ose dire- pour les journalistes en mal de contestation et d'avant-gardisme facile. Je m'étonne toujours qu'on veuille faire de cette question d'un éventuel mariage des prêtres une affaire moderne. C'est une affaire de toujours, des origines chrétiennes, du Moyen-Age, de toutes les époques. En faire une revendication inédite, avant-gardiste relève d'une prodigieuse bêtise. La chasteté sacerdotale, ou consacrée, a toujours été scandaleuse, insupportable, impraticable. Elle a une signification qui échappe à la bien-pensance ordinaire. Elle n'en est pas moins capitale dans l'histoire de la sensibilité chrétienne. Ce que Peter Brown appelle "le renoncement à la chair" ne se comprend que dans une perspective eschatologique. Ce renoncement n'amoinde rien la valeur de l'union conjugale qui relève d'un sacrement. Mais il clarifie en quelque sorte en relativisant la sexualité qui n'est plus l'objet unique de fascination et d'effroi qui commande l'existence. Comprenez qui pourra !

27 septembre

Parfois, je me dérobe à l'effort d'avaler un livre qui risque de me faire passer un sale moment ou surtout de me faire perdre mon temps. Je n'aurais jamais lu le *Da Vinci code* si on ne m'avait pas demandé une conférence sur le sujet. Je n'ai aucune envie de lire le *Traité d'athéologie* de Michel Onfray dont je pressens la charge de contre-sens, de ressentiment et d'absurdité. Pourtant le succès de pareils pamphlets devrait commander de la part de gens de mon acabit une réponse immédiate. Je constate qu'heureusement les amis veillent au grain et analysent de la meilleure façon le phénomène. Ainsi Irène Fernandez publie une réponse très pertinente, intitulée *Dieu avec esprit* aux éditions Philippe Roy. Je sens toutefois monter en moi une colère -une sainte colère ?- à l'encontre du montage d'Onfray dont la monstruosité est révoltante. J'ai toujours été persuadé que le secret de tout cela était d'ordre biographique. D'ailleurs Onfray lui-même appuie cette thèse ouvertement. D'où cette logorrhée qui se répand par tous les moyens : livres, France Culture, université populaire de Caen...

Mais la colère est presque toujours mauvaise conseillère. Il faut répondre sereinement, rationnellement comme le fait Irène Fernandez.

Reste que le débat n'est pas toujours facile et même possible.

J'y pensais ce soir après avoir écouté quelques minutes d'un débat sur une chaîne câblée. La violence au diapason d'un Michel Onfray n'y est pas rare. Un des participants habituel de l'émission s'est laissé aller à une déclaration déchaînée contre les cléricaux (le mot n'était pas prononcé, mais c'était équivalent), coupables de vouloir censurer des affiches publicitaires du métro (d'inspiration homosexuelle). Les cléricaux en question étaient d'ailleurs imaginaires et anathémisés par pure hypothèse. N'empêche que l'intéressé réclamait leur peau en s'arrachant la gorge.

Benoît XVI donnerait-il l'exemple par une pratique systématique de la discussion ? Trois rencontres récentes montrent qu'il est prêt à recevoir les interlocuteurs les plus divers et de parler avec eux dans le meilleur climat possible. Il a reçu ainsi successivement la journaliste italienne Oriana Fallaci, l'évêque lefebvriste Mgr. Bernard Fellay et son ancien collègue universitaire Hans Küng. Oriana Fallaci est une pamphlétaire redoutable. Son combat ouvert contre l'islam scandalise beaucoup de monde et ne peut que révolter les musulmans. Longtemps considérée comme militante de gauche, antifasciste, elle se distingue maintenant par sa révolte furieuse contre l'invasion de son pays et de l'Europe par l'immigration musulmane. Benoît XVI ne la considère pas infréquentable pour autant. Il préfère discuter franchement avec elle.

Je passe sur Mgr. Fellay et la mouvance traditionaliste qui pose des problèmes tout à fait particuliers. Le cas Hans Küng m'intéresse beaucoup et ses relations anciennes avec Joseph Ratzinger constituent un sujet de réflexion en soi. Les deux hommes ont enseigné ensemble à Tübingen et leur désaccord patent dès les années post-conciliaires a été crescendo. Mais il y a du côté de Joseph Ratzinger un parti pris de bienveillance ainsi qu'une volonté constante de trouver des terrains d'entente et ne pas demeurer crispés du fait de désaccords trop manifestes. A Castel Gondolfo les deux hommes ont parlé des travaux les plus récents de Küng sur la morale internationale et aussi -me semble-t-il- des règles du dialogue interreligieux. J'avais remarqué que le cardinal Ratzinger, dans ses livres, citait les travaux de son ancien collègue sur ces sujets, sans rappeler leurs désaccords. Son secrétaire, dont j'oublie le nom, a fait sa thèse de théologie sur l'œuvre de Küng.

Ces rencontres -et en particulier la dernière- auront-elles une suite ? J'en retiens un certain style, un certain *éthos* propre au nouveau pape. Le désaccord n'empêche pas la discussion. Et on a toujours intérêt à se rencontrer.

28 septembre

L'ouvrage d'Irène Fernandez contre l'athéologie de Michel Onfray est vraiment excellent à tous égards : écriture, information, discussion. Il a ce mérite essentiel de faire oublier parfois l'objet immédiat, la querelle, pour penser plus loin, mieux penser et même avoir le plaisir de penser. A partir d'un très mauvais pamphlet, il est possible de faire une mise au point intéressante, passionnante, qui apprend beaucoup, fait œuvre de discernement et permet de reprendre la question "religieuse" à nouveaux frais. Tout est bon, mais s'il fallait choisir je donnerais ma préférence aux pages sur le monothéisme et la mort, où Irène Fernandez montre que ce n'est nullement la crainte de la mort qui produit la croyance monothéiste, ou le phénomène religieux. En Orient c'est le désir d'échapper à la vie qui est à l'origine de l'attitude et de la pensée des sages et religions. En Israël, la croyance à la survie et à la résurrection des morts n'interviendra que très tard.

Nouvelle édition de mes *Dossiers brûlants de l'Eglise* aux Presses de la Renaissance. Parus en 2002 et que j'ai revus pour tenir compte du passage d'un pape à l'autre. Le sous-titre a donc changé. *Au soir de la vie de Jean-Paul II* a été remplacé par *Les défis de Benoît XVI* et j'ai supprimé deux chapitres auxquels j'ai substitué deux autres pour esquisser le portrait du nouveau pape et définir les tâches de son pontificat. J'aurais peut-être pu écrire mon propre Benoît XVI. J'ai quelques idées sur la question, mais il y a abondance en la matière. J'ai bien dû lire cinq essais sur Benoît XVI, différents en intérêt et en perspicacité. Ceci dit non pour décerner des bons points et établir un classement, mais pour noter la diversité des points de

vue et des attentes. Je dois faire une conférence jeudi prochain dans ma paroisse : *Mais qui est donc Benoît XVI ?* Ce sera l'occasion de réordonner mes idées et peut-être me contraindre à en dire un peu plus.

La semaine dernière, un collègue de *La Croix* rendait compte de l'essai de Michel Kubler (*Benoît XVI un pape de contre-réforme ?* chez Bayard). Bon essai, alerte, aigu. L'auteur connaît son sujet, et habilement, tente de dénouer l'énigme du pontificat. Benoît XVI serait libre du préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Sans aucun doute. Même s'il ne faut pas compter sur lui pour déroger à cette doctrine. La tâche d'un pape n'est pas seulement doctrinale. Elle est pastorale et "réformatrice". Suggestivement, Michel Kubler rappelle que Joseph Ratzinger s'est réclamé de l'exemple de Charles Borromée pour signifier comment le concile de Trente avait pu déterminer des réformes audacieuses et vraiment novatrices. C'est judicieux et pertinent.

Il convenait de louer l'analyse du rédacteur en chef religieux de *la Croix* dans son propre journal. Je n'aurais pas écrit autre chose. Mais l'article du dessous rendait compte du Plunkett (paru aux Presses de la Renaissance) d'une façon qui n'était guère amène. Y-avait-il contradiction entre les deux ouvrages au point que l'un dénie l'autre ? Je n'irai pas jusque là. Ce qui était reproché à Patrice de Plunkett, c'était, au fond de tout boucler d'avance en établissant des dossiers sur tous les sujets sensibles, qui balisaient complètement le chemin et interdisaient toute surprise possible. Cette interprétation s'est imposée à moi par comparaison entre les deux articles de *la Croix* et aussi les deux livres que j'ai lus avec attention. Mais je ne suis pas d'accord avec la logique qu'elle impose. En effet, je vois mal Benoît XVI contredire Joseph Ratzinger sur tous les dossiers en cause. Mais cela n'empêche pas une liberté d'esprit qui offrira des initiatives inattendues, des perspectives originales. Le propre d'un homme de génie c'est souvent de surprendre en traçant des routes auxquelles nul ne songeait et en discernant avant tout le monde une sortie de crise, crise que les uns et les autres croyaient fatale. Voir ce que personne ne voit, percer les énigmes, dénouer les oppositions crispées de gens qui ne voient que le pan de réalité qui les intéresse. Dénouer par le haut après avoir formulé ce que les uns et les autres n'avaient ni aperçu ni compris.

4 octobre

La réédition en poche à *La Découverte* de *French Theory* me permet de resituer ma réflexion sur la révolution des *genders*. Une raison importante de la force subversive du renversement des représentations tient au prestige intellectuel de certaines théories assurées d'une légitimité universitaire, qui plus est, américaine. Cela compte dans l'argumentation. Je l'ai observé plus d'une fois dans la presse, notamment dans *Libération* cet été. Récuser Judith Butler c'est récuser une autorité prestigieuse, une universitaire américaine de grand renom, auteur d'ouvrages "incontournables". L'argument d'autorité -le plus faible selon Saint Thomas- est habillé aux couleurs du prestige et de la réputation.

On s'aperçoit à lire François Cusset (l'auteur de *French Theory*) que l'éclipse subie par la pensée critique radicale en France dans les années 80 s'explique par la réaction anti-totalitaire dont "les nouveaux philosophes ont été les efficaces promoteurs et par le retour au libéralisme policé (tocquevillien). Il faudra que les auteurs français (Foucault, Deleuze, Derrida...) trouvent leur fortune aux Etats-Unis, soient acclimatés dans les universités américaines pour une consécration inattendue et reviennent éventuellement en France par des chemins inattendus, la cause *queer* par exemple. François Cusset est lui-même ardent partisan de ce courant qu'il voudrait assez puissant pour faire céder la citadelle de l'universalisme républicain.

Son étude qui n'est pas négligeable, incite à penser que la révolution engendrée par la prise de pouvoir de la théorie des *genders* ne se sépare pas d'une subversion plus générale, philosophique, qui a l'ambition de faire s'effondrer toute la tradition de l'humanisme occidental.

5 octobre

Mon ami Bernard Marchadier m'avait incité à lire dans le dernier numéro de *Commentaire* l'article de Giuseppe Sacco sur les obsèques de Jean-Paul II. C'est de fait un bel article, très fort, qui est vraiment digne de l'événement par sa hauteur de vue mais aussi par la précision et la pertinence de ses observations. Tout est à retenir, de ce qu'il dit de la force du géant mais

aussi de la Pologne qui a perdu son roi, de la tristesse universelle et surtout celle des gens mal assurés dans la foi, des jeunes etc. J'ai trouvé un passage particulièrement sublime, c'est celui où l'universitaire italien évoque les sanglots des travestis brésiliens dans la foule de la place Saint Pierre et des remarques qu'ils suscitent de la part des pèlerins qui vont prier en files interminables devant la dépouille du pape. C'est magnifique, parce qu'il est patent que ces travestis aussi ont perdu leur père et que nul ne trouve à objecter contre leur présence là.

Je me suis permis une petite escapade hors de mes "austerités" habituelles. Pourquoi m'a-t-on envoyé "Une famille au secret" de deux journalistes (Ariane Chemin et Géraldine Catalano) qui rapportent l'histoire de la liaison de François Mitterrand et d'Anne Pingeot avec la naissance de Mazarine suivie de la singulière existence de l'enfant présidentiel (entourée des hommes du commandant Prouteau). Il est vrai que je reçois assez régulièrement des envois destinés à mon homonyme le collaborateur de France 2, le demi frère du chanteur Julien Clerc. Cette homonymie a déjà donné lieu dans le passé à de savoureux quiproquos. Ainsi quand mon collègue était à Europe 1 (et moi au Quotidien de Paris) il est arrivé qu'il reçoive -m'a-t-on raconté- les félicitations d'un évêque qui le prenait pour moi.

Je n'ai guère le goût pour la littérature people, mais tout ce qui concerne Mitterrand m'intéresse. Ce récit de l'existence d'une famille secrète est peut-être romanesque mais il m'a surtout intrigué à cause du parallèle entre l'épouse légitime et "l'autre". La première de culture familiale "de gauche", "laïque", la seconde "de droite", catholique pratiquante. Mitterrand était au fond perméable aux qualités de la France dont il venait, sans compter que la sensibilité artistique d'Anne devait consonner avec la sienne propre. La seule fois où je l'ai rencontré, il m'a fait l'éloge de la France laïque et de ses militants "aux aspirations très nobles". A mon objection sur le fait qu'il connaissait "les deux France" et qu'il était donc sensible à celle de ses origines, le président me signifia son accord. Danièle et Anne comme représentantes des deux France, le paradoxe est assez joli. J'ajouterais toutefois que Danièle, volontiers anti-cléricale, n'est nullement indifférente à l'interrogation religieuse, ainsi que l'attestent ses conversations passionnées avec tel religieux de mes amis.

Je suis revenu de Paris -où j'ai repris mes cours de formation à un groupe d'étudiants en journalisme- chargé des deux forts volumes du journal d'Hannah Arendt (ainsi que d'un beau livre de Max Milner) qui m'attendaient aux éditions du Seuil. L'actualité Arendt n'est évidemment pas pour me déplaire. J'ai aussi l'intention d'avalier la biographie écrite par Laure Adler (malgré la démolition de Patrice Bollon au *Figaro* et à *Marianne*). *Le magazine littéraire* de septembre a fait un bon dossier sur la philosophe avec notamment un entretien d'Alain Finkielkraut (dont j'ai lu le dernier livre, très important -*Nous autres, modernes* (Ellipse)-)

La seule objection que j'exprime avec ce cours de polytechnique tient à l'utilisation de Jean Pic de la Mirandole dont Alain Finkielkraut fait le modèle intellectuel de l'émancipation moderne. Ma seule science sur le grand humaniste de la Renaissance me vient de l'ouvrage du père de Lubac dont j'ai déjà parlé dans ce journal -mais en 2004, me semble-t-il. Pic demeure fidèle à sa foi et à l'anthropologie biblique.

8 octobre

Ce matin, messe d'adieu pour mon maître Monsieur Etienne Chaumier de la Compagnie de Saint Sulpice. Je dois énormément à ce prêtre qui fut mon professeur et m'a notamment initié à la pensée de Saint Thomas d'Aquin. Philosophe et théologien, ses cours avaient le mérite de la précision, de l'élégance et de la profondeur. C'est grâce à lui que je fus prévenu très tôt de l'importance de la thèse du père de Lubac sur le *supernaturel* et de l'étonnant éclairage anthropologique qu'elle ouvrait, en tension d'ailleurs féconde avec les oppositions qu'elle suscitait. Je l'avais perdu de vue jusqu'à ce qu'il vienne un jour à une de mes conférences qui se tenait au palais abbatial de Saint Germain des Prés. Par deux fois au moins je l'avais reçu dans mon pavillon de banlieue. Encore il y a quelques mois, il était venu m'attendre à la sortie d'un cours près de Port Royal. Il voulait m'interroger à propos de mon essai "L'Amour en Morceaux ?" Pourquoi n'avais-je pas parlé de "Belle du Seigneur" d'Albert Cohen ? C'était judicieux, d'autant que ce roman n'avait pas été absent de la réflexion qui avait précédé la composition du livre. J'avais décidé de n'en pas parler afin de ne pas trop compliquer ma "théorisation" de l'amour. Mais l'idée était pertinente. Ses encouragements depuis 1996 où je l'avais retrouvé, m'étaient précieux et j'avais le sentiment d'un accord profond qu'expliquait en

grande partie la formation qu'il m'avait donnée.

La cérémonie à Saint Sulpice était simple et belle, présidée par Monseigneur d'Ornellas. C'est un peu la vie d'un serviteur de l'Eglise qui se déroulait dans ma tête. J'avais aussi le sentiment d'être le seul représentant d'une période qu'il avait vécue il y a quarante ans. J'aurais peut-être aimé revoir en un telle occasion l'un ou l'autre compagnon de ce passé. Mais au total, c'est encore la réflexion d'un de mes amis prêtre que je retiendrai. Avec Etienne Chaumier c'était ce qu'il y avait de meilleur pour nous dans l'Eglise qui nous avait été transmis durant une période où la transmission ne s'était pas faite facilement.

Ici ou là, les commentaires sur le phénomène Houellebecq, parfois extrêmement durs, ne parviennent pas à me troubler. Y compris lorsqu'ils sont d'ordre purement littéraires. Le romancier est-il un écrivain de classe ? Je serais bien en peine de me prononcer, même si j'ai la conviction qu'il n'est nullement négligeable. Un émule de Céline, comme semble le penser François Nourissier ? L'intérêt que lui porte Sollers est-il plus que stratégique ? J'entends tous les reproches -c'est mon ami Michel Crépu qui, dans ce domaine, a donné la première estocade- mais il n'entame pas mon intérêt pour un phénomène qui, pour moi, est d'abord un pur reflet social et plus encore l'effet d'un regard acéré sur notre société.

Que dire aussi du cas Maurice G. Dantec ? Je serais beaucoup plus circonspect, car je l'ai très peu lu, ayant tout juste parcouru son journal. Certes des propos de lui -tels ceux tenus à *Politique Magazine* me troublent quelque peu. On ne se réclame pas impunément de Bernanos et de Bloy. Encore faut-il que ce soit avec quelque discernement. Des échos sur une éventuelle exagération, un prophétisme un peu limite, susciteraient le soupçon ou la méfiance. Mais comment se prononcer sans véritable examen du dossier ? Ce que dit Maurice G. Dantec du débat Averroes-Thomas d'Aquin ne m'est nullement indifférent et la critique qu'il en tire à propos d'un monde qui serait "monopsychique", "nous pense, nous code, nous matricule" a quelque chose de pertinent.

10 octobre

Ce n'est pas la première fois que je vais consulter Saint Thomas d'Aquin à propos de la Providence, dans la Somme théologique et dans la Somme contre les Gentils. Les grandes catastrophes, telles celles qui endeuillent le Pakistan provoquent toujours la même interrogation, celle qui, au XVIII^e siècle engageait Leibniz, Voltaire, Rousseau dans un débat sur le mal dans la création. Saint Thomas est extrêmement sage et prudent dans sa réflexion. Nulle trace chez lui de providentialisme, il reconnaît le hasard et la nécessité dans le jeu des déterminismes.

Il est vrai que le providentialisme est par ailleurs totalement évangélique et que rien de la vie d'une personne n'est indifférent à Dieu. Mais "c'est d'un autre ordre".

Par hasard, dans la bio de Teilhard par Jacques Arnould j'ai trouvé le passage où est rapportée l'expédition du Jésuite au Cachemire en 1935, il y a donc exactement 70 ans. C'est une évocation heureuse d'une région magnifique que le scientifique situe dans le temps de l'évolution humaine. Cette région est aujourd'hui dévastée par un terrible tremblement de terre. Quel contraste entre l'optimisme teilhardien et la déréliction de ce pauvre Cachemire ! Et pourtant la vie va reprendre ses droits et "la montée vers l'en avant" resurgira des ruines... sans que jamais l'excès de douleur puisse être passé au régime des pertes et profits.

J'ai commencé à rentrer dans les deux tomes du *Journal d'Hannah Arendt*. Cela ne concerne que sa pensée pure. Pas de confidences, pas de souvenirs. Un champ de travail, une carrière où s'élabore une œuvre. J'ai tenté de l'utiliser comme la *Somme de Saint Thomas* en me référant à l'index. Ce n'est pas sans intérêt, mais Saint Thomas est plus explicite et élaboré.

11 octobre

Un second "contre Onfray", Publié aux *Presses de la Renaissance* par un jeune écrivain Matthieu Baumier, ne double pas avec le premier d'Irène Fernandez. La démarche est différente ainsi que la thématique. Un peu étrange de s'intéresser à la réfutation d'un livre qu'on n'a pas lu. Et de remettre ça ! Je serais poussé à ouvrir ce sacré bouquin si je n'avais déjà lu d'autres productions d'Onfray et si je n'avais l'impression de connaître ses hantises et ses

procédés. Il est vrai qu'un *traité* vendu à 150.000 exemplaires devient un phénomène social et culturel... Mais comme d'autres s'en occupent, et très bien...

16 octobre

Dans *Le Point*, entretien avec Hans Küng à la suite de sa rencontre avec le pape. Quelques inexactitudes se sont glissées dans la présentation, et même des erreurs flagrantes qui dénaturent la biographie de Joseph Ratzinger. Il n'est pas vrai que c'est à cause de la contestation soixante-huitarde que ce dernier aurait quitté l'université pour se réfugier à la curie romaine. Cette façon d'arranger les choses me révolte sérieusement, car, contraire à la vérité simple des faits, elle accrédite des légendes en magnifiant un Küng qui "discute et sourit" et en inventant un Ratzinger crispé et fuyant, si je comprends bien une jeunesse avec laquelle il est incapable d'échanger. Il se trouve que nous avons un témoignage précis du futur pape sur cet épisode et qu'il est absolument contraire à cette version. Avec les étudiants, en 1968, il n'y eut jamais de difficultés et les cours purent se tenir en toute sérénité. c'est avec les cadres intermédiaires qu'il y eut des problèmes.

Qu'est-ce que cette histoire d'un Küng recevant lui aussi des propositions pour venir au Vatican ? Première nouvelle. Par ailleurs, est-il vraiment l'auteur des propos qu'on lui attribue dans ce même chapô et qui sont pour le moins singulières dans la bouche d'un théologien de métier ? Comment l'Eglise, qui s'est si souvent trompé depuis 2000 ans, peut-elle continuer d'affirmer que le pape est infaillible ? C'est vraiment n'importe quoi. Le texte de Vatican I sur le sujet ne dit rien qui ressemble seulement à pareille prétention.

Que dire de l'entretien lui-même ? Il n'apprend pas grand chose d'intéressant, sauf sur la rencontre avec Benoît XVI, très caractéristique de la manière, de la courtoisie et même de la maïeutique socratique du pape. Celui-ci ne cherche pas à reprendre Küng sur les désaccords qui le sépare de lui. Il s'informe avec sympathie de tout ce qui peut l'intéresser dans ses travaux, ses activités, ses rencontres. Ainsi se montre-t-il tel que fut toujours Joseph Ratzinger, soucieux de s'informer et de comprendre son interlocuteur, même quand il est intellectuellement loin de lui. Quant aux griefs de Küng contre Jean-Paul II et l'institution, ils ne se sont guère renouvelés. Ils relèvent d'une problématique vieille d'un demi siècle et qui se croit toujours avant-gardiste, alors qu'elle est terriblement déphasée par rapport à la réalité même de l'Eglise. Il est curieux que ceux qui ne cessent de plaider pour l'adaptation de l'Eglise catholique à son temps n'ont pas pris conscience que leur modèle rêvé existe déjà dans les Eglises anciennes de la Réforme et que sa prétendue modernité n'accroche nullement ceux qu'elle devrait persuader de la pertinence d'un christianisme recyclé.

18 octobre

Hannah Arendt depuis quelques jours me hante. Son *journal*, l'essai biographique de Laure Adler qui me touche, en dépit des réserves et des sévérités dont il a été l'objet de la part de critiques que j'estime. J'apprends beaucoup de l'itinéraire personnel, des épreuves, des relations de l'auteur des *origines du totalitarisme*. Il y a un côté proximité amicale et même affectueuse de Laure Adler pour la philosophe qui donne à l'essai une tonalité particulière. L'utilisation systématique des correspondances y est pour beaucoup, mais aussi l'enquête auprès des proches qui ont côtoyé Hannah et pouvaient communiquer leur intuition de la personne et leur souvenir vivant.

Quel personnage ! Il m'est arrivé autrefois après lecture d'un essai où elle était associée à Edith Stein et à Simone Weil de la qualifier d'Antigone juive. C'est vraiment cela ! Le récit minutieux par Laure Adler de la lutte terrible de l'exilée qui essaie de sortir de la nasse infernale des nazis, après qu'Hitler eut occupé la France est vraiment pathétique. Le destin de Walter Benjamin, intime d'Hannah, est significatif du drame vécu alors. Mais l'admirable est que la brûlure de la souffrance, loin de la crispier dans des attitudes victimaires, l'a rendue plus libre encore, aiguisant ses facultés de jugement.

24 octobre

Regardé ce soir le documentaire de France 3 sur le général de Gaulle vu par son fils, l'amiral, surtout. Très intéressant. Cet homme pudique et secret cachait une sensibilité frémissante. Ce qui m'a bouleversé dans ce portrait, c'est l'amour du général pour sa fille Anne, trisomique. Il y aurait beaucoup à dire à ce propos, quand on songe à l'attitude contemporaine sur le handicap et les trisomiques. Mon seul désaccord concernerait peut-être le départ de 1969. Le désaveu du référendum signifiait-il vraiment un "discord", un éloignement de de Gaulle par rapport à la réalité sociale issue de la crise des années soixante ? Sans doute pour une part. Mais quant à la vision politique ? Depuis le départ de de Gaulle, jamais l'Etat n'a été tenu comme il l'a tenu avec une vision de l'histoire et un projet défiant les prétendues fatalités.

Samedi et dimanche, j'étais à Combourg, comme les années précédentes pour la remise du prix littéraire portant le nom du célèbre château de *l'enchanteur*. J'y vais très volontiers, non seulement comme membre du jury mais aussi comme un pèlerin fasciné par la surdétermination imaginaire que confère à un lieu la présence singulière qui l'habite. Il faut des poètes pour transfigurer les paysages et les demeures. Combourg en soi est déjà un domaine de rêve. Mais avec Chateaubriand il a accédé à une autre existence dont nous ne pouvons l'abstraire dès lors que la littérature est une part de nous même. Je fais cette restriction par ce que je suis déçu lorsque j'en parle à mes enfants qui n'ont même pas en tête les fameuses soirées de Combourg des *Mémoires d'Outre Tombe*.

25 octobre

Le lauréat de Combourg, cette année, était l'historien Jean-Christian Petitfils, auteur d'une œuvre importante mais dont le dernier ouvrage sur Louis XVI (chez Perrin) a conquis notre jury. Il faudra que je reprenne cette étude très convaincante sur le roi de la Révolution. Il y a quelques mois, j'avais apprécié l'ampleur de la documentation mais surtout la pertinence d'un jugement qui prend en compte toutes les coordonnées de la période. Non content d'avoir intégré toute l'historiographie disponible, Jean-Christian Petitfils la prolonge et la dépasse en montrant la nature de la crise de régime. Comment le roi avait-eu l'intelligence de la comprendre et de la surmonter, mais comment il fut paralysé dans sa faculté de décider au moment où il ne fallait plus transiger. Ce n'était pas impossibilité de caractère, puisque dans des situations préalables il avait su réagir sans crainte d'employer la force. Employer la force, une violence limitée afin que la violence déchaînée ne prenne le dessus... Mais Louis XVI n'est pas ce pleutre inintelligent de nos manuels d'antan : De tous les Bourbon, Louis XVI était peut-être le seul capable de couronner la Révolution, mais la Révolution n'a pas voulu de lui...

Evoquer la figure du roi décapité, à Combourg, n'avait rien d'incongru. Bien au contraire. Chateaubriand est un des meilleurs témoins des convulsions du temps et de la difficulté à poursuivre l'aventure capétienne dans la Révolution. Marc Fumaroli ajoutait son éloquence à l'élocution précise de l'historien. Le *Varenes* de Mona Ozouf qui vient de paraître chez Gallimard et dont j'avais commencé la lecture la nuit précédente confirmait encore la pertinence de l'interrogation sur ce tournant exceptionnel de notre histoire. Et il me venait à l'esprit que notre temps recelait peut-être un défi non sans analogie avec le moment révolutionnaire. Jacques Julliard en m'envoyant son dernier essai sur *le malheur français* (Flammarion) ne m'en dissuaderait sûrement pas. Mais comment poser le problème dans les termes qui conviennent exactement ? Je ne m'y essaierais pas sans réflexion suffisante.

Hier à KTO Richard Boutry me fait dialoguer avec Monseigneur Le Gall, évêque de Mende, sur le dernier synode romain. Mon interlocuteur arrive directement de Rome, plein de son expérience et d'autant plus conscient de la nature de l'institution qu'il fut rapporteur de son cercle linguistique et participa à l'élaboration de la synthèse. Il me semble que nous étions vraiment sur la même longueur d'ondes, y compris lorsque nous avons répondu aux questions classiques sur l'ordination des hommes mariés et la situation des divorcés par rapport à la communion eucharistique.

Sur ce dernier point, j'ai risqué une comparaison peut-être aventureuse mais que Mgr le Gall n'a pas démentie. Le président François Mitterrand, ai-je rappelé, a parlé un jour de "la force injuste de la loi", qui de fait peut atteindre cruellement des personnes qui n'ont pas mérité la dureté de son atteinte. Et pourtant, la loi dans sa généralité ne saurait être dénié, même

lorsqu'elle malmène l'équité qui relève de l'attention aux individus. Je veux dire par là que des personnes durement marquées par la vie et dont le couple s'est défait en dépit d'elles-mêmes peuvent s'estimer injustement traitées. *L'injustice* de la privation de sacrement peut les révolter subjectivement mais non sans quelque objectivité. Pourtant, l'exigence rigoureuse de fidélité au sacrement de mariage ne saurait être contestée sous peine de briser l'ordre sacramentel. Dieu, évidemment, est supérieur à un tel ordre qu'il a lui-même fondé.

28 octobre

Que dire du "scandale" du dernier livre de l'abbé Pierre ? Il faudrait l'avoir lu en entier pour en parler avec équité. Mais l'usage qui en est fait ne saurait surprendre et il faut être naïf pour n'avoir pas compris que seuls les chapitres dits polémiques retiendraient l'attention des médias. Sur le fond, je trouve l'affaire désolante et ne puis qu'être affligé par le conformisme des propos de l'abbé qui ne fait que suivre la pente du temps. Là dessus, ma conviction est faite : si elle venait à se désavouer sur sa discipline et sa doctrine l'Eglise s'enfoncerait dans un déclin irrémédiable, avec une désintégration probable à l'échelle d'une génération.

On m'opposera le malheureux décalage entre les mœurs de notre société et les positions de l'Eglise. C'est vraiment le dernier argument qui pourrait me troubler. Comme si c'était nouveau ! Il y avait un abîme entre les mœurs de l'empire romain et l'idéal évangélique. Ce n'est pas en édulcorant le message que les premières générations chrétiennes ont converti les hommes et les femmes de leur temps.

29 octobre

Je me suis refusé à acheter le numéro de *L'Express* de cette semaine, tout simplement à cause de sa "une" que j'ai trouvée simplement abjecte. Il y a une voyoucratie médiatique toute puissante, très satisfaite d'elle-même, qui veut imposer ses diktats. Que l'Eglise entre dans le train du monde. Les confessions de l'homme d'Emmaüs sont une telle aubaine quand elles rentrent si bien dans les cadres de la pop-sociologie dont *L'Express* a toujours fait la promotion, au nom de la branchitude. Pourquoi se mettre en colère, alors que c'est tout simplement bête à pleurer.

Et, en plus, l'entretien avec Fogiel !

30 octobre

Répliquer ou pas à l'abbé Pierre ? Que je le veuille ou non, il y a débat public. Toute la presse écrite, (et aussi la télévision) a foncé dans la brèche ouverte. En dépit de ma répugnance à entrer dans cette polémique, en faisant la leçon au vieil homme, je me dis qu'il y aurait désertion à ne pas répliquer à l'offensive qui vise l'Eglise au cœur. La nuit porte conseil... Mais il faudra y aller.

Tony Anatrella, toujours aussi courageux et pertinent dans *Le règne de Narcisse* où il précise "les enjeux du déni de la différence sexuelle" (Presses de la Renaissance). J'ai exploré comme lui, ces derniers mois, le même champ culturel et idéologique. J'aime confronter mon analyse à la sienne, et notamment au parti qu'il tire de son savoir psychanalytique. Dans le milieu psy la bataille fait rage aussi et certaines réinterprétations sont plus militantes qu'analytiques.

A réfléchir à certains propos qu'il cite ainsi qu'à la logique de la militance en faveur d'une révolution de la notion et de la réalité du mariage, il m'arrive d'avoir réellement peur, car nous n'avons pas affaire avec d'inoffensifs idéalistes. Il s'agit de concepteurs d'un système complètement bouclé qui se veut supérieur à la réalité humaine et historique qui la précède et à laquelle il s'agit de mettre fin. Citation de Marcella Iacub : L'avantage de ce système est que les corps ne feraient pas la loi et les injustices nées du hasard de la nature disparaîtraient, permettant enfin d'imaginer un droit de la famille plus "civilisé" et plus rationnel. Ce rationnel à de quoi terrifier. N'est-ce pas l'état universel et homogène qui se profile et qui anéantira tous ses opposants, définis comme des ennemis de l'humanité nouvelle. Un nouveau stalinisme ? L'hypothèse n'est pas insensée.

31 octobre

Non, monsieur l'abbé ! C'est écrit, médité assez sérieusement. Et en plus "ça sort du sommeil" comme disait Smadja à Clavel. Le Henri Smadja de *Combat* où Clavel écrivait de temps à autres un court papier bien senti et bien ajusté. C'est un peu présomptueux de se réclamer du grand Maurice mais chacun a besoin de ses références. Toujours est-il que cet article là me coûtait un peu, qu'il ne fallait pas me tromper sur le ton. La sévérité indéniable du fond ne se paie pas, j'ose le croire, d'une posture de procureur ou de juge.

S'attaquer à une "autorité morale" qui est en même temps une icône médiatique constitue, par ailleurs, un exercice particulier. J'ai essayé de m'en tirer, en étant simplement loyal avec moi-même. Je ne me suis pas du tout senti obligé d'assortir mes reproches de compliments pour l'action passée de l'abbé Pierre. Si j'ai rappelé mon admiration d'enfance, ce n'était pas par feinte, c'était par fidélité à mes souvenirs de gosse qui n'oubliera jamais le terrible hiver 54 et l'appel jeté par ce prêtre à la radio. Il n'y a pas de raison pour que je renie ce que j'ai admiré.

3 novembre

La polémique abbé Pierre se prolonge avec une tribune libre bien sentie dans *Le Monde* de l'archevêque de Clermont-Ferrand, Mgr Hyppolite Simon, qui choisit un point de vue que j'avais totalement exclu : celui de la chasteté sacerdotale et du voyeurisme qui résulte des aveux de l'intéressé. Cela a donné lieu sur LCI à un débat vif et parfaitement loyal entre Frédéric Lenoir et Michel Kubler (je n'aurais pas dit mieux que ce dernier). Mais l'embrasement de la Seine Saint-Denis rend plutôt marginale cette affaire. Ce soir j'ai le sentiment que la gravité extrême des événements produit presque une suspension des hostilités pas seulement entre Villepin et Sarkozy mais aussi entre droite et gauche, du moins si j'en crois certaines déclarations à la sortie d'une réunion à l'hôtel Matignon.

Deux phénomènes se détachent, sans qu'on puisse dire qu'ils sont complètement imbriqués. D'une part, la véritable guérilla qui est menée dans les villes fait penser à des groupes délinquants organisés pour la bataille de quartiers et l'affrontement avec les forces de l'ordre. D'autre part ces groupes qui sont, sans guère de doute, liés à une économie souterraine et délictueuse ne peuvent établir leur système que sur la misère et la détresse d'une population d'origine immigrée.

Comment s'en sortir ? Par un surcroît de dépense publique, d'investissements pour libérer tout cet univers de sa dépression ? Bien sûr. Mais le temps veut que la dépense publique soit justement l'ennemi...

Est-il vrai, comme cela est répété ces jours-ci, qu'on a laissé tomber tout l'environnement associatif et que ce sont les organisations islamiques qui ont pris le relais sur le terrain ? Je ne puis vérifier moi-même une telle assertion qui n'en paraît pas moins plausible. Y aurait-il concurrence entre islamistes et évangéliques ? Ce serait une autre donnée de la situation à analyser sérieusement.

Je n'ai pas reçu les deux derniers livres de Régis Debray, mais j'ai très envie d'y mettre le nez. L'un concerne Avignon dont j'ai un peu parlé sur le moment. L'autre comporte une pièce de théâtre sur Julien l'apostat. Le peu que l'auteur a dit du contenu de sa pièce, l'autre soir, devant Lionel Jospin à *Cultures et dépendances* m'a quelque peu troublé. Le cœur de Régis Debray serait-il du côté du Julien fidèle au paganisme antique contre le jeune christianisme, peu amèment qualifié ? Il faudra que j'examine les choses ! La figure de Julien m'avait retenu il y a très longtemps à la lecture d'un roman de Luc Estang qui m'avait presque fasciné.

4 novembre

Daniel Schneidermann a fait un beau papier dans *Libération* de ce matin, en demandant justice et équité pour les deux jeunes morts de Clichy et le mort adulte d'Epinay. Il a raison de mettre en valeur la véracité des faits : chaque mort a droit à la vérité exacte des circonstances de sa tragique disparition. Par ailleurs on ne peut sous-estimer le fait que ce sont les imprécisions sur la fuite des jeunes gens qui se réfugient dans le transformateur EDF de Clichy qui vont déclencher l'émeute. Le silence sur le nom de la victime d'Epinay est tout aussi insupportable,

avec la peur des témoins d'expliquer ce qui s'est vraiment passé.

Daniel Schneidermann est impitoyable pour le ministre de l'Intérieur et son escalade verbale. Produire du discours plutôt que l'humble matérialité des faits... Là où je serais moins d'accord c'est à propos des jugements généraux sur la situation des banlieues de la part des politiques, jugés dérisoires. Mais cette situation requiert analyse, fut-elle générale, car elle perdure depuis trente ans sans qu'on sache la maîtriser. La violence verbale de Sarkozy pourvu qu'elle concerne réellement le caractère criminel de tout un secteur d'activité est-elle vraiment condamnable ? Je sais bien qu'on s'inquiète des amalgames et de leurs effets calamiteux et qu'il convient aux hommes de responsabilité de se méfier des risques d'entraînement de la charge symbolique des mots. Encore s'agit-il de ne pas édulcorer les réalités lorsqu'elles sont criminogènes. A quoi il faut ajouter - au risque de le répéter indéfiniment- que la précarité économique, l'ethnisation des quartiers désertés par les cadres intermédiaires, forment le terreau où se développent la délinquance et le désespoir social.

C'est pourquoi, finalement, je rejoins Daniel Schneidermann. Il faut arrêter tout ce qui favorise les tranchées entre catégories de citoyens. Les trois victimes de Seine Saint-Denis ont droit à une égale vérité et à une égale compassion pour que ne se reconstitue pas la guerre civile française."Se sentir français aujourd'hui, pleinement français, possédé par la froide tragédie française, ce serait se sentir également envahi par les deux effrois, par les deux mémoires. Celle du malheureux photographe d'Epinais, qui n'a pas même droit à la publicité de son nom, et celle des petits footballeurs de Clichy." Je trouve cela magnifique.

7 novembre

Changement de maquette du *Monde*. Evénement marginal dans une actualité très tendue, mais non sans importance pour un papivore comme moi qui suis ce journal depuis plus de quarante ans. Si *Le Monde* est plus lisible, plus agréable, tant mieux. Sera-t-il plus pertinent, plus libre, assumant sa tradition la moins contestable en sachant affronter ce dont il se veut le reflet, c'est-à-dire le monde tel qu'il va ? C'est la vraie question. Le journal s'est un peu redressé ces derniers mois, délaissant la ligne idéologique Plénel qu'un de ses anciens haut responsables qualifiait devant moi d'*extrémiste* (au sens d'aberrante).

15 novembre

Je suis, comme tout le monde, la crise, l'embrasement des banlieues (suivi d'un relatif apaisement), l'intervention hier soir de Jacques Chirac. J'écoute les arguments échangés et, paradoxalement, je me reconnais tour à tour dans des avis apparemment très opposés. Ainsi Alain Finkielkraut très sévère au *Figaro* pour les émeutes, les pulsions et les modèles qu'ils traduisent et Emmanuel Todd se montrant, au *Monde*, optimiste, tout compte fait, pour l'avenir du modèle français d'intégration. Le philosophe a raison d'être en colère contre une certaine démagogie, le sociologue a raison de discerner le bon côté des choses, en stigmatisant ceux qui, par exemple à l'étranger, se gaussent de nous, en avançant la fin de notre modèle. L'un et l'autre se retrouvent sur l'attachement à la France qui est tout de même le préalable obligé de toute existence sociale, de toute obligation civique.

Parmi les propositions d'Emmanuel Todd auxquelles je souscris, celle-ci : Les jeunes ethniquement mélangés de Seine Saint-Denis s'inscrivent dans une tradition de soulèvement social qui jalonne l'histoire de France. C'est un peu ce que j'ai expliqué autour de moi ces jours-ci, en rappelant "les classes dangereuses" du XIXe siècle et d'une façon plus générale les populations campées aux portes de la cité qui désignaient le prolétariat. La radicale étrangeté de ce dernier par rapport à "la bourgeoisie" annonçait, selon Marx, le bouleversement révolutionnaire. De nos jours, les plus alarmistes annoncent une sorte de soulèvement islamiste. Je n'y crois pas du tout. Cela ne veut pas dire évidemment qu'il n'y a pas de pain sur la planche et que les énormes difficultés de tous ordres vont s'effacer comme par miracle. Il y a beaucoup plus à travailler qu'à s'effrayer de je ne sais quel djihad.

Au milieu de tout cela le retour de Charles de Foucauld. Figure familière de mon enfance, l'ermite du Sahara est une des références symboliques de l'univers culturel où j'ai grandi. Pendant la guerre d'Algérie, elle fut disputée entre catholiques, de gauche et de droite. Les uns et les autres avaient la possibilité de trouver les citations qui leur convenaient. Le temps qui

passé a rendu un peu vaine cette querelle. Mais il nous apparaît qu'il est aussi impossible d'arracher le père Charles à sa contemporanéité, voire à ses préjugés - comme si ses censeurs n'en avaient pas ! - qu'à sa mission prophétique.

16 novembre

Jean-Edern Hallier avait publié un roman dont le père de Foucauld était le prétexte littéraire, "Le fou de Dieu". J'avais trouvé le livre absolument insupportable et j'en fus blessé durablement, n'ayant plus le goût de parler à l'auteur que j'évitais pendant des mois. Ma déconvenue avait été d'autant plus vive que J.E.A. avait annoncé qu'il avait écrit ce livre, en fils de militaire et pour traduire l'importance de cette figure dans l'imaginaire de l'armée française. Là-dessus, il n'y avait pas contestation. L'ami de Laperrine et de Lyautey est indissociable de cette armée, y compris dans la période la plus religieusement acétique. J'aime cet épisode repris par Christophe Mory dans son essai (chez Pygmalion). En 1908, l'ermite est à bout de force, il ne peut plus se lever, affaibli par ses privations. Les Touaregs tentent vainement de lui rendre ses forces. C'est alors que Laperrine lui envoie une caravane de vivres : des fruits, du lait concentré, du vin avec un mot : "La pénitence allant au suicide progressif n'est pas admise". Beau signe d'amitié et de fraternité.

Que c'était bien qu'il y ait des Touaregs au premier rang de Saint-Pierre à la cérémonie de béatification. Comme il y avait des militaires, 200 personnes de la famille, celle des frères et sœurs en religion. J'ai apprécié les Touaregs comme garants d'une mémoire de l'homme de Dieu chez ce peuple fier.

Je n'ai pu m'empêcher d'avalier en une petite soirée le dernier Jacques Duquesne, ne serait-ce que pour alimenter un projet qui me trotte dans la tête depuis quelques années et pouvant s'intituler "Un nouveau théologien, monsieur Jacques Duquesne" comme Péguy avait composé un de ses cahiers de la quinzaine : un nouveau théologien, monsieur Fernand Laudet...

17 novembre

Coup de téléphone inopiné à Marguerite Castillon du Perron qui a écrit la grande biographie de référence sur Charles de Foucauld. J'avais plusieurs questions à lui poser, notamment sur quelques jugements émis par Christophe Mory. Tout d'abord Marie de Bondy, la cousine tant aimée. Oui, il est vrai que Charles qui avait huit ans de moins qu'elle, l'a profondément aimée. Et cet amour est sans doute à l'origine de sa conversion, car il a reconnu en elle la femme qui pouvait le délivrer de sa vie de débauches. Sur ce dernier point, a-t-on vraiment exagéré, comme le prétend Mory du moins sur son commerce avec les femmes ? Marguerite Castillon du Perron n'est pas du tout d'accord. La frénésie sensuelle de l'officier était sans limites et ne s'en reconnaissait d'ailleurs pas. Elle me confirmerait même plutôt une hypothèse qu'on m'avait livrée sur une des causes du retard du procès de béatification et qui concerne cette vie qu'il a abandonnée pour un radical changement de comportement. Mais je ne veux pas m'attarder là-dessus. Il vaut mieux renvoyer à cette grande biographie qui n'a pas été dépassée (Grasset, 1982).

18 novembre

Jacques Duquesne se montre décidément plus que jamais téméraire à prétendre que le problème des théologiens d'aujourd'hui serait de chercher à se débarrasser de la doctrine du péché originel. Tout montre, au contraire, qu'il est impossible de l'évacuer et que lorsqu'on croit lui avoir définitivement (et scientifiquement) réglé son compte, elle réapparaît avec une intensité torrentielle. Même si certaines formulations augustiniennes sont récuses, le génie d'Augustin l'érige en interlocuteur inévitable à tous les siècles, et singulièrement au nôtre. Tout simplement parce qu'il est l'interprète d'une situation existentielle universelle : notre solidarité dans la mort et dans la culpabilité. Le nœud de la doctrine, que Duquesne élude soigneusement, se rapporte au lien causal d'une situation de déséquilibre intérieur avec la brisure de la relation avec Dieu.

Notre essayiste est en droit de poser toutes les objections possibles -et il y en a à foison- à

l'encontre de la "doctrine", mais il n'est, en aucun cas, moralement autorisé à évacuer la question du péché et de la Rédemption.

19 novembre

J'en ai marre qu'on me serine régulièrement le couplet sur la "culpabilisation judéo-chrétienne". Car ma conviction est que les gens n'ont jamais été aussi culpabilisés que depuis qu'ils sont (prétendument) émancipés de tout héritage religieux. La pensée biblique n'est pas bêtement culpabilisatrice, elle clarifie la question de notre responsabilité. Rien n'est pire que d'être privé de la faculté de reconnaître sa faute, quand elle réelle et non fantasmagorique. Cela me rappelle le roman d'Henrik Stangerup, cet écrivain danois aujourd'hui disparu, dont le titre dit tout : "*L'homme qui voulait être coupable*". Il a tué sa femme, il a la claire conscience de son crime, mais toute une armée de psys veut lui expliquer qu'en fait il n'est pas le véritable auteur du meurtre. Mais lui enlever sa responsabilité, c'est lui ôter sa liberté et son identité. C'est le désapproprier de lui-même.

Je sais bien qu'on en veut aussi à la notion de péché et donc de responsabilité devant Dieu et qu'on associe cela au Dieu justicier et même au Dieu vengeur. Mais dans la culture biblique et chrétienne, Dieu est notre recours pour être pardonné et sauvé. Avec lui, la faute perd son caractère purement "juridique" pour se rapporter à un ordre interpersonnel où la faute s'évalue en terme d'amour, un amour qui peut être blessé et parfois brisé. Mais la Rédemption est précisément la possibilité de repartir à neuf. Comme le chantait le Père Duval autrefois : "Tu as redonné à Madeleine un cœur de reine"...

La polémique rapportant la loi sur le couvre-feu aux événements de la guerre d'Algérie est, pour moi, irresponsable, voire criminelle. Elle rejoint la logique de la mauvaise conscience et plus encore celle de l'exacerbation des ressentiments. On érige en lutte inexpiable la relation des coupables "ontologiques" et des victimes perpétuelles. On explique aussi aux jeunes des banlieues qu'ils sont toujours considérés comme l'ennemi à abattre, comme l'étaient dans les années cinquante les rebelles à l'oppression coloniale. J'ai eu l'occasion d'argumenter sur le rapport direct qui existe entre une telle dialectique avec le matérialisme historique qui érigeait la violence en moteur de l'histoire. C'était bien la théorisation de la révolte de l'exploité contre l'exploiteur, de la victime contre son bourreau.

Je n'ai nullement l'intention de ramener l'histoire à des relations angéliques, mais je n'attends rien de bon de l'exploitation des ressentiments. Je ne méconnais nullement les situations d'injustice et ne m'y résigne certainement pas. Mais, pour moi, la politique consiste en la résolution des conflits par le haut. Et pour revenir à la polémique largement lancée par *Le Monde*, je prétends qu'il est gravissime de persuader les jeunes des banlieues que le gouvernement français les considère comme des ennemis à abattre. Je n'ai nulle envie de défendre inconditionnellement ce gouvernement et je n'ai pas apprécié que Nicolas Sarkozy joue, encore aujourd'hui, avec les mots qui tuent, comme ce "racaille". Car, même appliqué aux délinquants, ciblé pour eux, il est immédiatement étendu à l'ensemble des jeunes des quartiers. Il alimente malignement les malentendus et les équivoques. Il ne sert pas la pacification des esprits.

J'apprends par *Marianne* la sortie d'une nouvelle enquête de Pierre Péan consacrée à la tragédie rwandaise et qui semble remettre les choses en place tout d'abord à propos d'une prétendue culpabilité française dans l'effroyable génocide. L'origine de cette rumeur accusatrice est, semble-t-il, clairement montrée. J'avoue que je n'ai, personnellement, jamais vraiment compris ce qui s'était passé dans ce petit pays et que certaines accusations lancées contre les Pères Blancs ne m'avaient nullement convaincu. Ayant moi-même vécu dans une communauté de Père Blancs, ayant gardé une vive admiration pour leur dévouement à l'égard des populations, j'ai été bouleversé par les attaques dont ils étaient l'objet. J'ai toujours apprécié le travail minutieux de Pierre Péan et je nourris l'espoir de comprendre enfin ce qui s'est réellement passé en 1994 au cœur de l'Afrique. Comprendre aussi la fureur accusatrice de Golias et de son directeur Christian Terras.

Duquesne aussi se permet d'attaquer Jean-Paul II à propos du Rwanda où, selon lui, l'arrivée du Pape aurait pu arrêter le drame. Une confrontation de ses sources avec Péan ne manquera pas d'intérêt.

20 novembre

Congrès socialiste au Mans. J'ai admiré les performances de Fabius et de Hollande. Non sans quelque profond scepticisme sur le fond. La détermination véhémement des discours fait chaud au cœur des militants. Mais cela manque d'analyses générales sur le défi de l'économie mondialisée et du capitalisme complètement financiarisé.

J'ai suivi en observateur bienveillant une sorte d'assises du traditionalisme catholique, le programme et la liste des participants m'ayant intrigué. A l'heure de Benoît XVI, n'y a-t-il pas une redéfinition générale des positions ? Je dois noter cependant que manquaient à ces débats des représentants autorisés de la mouvance lefebvriste. La "dissidence" récente de cette mouvance était au centre de l'organisation avec l'aide de publications proches et de quelques figures des communautés "ralliées" à Rome. Certaines interventions m'ont touché, sans doute parce qu'elles comportaient des revendications justes ou parce qu'elles désignaient de vrais points sensibles. D'autres m'ont agacé parce que je les trouvais erronées sur le fond, non seulement lorsqu'elles prétendaient interpréter le Concile mais aussi lorsqu'elles voulaient proposer les thèses vraiment orthodoxes. Il y a encore du travail, beaucoup de travail pour qu'on parvienne à une entente plénière dans une Eglise réconciliée. Au moins la finale de ces assises m'aura-t-elle ému - bien au-delà de tout sentiment superficiel - par une affirmation non feinte d'humilité et de fidélité, qui pourrait se résumer dans cette formule : "Nous ne sommes pas l'Eglise, nous en sommes les fils".

22 novembre

Libération en grève contre une cinquantaine de suppressions de postes. C'est un signe alarmant, bien sûr. La presse quotidienne, dans son ensemble, ne va pas bien du tout. Mais pourquoi le sort de *Libération* m'importerait-il alors que toute une idéologie diffusée par ce journal m'est insupportable ? Néanmoins, je le lis avec attention, et souvent mieux que les autres journaux du jour. Certaines rubriques me retiennent. La dernière page-portrait m'est rarement indifférente. J'apprécie certaines plumes, notamment des pages littéraires. Et puis Libé, c'est un peu mon histoire, celle de ma génération (Serge July est mon exact contemporain) et même si je ne me suis très souvent défini contre la ligne et les obsessions de son équipe, il m'a toujours accompagné. Je note aussi que j'apprécie Libé lorsqu'il est incohérent avec lui-même, lorsqu'il est troublé, lorsqu'il se remet en question. J'aime aussi son parti pris de décrire les choses, avant de les juger.

24 novembre

J'ai relu plusieurs fois les propos d'Alain Finkielkraut au quotidien israélien *Haaretz*, repris par *Le Monde* d'hier avec un titre grinçant : "la voix très déviante..." Les propos sont dénoncés avec virulence ici ou là, et notamment ce soir sur *I-télévision*. Le ton monte et m'inquiète sérieusement. Alain Finkielkraut, dont le discours est toujours rationnel, argumenté et qui a toujours organisé des débats contradictoires avec la plus grande courtoisie est en passe de devenir "l'affreux" qu'on stigmatise pour extrémisme et, pire encore. J'ai entendu parler de "négrophobie". La pente est dangereuse. J'ose espérer qu'une franche explication permettra de stopper cette escalade verbale. Sinon, le climat risque d'être rapidement irrespirable.

Il est vrai que le ton de l'interview à *Haaretz* est rude, que notre philosophe dénonce "une révolte à caractère ethnico-religieux" et la haine antifrançaise "des Noirs", mettant directement en cause l'antisémitisme de Dieudonné et le dispositif intellectuel du ressentiment qui s'est développé à partir de l'anticolonialisme. Tous ces sujets sont devenus brûlants, de fait, et ce n'est pas de la responsabilité d'Alain Finkielkraut. A-t-il raison de se mettre en colère, au risque d'attiser des antagonismes plus que pernicieux ? J'ai trop d'estime intellectuelle et morale à son égard pour avoir la moindre envie de me mêler au lynchage que d'aucuns sont trop satisfaits d'organiser contre lui. Je souhaite qu'il tempère la forme de son discours, quitte à être encore plus incisif sur le fond. Car il n'a pas inventé les faits qu'il allègue et l'idéologie qui instaure la haine de la culture française (et plus généralement européenne).

C'est la brutalité de l'actualité qui a provoqué sa colère ainsi que la "compréhension compassionnelle" qui a entouré les émeutiers avec le leitmotiv de la gauche ne cessant

d'asséner que la seule explication de la crise est *sociale* et que le seul remède consisterait dans la lutte contre les discriminations. Ma réserve tiendrait dans une incertitude quant au caractère ethnico-religieux de la révolte. Est-il avéré ? Je ne suis pas assez sur le terrain et ne dispose pas des informations nécessaires pour me faire une opinion complètement fondée. Par ailleurs, on ne peut tenir pour rien l'attitude des organisateurs musulmans interdisant aux jeunes musulmans toute participation aux émeutes.

"L'antiracisme sera au XXI^e siècle ce que fut le communisme au XX^e siècle". Là encore le propos est rude, mais avant de s'indigner, il convient de le déchiffrer. Pour ma part, j'ai plusieurs fois esquissé le rapprochement entre le ressentiment victimaire d'un certain antiracisme et le dispositif inhérent au matérialisme historique sur la dynamique de la lutte des classes, et donc implicitement sur le ressentiment des "exploités".

1^{er} décembre

Un dossier complet du *Nouvel Observateur* sur l'affaire Finkelkraut, le philosophe figurant à la une de l'hebdomadaire ! C'est ce qu'on appelle un succès de scandale. La lecture des articles, à commencer par celui de Jean Daniel, laisse une étrange impression. On ne peut condamner unilatéralement un tel homme. On lui reconnaît, à lui et à quelques autres le mérite de désigner des dérives et des dangers réels. Mais c'est la "droitisation" des intellectuels qui fait peur, leur radicalisation. On consulte Daniel Lindenberg, précurseur de la dénonciation des nouveaux réactionnaires, lequel prétend qu'"on en vient à reprendre des concepts du F.N., sans que cela soulève problème".

Je conteste personnellement ce type d'imputation, sans refuser à quiconque, évidemment le droit du désaccord. Il est trop facile de récuser un questionnement par ce que Léo Strauss appelait la "réduction ad Hitlerum", parce qu'au fond c'est toujours un peu la tentation de celui qui extrême son adversaire. J'ai dû exprimer déjà ma réserve à l'égard d'une interprétation de la révolte des banlieues en termes purement ethnico-religieux. De ce point de vue je ne suis pas loin de l'analyse d'Emmanuel Todd. Plus optimiste donc qu'Alain Finkelkraut auquel je ne dénie pas la possibilité d'un glissement de la part de ces jeunes vers une radicalisation "antifrançaise". La situation est pour moi ambiguë. On est entre le désir radical de s'intégrer et le déni violent d'un pays dont la pauvreté, l'exclusion (et aussi l'anomie, la violence) vous éloignent.

4 décembre

Plantu est presque toujours drôle, fin, parfois sa liberté est de bon aloi, même par rapport à son propre journal. Je l'entrevois quelques minutes sur la chaîne parlementaire et je suis indisposé par un anticléricalisme ultraconforme, avec les préjugés, les obsessions et tout le ressassement que l'on sait. Comment lutter contre les logiques closes, tellement désarmantes à force de se croire si éclairées ? Au moins Plantu n'est-il pas haineux, comme l'est Onfray qui fait tant débattre et encore ces jours-ci sur KTO. L'auteur du *traité d'athéologie* n'hésite pas à dire sa nostalgie de la Révolution ouvertement éradicatrice du christianisme. Est-il neutre d'ainsi professer sa haine ? Pouvait-on prévoir sur quoi déboucherait dans les années trente la haine exprimée contre les juifs ?

5 décembre

Je suis un peu ahuri de l'essai de Didier van Cauwelaert dont le titre est tout un programme "*Cloner le Christ ?*". C'est une sorte de profession de foi gnostique dont la science (la biologie génétique) fournit la structure. Comme quoi il peut y avoir une religion du Suaire complètement hétérodoxe, où la démonstration très convaincante de l'authenticité de la relique nous met sur la voie, non de la révélation évangélique, mais d'un clonage spirituel pour donner naissance à un autre nous-même qui nous prolonge et nous transcende. Ce pourrait, certes, être l'image d'une croissance spirituelle. Mais l'eschatologie est absente de cette bio-néogénèse. Et aussi bien sûr le Kérygme pascal. A bien des égards, cette gnose ressemble assez à l'ersatz de christianisme de Jacques Duquesne dont elle partage la négation fondamentale du dogme et les incompréhensions les plus flagrantes. Incompréhension du

pêché originel, mais aussi du pêché tout court. Optimisme évolutionniste en contre-point du refus d'une catastrophe initiale. Le paradis n'est pas perdu, il est en avant de nous. Il suffit de notre bonne volonté pour y accéder ou le construire. Cela fait que le cœur même du mystère chrétien est ignoré, avec les confusions qui en découlent.

La conception virginale de Jésus est récusée, mais elle est comprise -me semble-t-il- comme une parthénogénèse, ce qui est absurde. Duquesne fait le même erreur. Je note aussi qu'ignorant des aspects les plus forts de la christologie, Didier van Cauwelaert méconnaît les exigences de l'Incarnation. Comme homme, le Christ devait avoir une constitution biologique identique à la nôtre. La conception virginale ne le prive pas du chromosome X !

Est-il nécessaire de faire de la théologie alors que la tentative de notre romancier rompt avec l'esprit de la théologie ? Oui mais, il ne peut s'empêcher d'en parler, ne serait-ce que pour récuser le dogme. Ne professe-t-il pas avec Marcel Aymé que l'Eglise est sur terre pour protéger l'homme de la parole divine ? En même temps, il a ses références (le père François Brune, Claude Tresmontant) qu'il accomode à son système. Le paradoxe veut qu'il soutienne -grâce à un dossier très au point et un plaidoyer bien mené- l'authenticité du Saint Suaire qui est sans conteste celui de Jésus. Mais aussi celle de la tunique d'Argenteuil et du voile d'Oviedo ! Il pourfend à plaisir les réfutations rationalistes, se moque de *Science et Vie*, démolit de façon époustouflante la thèse du faussaire. Mais il va plus loin encore, en prenant fait et cause pour des "miracles" contemporains ou anciens qui attestent aussi la présence du corps et du sang christiques ! Van Cauwelaert est un admirateur passionné de la Vierge de Guadalupe dont il met en valeur l'étonnante richesse anthropologique et scientifique. Tout cela pour aboutir à une ^{xième} mouture de la gnose, c'est à dire à un parasitage total du mystère chrétien. C'est quand même dommage ! (*Cloner le Christ ? Albin Michel - Canal +*)

6 décembre

Yves Floucat m'envoie une longue lettre à propos de la récente instruction romaine qui interdit l'accès au sacerdoce aux personnes homosexuelles. Je ne suis nullement indifférent à son objection de fond qui consiste à distinguer le regard "analytique" et le regard anthropologique. C'est vrai qu'une personne ne se réduit pas à une tendance sexuelle, celle-ci fut-elle "profondément enracinée". Et il est parfaitement possible que des personnes identifiables comme de tendance homosexuelle aient été de bons prêtres et même des saints. Il est vrai également qu'il peut y avoir danger de glissement psychologique et que d'une certaine façon c'est donner des gages à la "culture gay" qui ne reconnaît que ce seul niveau d'analyse. Cependant, je ne puis non plus tenir pour nulles certaines observations psychologiques ou psychanalytiques qui mettent en cause des comportements à risque, voire des perversions. A les avoir ignorés on s'est exposé à des catastrophes bien réelles. On ne peut nier que certains individus se distinguaient dès le départ par un profil psychologique très affirmé, ce qui présageait d'une incompatibilité foncière avec une mission sacerdotale, la direction spirituelle et notamment le suivi paternel des adolescents. Je ne parle pas sur un terrain purement théorique. Certains scandales récents -chez nous, pas seulement aux Etats-Unis- devraient nous alerter sur un manque de vigilance dont les conséquences ont été désastreuses.

Yves Floucat soulève aussi la question de l'application pratique : comment va-t-on appliquer les dispositions demandées ? Peut-on les appliquer et, si l'on y parvient, cela se fera-t-il sans d'importants dégâts ? Je ne nie pas la difficulté, mais, à mon sens, elle est antérieure à l'instruction romaine. Le discernement d'une vocation par les autorités compétentes a toujours été éminemment problématique. Certains séminaristes qui ont été récusés autrefois pour l'accession au sacerdoce ne s'en sont jamais remis. C'est pourquoi, je ne vois pas de vraie nouveauté ou même de difficulté particulière avec ce texte. Il attire l'attention sur un point crucial aujourd'hui. Peut-être aurait-il fallu réagir beaucoup plus tôt. Si l'on avait pris quelques mesures de "précaution" il y a trente ans, et plus dans les séminaires américains, peut-être aurait-on évité des drames à l'échelle d'un pays -la première puissance de la planète !

Je me demande si l'on se rend bien compte de ce qui change à propos de la réception des controverses sur l'authenticité du Saint Suaire avec un Didier van Cauwelaert. Jusqu'alors, la thèse de l'authenticité était le fait d'une frange de chrétiens souvent mal reçus par d'autres qui les considéraient comme des extrémistes quelque peu enivrés par leur objet mythologique. Un journal comme *La Croix* -autant qu'il m'en souvient- n'a jamais été très bienveillant à l'égard du

linceul de Turin, exprimant la crainte qu'un trop grand enthousiasme ne produise des dérives, des désillusions.

Mais, cette fois, l'offensive ne vient pas de chrétiens en mal d'apologétique scientifique et de preuves déterminantes. Elle provient d'un romancier, plutôt gnostique et qui n'a pas peur de braver les oukases rationalistes. Il s'appuie sur des travaux de chercheurs reconnus dans leurs spécialités disciplinaires et dépourvus de tout label confessionnel. Voilà des gens qui ne craignent pas d'avancer la haute probabilité de l'authenticité des reliques de Turin, Argenteuil et Oviedo. Alors que nombre de catholiques avaient avalisé, presque avec soulagement, le prétendu verdict du carbone 14 qui faisait du Saint Suaire une fabrication médiévale, eux les rejettent comme dépourvus de toute valeur scientifique et traitent comme des certitudes les données inscrites dans des documents-témoins irrécusables. C'est une vraie révolution épistémologique qui se produit, avec des effets dont la singularité est qu'ils échappent au contrôle magistériel. Plus gravement encore : ils peuvent être au départ d'une nouvelle religion, tirant son autorité d'autres sources de la Révélation. C'est une étape inédite de l'histoire -si c'est vrai, si c'est solide, ce que je ne puis complètement confirmer- assez ahurissante, pour peu que l'on se souvienne du passé récent des sciences exégétiques et historiques. A la suite du scepticisme libéral du XIX^e siècle, on s'est habitué à une sorte d'indétermination sur la réalité existentielle précise de l'historicité biblique. Du coup, la foi avait pour "fonction" de faire un saut par dessus cette indétermination. Dans le système van Cauwelaert, il n'y a plus que des certitudes scientifiques. Ce n'est pas pour autant que la foi orthodoxe devient évidente. La preuve : on est en pleine gnose !

J'ai ignoré le côté le plus provocant de van Cauwelaert, qui concerne l'utilisation du sang recueilli sur les reliques à des fins éventuelles de clonage. Nous sommes en plein roman. Il est vrai que ce genre de roman n'est pas complètement absurde dans le climat d'aujourd'hui. J'aimerais quand même savoir si réellement le pape et l'épiscopat se sont émus d'une telle perspective, comme l'affirme l'auteur.

9 décembre

Hier soir, remise d'épée d'académicien à René Girard. Cela ce passe à la Sorbonne. Heureux de retrouver quelques figures amicales... Mais au total il n'y a pas si grand monde, même si aux côtés d'Hélène Carrère d'Encausse (et de Giscard) il y a une bonne représentation de l'Académie française. "Que c'est sympathique, un homme libre !" me glisse Florence Delay (qui a pris la succession de Jean Guilton sous la coupole). Oui, bien sûr, mais il y a un prix à la liberté. C'est parfois une certaine solitude. Pourtant, à mon sens, l'actualité est radicalement girardienne. La rivalité mimétique et la recherche vindicative des coupables se rencontrent à tous les carrefours. Je songe, évidemment, aux controverses à propos du colonialisme et de la traite esclavagiste qui sont caractéristiques de la recherche de la place privilégiée dévolue à la victime. Il est vrai que c'est un peu l'inverse du processus décrit par Girard, car dans le passé des sociétés, la victime ne disposait d'aucune sympathie et d'aucune compassion de la part de la foule déchaînée. Mais le renversement qui s'est produit s'explique, nous dit le même Girard, par la victoire du christianisme dans les représentations. Les victimes hier méprisées et mises à mort, sont désormais l'objet d'une reconnaissance solidaire et d'une valorisation proportionnelle à l'injustice subie. Et le mimétisme joue, cette fois, dans l'élan d'une course à la victimisation. Dieudonné veut absolument que le peuple noir ait été aussi persécuté (sinon plus) que le peuple juif. Cela va très loin, jusqu'au vocabulaire qui traduit cette mimésis dans la création de mots qui répondent à d'autres mots.

Une note d'Olivier Mongin dans le dernier numéro d'*Esprit* fait le point, justement, sur le phénomène Dieudonné, avec des précisions intéressantes. Par exemple, le comité des fils et des filles d'Africains déportés correspond au titre du comité fondé par Serge Klarsfeld et le terme de *Yodovah* (esclavage) répond sémantiquement à *Shoah*. Dieudonné "essaie de récupérer une communauté noire en mal de reconnaissance et cultivant une dogmatique victimaire". Les attaques contre le livre d'Olivier Pétré Grenouilleau sur *les traites négrières* (Gallimard) sont significatives de l'obsession de faire reconnaître la seule traite coloniale, alors que l'histoire établit qu'il y a eu trois traites d'importance à peu près équivalente.

Mais si je me suis mis à lire le dernier numéro d'*Esprit*, c'est pour avoir entendu Jean-Claude Guillebaud recommander sur Radio Notre Dame, avec insistance, l'article signé par Gilbert Meynier et Pierre Vidal-Naquet et qui concerne un sujet analogue. J'ai déjà mentionné, ici-même, Olivier Le Cour Grandmaison auteur d'un essai virulent *Coloniser Exterminer*. Sur la

guerre et l'Etat colonial chez Fayard. La colonisation y est dénoncée comme l'entreprise la plus abominable qui soit et Karl Marx s'y trouve stigmatisé en tant que promoteur de l'idée selon laquelle cette entreprise aurait simplement coïncidé avec l'avènement mondial du mode de production capitaliste selon une acception très positive et même très éclairée.

La mise au point est d'autant plus remarquable qu'elle émane d'authentiques militants anti-colonialistes. Je ne connais pas Gilbert Meynier mais voilà très longtemps que le nom de Pierre Vidal-Naquet m'est familier. Je n'ai pas toujours été -loin s'en faut- d'accord avec lui, mais j'ai toujours admiré sa rectitude intellectuelle et sa générosité morale. Cet article, qui montre une maîtrise complète du sujet, se signale aussi par une belle indépendance d'esprit. Dieu sait à quel point l'investissement passionnel est grand dans ce domaine. Nos deux historiens réussissent ce tour de force de ne rien abdiquer de leurs convictions tout en refusant un réquisitoire qui fait argument de tous les griefs. Le dossier est assez lourd comme cela, sans qu'on en rajoute ? Sans doute, mais c'est surtout la justesse de l'appréciation qui compte, l'adéquation du regard. Le travail d'Olivier Le Cour Grandmaison est donc récusé pour défaut de méthode historique. Sa surenchère dans l'invective et l'inflation d'imputation criminelle est incompatible avec le sens critique nécessaire.

A vrai dire, le livre de O.L.G.M. se présente comme un ajout de notes de lecture d'un infatigable lecteur, mais qui ne retient de ses lectures que ce qui conforte ses thèses et nourrit ses stéréotypes. Son texte est noyé sous une avalanche de citations illustratives, traitées en paraphrases idéologiques. Cela non sans redites. A le lire, on ne peut s'empêcher de poser la question : un sottisier peut-il tenir lieu d'œuvre de réflexion et de synthèse historique. Voilà qui incite à faire confiance aux historiens de métier, malgré toutes les préventions qu'on peut éprouver à leur égard. Ils n'échappent pas plus que les autres (et nous-mêmes) aux passions, aux luttes idéologiques, aux stratégies apologétiques ou accusatrices. L'exemple de deux hommes de conviction, capables d'une telle lucidité, nous est donc précieuse pour dépasser nos craintes légitimes.

Il est vrai que les discussions actuelles devraient susciter de la part des universitaires et des chercheurs une légitime suspicion eu égard aux enjeux idéologiques de n'importe quelle cause du passé. Les deux auteurs de cet article, in fine, mettent exactement le doigt sur la plaie : on comprend donc pourquoi un livre comme celui d'O.L.G.M. rencontre un écho parmi les "Indigènes de la République" : ces derniers, qui se font les hérauts des jeunes, discriminés, angoissés et désemparés, sont impuissants à saisir les vraies raisons de leur mal-être. [...] Rien d'étonnant à ce qu'ils se réfugient dans ce qui est encore répertorié comme vivant et opératoire : les alluvions de la mémoire. Leurs pères ont été colonisés, maltraités, exploités par le colonialisme. Or ils continuent à souffrir. Donc le colonialisme est toujours à l'œuvre.

Olivier Le Cour Grandmaison est poussé dans ses retranchements. L'Algarade est sévère. Son livre "surfe sur une vague médiatique, avec pour fond de commerce des humains désemparés et peu portés à l'analyse critique, cela en figolant un sottisier plus qu'il ne s'appuie sur des travaux confirmés".

10 décembre

L'initiative de Jacques Chirac de créer une "mission pluraliste" pour évaluer l'action du Parlement dans les domaines de la mémoire et de l'histoire est peut-être une bonne idée. Il s'agit de dénouer la crise incontestable dont l'affaire de la loi du 23 février en faveur des Français rapatriés -comme l'écrit *Le Monde*- n'est que l'aspect le plus visible, et sans doute le prétexte. Car les questions identitaires soulevées ont des enjeux graves. Je lis ici ou là des textes terrifiants susceptibles de déclencher des luttes sans fin et je m'interroge sur la responsabilité des gens qui attisent ce que j'ai scrupule à appeler la haine, et qui lui ressemble singulièrement. Je préfère une mission de réflexion à une pétition lancée par la gauche pour l'abolition de l'article litigieux de la loi et qui diviserait gravement le pays en deux.

J'aime trop l'Afrique et les Africains pour ne pas espérer qu'on va sortir de cette paranoïa où l'on ne fait que s'enfoncer dans la déprime qui est très mauvaise conseillère. De même les noirs de France n'ont rien à gagner à cette identification qui ne fait que creuser les oppositions et les défiances mutuelles. Il me faudrait faire état de ma propre expérience africaine -ancienne maintenant- mais dont je n'ai jamais renié ce qu'elle m'a donné d'amour, d'estime et d'espoir indéradicable pour l'avenir. Que sont devenus mes soixante élèves de CE2, ces mêmes

qui m'étaient comme des enfants ? J'y ai souvent songé sans pouvoir retrouver mon village de brousse. Cette Afrique du lendemain des indépendances était pleine d'énigmes, mais aussi de ressources. J'y ai connu tant de personnalités attachantes et j'y avais conçu un rêve auquel je n'ai jamais renoncé : un rêve d'alliance, de coopération et de développement qui nous aurait engagés complètement nous autres Français...

13 décembre

Dix neuf historiens -ils me sont presque tous familiers- ont signé une déclaration réclamant l'abrogation de tous les textes législatifs touchant leur compétence disciplinaire. Il fallait s'y attendre, car ce n'est pas la seule loi du 23 février (à propos du *rôle positif* de la colonisation) qui est venue s'interposer dans le champ historique. La loi Gayssot qui réprime la négation des crimes contre l'humanité avait déjà été fortement contestée par des historiens qui n'avaient absolument rien de révisionniste mais se contentaient de protester contre l'entrave à la liberté de recherche que constituait l'intrusion de la loi dans leur domaine. Les mêmes citent aussi les lois qui concernent le génocide arménien ainsi que la reconnaissance de l'esclavage et de la traite négrière comme des crimes contre l'humanité. Ils ont pour eux la cohérence intellectuelle et déontologique, et on voit mal ce que peuvent leur reprocher tous ceux qui ont dénoncé l'interventionnisme législatif sur la colonisation, au nom précisément de la liberté de recherche. Bien sûr, il y a un aspect éthique dans ces interventions du législateur et il est difficile de refuser au politique (et à l'Etat en général) d'affirmer sa marque, par souci de cohérence idéologique, d'inscription dans le passé et de célébration de la mémoire. Mais s'affirme aujourd'hui un souci d'ordre épistémologique qui délégitime (à juste raison selon John Rawls) l'interventionnisme idéologique de la puissance publique.

Ceux qui étaient trop contents de la belle occasion que leur fournissait cette révolte morale contre le péché colonial en sont pour leurs frais. Il ne fait aucun doute qu'ils intervenaient beaucoup plus au nom d'un interdit moral qu'en raison d'un souci épistémologique, même si les deux étaient de fait confondus dans un même réflexe virtuiste. Je n'ai ce soir que la seule information transmise par *Le Monde* sans guère de commentaires. Sauf erreur de ma part, les télévisions n'avaient pas encore été touchées. Attendons, avec intérêt, les quotidiens de demain matin...

14 décembre

Rien, sauf erreur, dans *Libé* sur le texte des historiens. J'ai vérifié plusieurs fois. Une brève dans *La Croix*, un article informatif dans *Le Figaro*. J'écoute par hasard *Europe 1* : Jean-Pierre Elkabach pose une question sur le sujet à son invité Jack Lang. Celui-ci défend la liberté de recherche mais n'entend pas revenir sur la déclaration reconnaissant le génocide arménien. Autant dire que ce qu'il y a de provoquant dans l'initiative de Pierre Vidal-Naquet, Jean-Pierre Vernant, Jacques Julliard etc n'a pas encore produit son effet. Il doit y avoir une certaine gêne à commenter le texte, tant il prend à rebrousse poil le débat de ces dernières semaines.

15 décembre

Libé en a parlé ! Mais sous un biais nullement innocent, puisque le texte des historiens apparaît en renfort de Bruno Gollnisch qui est en difficulté avec la justice à propos des camps d'extermination nazis. Gollnisch n'a raison que sur un point : c'est aux historiens, de fait, d'établir l'existence des chambres à gaz, ce n'est pas au législateur. La difficulté, c'est qu'il paraît douter de cette existence et qu'ainsi le nazisme se trouve exonéré de ses crimes les plus abominables. C'est pourquoi je reconnais qu'il est périlleux de laisser dire n'importe quoi, parce qu'on donne crédit à des thèses terriblement dangereuses. C'est la justification de la loi Gayssot, pourtant contestée depuis les origines par des historiens comme Pierre Vidal-Naquet, qui, par ailleurs, ne s'est pas fait faute de s'attaquer aux "assassins de la mémoire". Mais lui l'a fait en historien qui apporte des arguments et ne s'abrite pas derrière le paravent de la loi.

18 décembre

J'aurais aimé transcrire directement mes impressions sur la réception de René Girard à

l'Académie Française ; donc dès jeudi soir. Cela n'a pas été possible. Je constate heureusement que la vive émotion intellectuelle éprouvée en cet après-midi ne s'est pas émoussée. Bien sûr, il y avait le cadre, la coupole avec son patrimoine inépuisable de souvenirs. Petite restriction : alors que pour moi ce lieu constitue depuis toujours la scène mythique de ma culture française, mes enfants ont tout à apprendre à son sujet. Sérieux problème de transmission. C'est une des raisons pour lesquelles j'avais amené ma fille Thérèse, qui fêtait ce jour là ses 18 ans. Elle découvrait tout, d'un regard absolument neuf, déchiffrant passé et présent.

Nous étions à quelques mètres des académiciens, tout près de René Girard et de ses parrains, Florence Delay et Pierre Nora. Et aussi dans le même champ, le président Giscard d'Estaing, le cardinal Lustiger, René Rémond, Jacqueline de Romilly... Jean-Marie Rouart, qui est le seul que je tutoie dans cette vénérable assemblée, me dira plus tard qu'il y avait 90 % de présents. J'ai noté mentalement certains absents comme Jean d'Ormesson, Angelo Rinaldi et... Claude Lévi-Strauss ! Il est vrai que ce dernier, âgé, se fait rare aux séances. N'empêche, j'ai un petit pincement de cœur, sachant l'étendue de son désaccord avec son nouveau confrère. A-t-il voté pour ou contre lui, dans l'hypothèse de sa présence le jour du scrutin ? Toujours est-il que les présents m'impressionnent par ce qu'ils représentent les uns et les autres. Figures qui ont, d'ores et déjà, marqué un passé collectif qui est notre bien commun.

Roulements de tambours de la garde républicaine -ma fille a été déconcertée par les uniformes. Le cérémonial est assez sobre. René Girard prononce immédiatement son éloge du père Carré, qui fut le second dominicain de la compagnie après Lacordaire ! Ainsi l'ordre de Saint Dominique aurait-il eu le privilège unique d'avoir des religieux académiciens ? Mentalement, je pense, toutefois, au cardinal Jean Danielou, incontestablement jésuite, mais élu au titre de son appartenance au Sacré Collège. L'orateur n'évoque que sobrement la biographie de son prédécesseur. Il est beaucoup plus intéressé par son itinéraire spirituel et mystique. Au passage, il égratigne le progressisme en ses ravages post-conciliaires. La tonalité générale est celle d'un chrétien qui parle de la foi et d'un de ses témoins, sans retenue ou pudeur "laïques".

Il ne pouvait y avoir de meilleur choix que celui de Michel Serres pour prononcer l'éloge du nouveau venu. Les deux hommes sont amis depuis longtemps, ayant été collègues dans la même université américaine. La découverte de leur familiarité date, pour moi, de la lecture d'un article du *Nouvel Observateur*, où Michel Serres faisait un vibrant compte-rendu des *choses cachées depuis les origines du monde*, en 1978. J'en avais été saisi sur le coup, ne l'imaginant nullement dans ce registre là. Presque trois décennie plus tard, c'est plus qu'une confirmation. L'amitié profonde entre les deux hommes, leur connivence intellectuelle totale nous valent un discours superbe, d'une force, qui, trois jours plus tard, me bouleverse encore.

Dès le début, il va droit au but : la violence. Cette violence qui est au cœur des rapports entre les hommes depuis les origines du monde, René Girard en a fait son objet d'étude premier, ce qui le place à l'avant-garde des sciences humaines, parce qu'il a touché le point le plus sensible, l'énigme la plus troublante de notre condition. Avec la théorie mimétique, il lui donne une explication adéquate, d'une fécondité inégalable. Darwin des sciences humaines, dit Michel Serres, qui ajoute plus tard -et père de l'Eglise. C'est la paradoxe et aussi le scandale de cette pensée qui déconcerte parce qu'elle bouscule tant de paramètres de la culture savante. L'étude la plus rationnelle -scientifique- de la violence humaine renvoie aux Saintes Ecritures qui la confirment et la prolongent... L'Académie n'est pas étrangère à l'éloquence religieuse, depuis Bossuet qui occupa ce siège précis. Mais aura-t-elle jamais raisonné d'une pareille façon, au nom de la vérité de la science, et finalement avec des accents proches de Léon Bloy ? Si le sacré est inéluctablement lié à la violence, il n'y a plus que la sainteté pour nous en sortir et nous en délivrer. L'agneau immolé s'est substitué au bouc émissaire, l'amour rédempteur au déterminisme de la rivalité et de la haine...

Michel Serres est un artiste de la langue. Il est de la lignée des philosophes stylistes. Il vient d'en faire la preuve, une fois de plus. Mais il y a beaucoup plus encore dans ce discours, l'alliage de son savoir et de sa conviction et donc un accent au-delà de toutes les émotions. L'assemblée en a été saisie. René Rémond me fera part de ce saisissement, qui prend un relief particulier dans le cadre de la célébration de la séparation de l'Eglise et de l'Etat ! L'Académie Française est une institution laïque, elle est ouverte à tous les talents et à toutes les sensibilités. Sa liberté souveraine lui permet justement de donner libre expression à des voix aussi engagées que celles-là.

Au cours du buffet qui suivra, les retrouvailles avec bien des amis ne feront que confirmer les impressions, avec des témoignages précieux sur les prolongements de la pensée de René Girard. Par exemple, l'historien Michel Ruche me confiera l'aide qu'il a reçue dans ses propres recherches, notamment dans le domaine de la conjugalité. La fondation d'une société spécialisée dans l'application de la théorie mimétique résulte naturellement d'un pareil événement. C'est Benoît Chantre qui en a l'initiative avec quelques amis. Je me suis trouvé ainsi embarqué dans l'aventure à titre de membre fondateur, lors d'une séance qui s'est tenue hier dans les locaux de l'Institut de France.

J'ajoute qu'au cours de son discours Michel Serres a eu la délicatesse de saluer madame René Girard en des termes tels qu'il a provoqué les larmes de Florence Delay. Il a aussi demandé à Hélène Carrère d'Encausse, qui comme secrétaire perpétuelle de l'Académie Française se tenait à sa droite, la permission de passer du vouvoiement au tutoiement pour prier "son frère", dans une dernière phrase de siéger définitivement dans la compagnie. Comment n'aurais-je pas été heureux d'avoir permis à ma fille de 18 ans de goûter ces instants là ?

19 décembre

Eugen Drewermann quitte l'Eglise catholique. L'archevêque de Paderborn regrette tout départ de l'Eglise, bien sûr, mais chacun est libre... Je ne suis pas étonné. Il y a dix ans, je me suis intéressé au cas Drewermann, écrivant presque un petit livre sur lui. Ma constatation était brutale. De théologien, il était devenu mythologue. De chrétien, païen. Son itinéraire personnel se caractérisait par une "régression prébiblique". Depuis lors, je ne me suis plus guère enquis de ce qu'ils devenait. Je doute qu'il ait varié sur ses choix de fond. Sa décision est donc logique. Pourquoi parle-t-il de "déception" alors qu'il sait mieux que quiconque qu'il a "changé de planète" depuis longtemps. Mon ami Jean Meyssignac avait trouvé l'expression adéquate à son propos. Drewermann, disait-il, a retraversé la Mer Rouge à l'envers. Pour moi, le cas est tragique. Complètement méconnu en France où on voit dans son histoire une simple affaire de "progressisme" classique.

Je suis un bon lecteur de *Marianne* depuis les débuts de cet hebdomadaire. J'en apprécie la liberté d'esprit. La semaine dernière, le dossier sur la presse quotidienne était remarquable (avec notamment un papier de Philippe Cohen sur *libé*). Pourquoi faut-il que lorsqu'il s'agit de sujets religieux, ce soit toujours mauvais, d'une partialité écœurante, progressiste dans l'acception la plus stupide ? J'en veux encore pour preuve les pages de cette semaine sur "la réaction" qui serait incarnée par Benoît XVI. Visiblement, les responsables de cette enquête ne connaissent rien au personnage, à sa pensée, à son enracinement culturel. Tout se ramène à des catégories politico-idéologiques, à l'obsession de la sexualité, sans qu'aucun effort sérieux n'ait été consenti pour entrer dans un univers qui est en décalage radical avec le conformisme d'une pop-sociologie imbuvable.

21 décembre

Mea culpa ? *Libé* consacre plusieurs pages à la pétition des historiens et à ses conséquences -avec un renvoi au numéro du 13 décembre. J'aurai donc mal lu ce dernier et aurais vainement recherché dans le numéro suivant ce qui était dans le précédent. C'est bien possible. Ma vigilance s'est donc trouvée en défaut. Néanmoins, je me doutais que ce texte allait modifier le débat en cours. La tonalité du quotidien n'est plus la même, car la rédaction a pris conscience du bien fondé de la protestation des historiens contre la dictature des mémoires au nom de leur indépendance de jugement. On sait désormais que c'est la procédure engagée contre leur collègue Petré-Grenouilleau qui a déclenché la sonnette d'alarme.

28 décembre

Noël déjà passé, à la maison. Trois jours plus tard, me voici en Languedoc dans un paysage de vignes familier. Je suis toujours admiratif des constructions en pierre de la région et notamment de ces admirables escaliers qui grimpent sur les façades. Que dire de Noël, sinon que j'ai toujours été indifférent au tintamarre extérieur et que le climat commercial auquel nous sommes tous plus ou moins obligés de nous mêler ne mord pas vraiment. C'est la liturgie

qui seule renvoie au cœur de l'événement. Celle d'un monastère me conviendrait tout à fait, pour la méditation la plus épurée possible, celle du grégorien. A condition qu'il y ait une crèche. Voilà qui me renvoie à la paroisse de mon enfance et au côté populaire de la sensibilité religieuse. Je n'y suis nullement insensible. J'ai applaudi lorsque Jean-Paul II a fait construire un crèche place Saint Pierre.

Mes enfants, à qui j'ai fait part de mes réflexions, ne sont pas contents. Et nous, nous ne comptons pas dans l'affaire ? Nos souvenirs des noëls familiaux, les réjouissances, les cadeaux ? Bien sûr que cela compte ! Mais il y a la priorité, la primauté de l'événement célébré et qui ne saurait être recouvert ou englouti par la "fête" ou les fêtes consommatrice(s).

31 décembre

Voici le bout de ce "cahier" qui se profile au terme de l'année, comme j'en ai pris l'habitude depuis quatre ans, à raison de deux cahiers par an. Mes six premiers sont restés à peu près inconnus de tout lecteur. Ce n'est que depuis le mois d'avril que mon fils Grégoire m'a proposé de mettre ce journal en ligne. Et pour l'essentiel, tout ce que j'ai écrit dans les deux derniers cahiers a été scrupuleusement retranscrit sur mon site, non sans quelques corrections de style. J'écris donc désormais avec des témoins que je sais vigilants, et cela me vaut le plaisir de réactions encourageantes. Dois-je préciser que ce n'est nullement par souci littéraire que j'ai entrepris cet exercice qui m'occupe un temps appréciable, lorsque je peux me dégager des obligations quotidiennes. Je n'ai pas de "modèles". Ceux auxquels je pourrais me référer se situent à un degré de perfection formelle auquel je ne puis aspirer, d'autant que la plupart ont un caractère intimiste qui n'est pas mon choix. Je pense à Léon Bloy, à Julien Green ainsi qu'à Catherine Pozzi qui m'a longuement occupé cet été et aussi à Charles du Bos qui m'avait occupé un été précédent. Jamais l'idée d'un journal de confidences ne s'est imposé à moi. C'est plutôt le désir de fixer sur papier mes réflexions du jour qui m'a conduit à cette entreprise. Par métier et par inclination, je lis chaque jour quotidiens, hebdomadaires, revues, livres, et je suis souvent les débats télévisés des chaînes infos. Me trouvant ainsi mêlé aux débats de l'actualité, je réagis sans cesse selon mon tempérament, ma culture et mes convictions. Je me suis dit qu'homme de l'écrit, il serait peut-être intéressant de garder une trace de ma façon d'accompagner la pensée en marche. Certes, j'ai l'habitude de m'exprimer déjà dans diverses tribunes, mais mes différents articles ne recouvrent pas l'étendue de mes interrogations.

J'avais esquissé, il y a une trentaine d'années, un premier journal dont il doit subsister dans mes archives les deux cahiers que j'ai composés alors. Mon épouse, qui fut la seule à les consulter, y ayant trouvé de l'intérêt, m'avait, à diverses reprises, conseillé de reprendre le même genre. J'ai fini par obtempérer au moment des élections présidentielles de 2002. Ce n'est pas l'événement en lui-même qui me motiva. Au demeurant, je me suis assez peu exprimé à son propos et suis resté plutôt discret sur les problématiques politiques de ces dernières années. Non par dédain. Je suis la politique au jour le jour, de façon assez précise. Je n'en retiens ici même que ce qui alimente une sorte de réflexion générale.

L'entre-filet d'un journal, hier, m'a fait bondir. Le président de la République s'intéresse vivement, paraît-il, au film conçu d'après le roman de Dan Brown *Da Vinci Code*. Il a reçu pendant une heure ses réalisateurs et leur a exprimé sa volonté de faciliter leur travail, notamment pour l'accès au musée du Louvre (où se déroule la première partie du roman). Je passe sur les autres "informations" dont certaines ont été démenties par l'Élysée (les pressions en faveur d'une actrice présumée amie de Claude Chirac et le montant du cachet de Jean Reno). Mais ce qui pourrait relever de l'anodin ou de la farce devient carrément indécent lorsque l'on connaît le caractère pervers du livre et ses effets troubles sur un lectorat envoûté par les procédés d'un habile faiseur. Qu'est-ce que l'État -et son chef- ont à faire dans la fabrication d'un film qui blesse gravement les convictions des chrétiens de ce pays ? Affaire de com. foireuse, inconscience, désir débile d'être "dans le coup" ? Ça dépasse l'imagination. Jacques Chirac ne sortira pas grandi d'une initiative pareille d'autant qu'elle jette des éclairs inquiétants sur ses intentions.

Un virus de saison a ralenti mon activité ces jours-ci, alors que je me trouvais dans la famille. Quelques journées où je me suis retrouvé KO, lisant plutôt *Blake et Mortimer* que les essais très sérieux que j'avais emmenés. A vrai dire trois, que je compte terminer assez vite. Une étude de Christian Sommer paru dans la collection *Epiméthée* des PUF (dirigée par Jean-Luc Marion) dont

le titre m'avait accroché : *Heidegger, Aristote, Luther, les sources aristotéliennes et néo-testamentaires d'Être et Temps*". Cette importance de Luther pour un penseur (né dans le catholicisme) est seule en mesure d'expliquer l'originalité profonde de son mode phénoménologique et existentiel qui privilégie le temps après destruction de l'ontologie d'Aristote. J'avais déjà lu des biographies de Heidegger mais je ne me souviens pas d'avoir appris grand chose sur cette influence de Luther. Pourtant, le milieu de la philosophie où évolue l'auteur de *Sein une Zeit* est foncièrement religieux, structuré par les rapports entre catholicisme et protestantisme. Hannah Arendt en est témoin direct. Mais j'aimerais en savoir plus sur le fait qui a conduit un jeune "catholique" à se laisser envahir par l'influence du grand réformateur. Je sais depuis longtemps le parti qu'un Bultmann a tiré des catégories existentielles de Heidegger. Christian Sommer cite des lettres de H. adressées à Löwith, à Bultmann lui-même, qui ont de quoi nous troubler rétrospectivement. Son projet ? Le chemin vers une théologie chrétienne originaire, libre de tout hellénisme. Ne se définit-il pas en 1921 comme un théologien chrétien qui veut revenir à la pureté du christianisme avant que celui-ci n'ait été absorbé par les concepts de la philosophie grecque ?

Mais n'y-a-t-il pas eu une rupture spectaculaire du penseur avec lui-même, de ce point de vue précis ? Le fameux tournant (*die Kehre*) ne concernerait-il pas aussi cette rupture avec le christianisme, toute inspiration biblique ayant été abandonnée (reniée ?) au profit d'un mysticisme païen. Est-ce la thèse de cet autre auteur qui consacra une étude importante au refoulement radical de la Bible chez le Heidegger dont l'attitude favorable à l'égard du national socialisme pourrait ainsi s'éclairer ? Je pose la question sans pouvoir donner de réponse argumentée. Il me faudrait retrouver cet essai dont je n'avais pris connaissance que par des recensions au moment de sa parution. Il me semble que c'était au moment de la polémique déclenchée par Victor Farias. En attendant, la lecture de Christian Sommer (il s'agit d'une thèse de doctorat soutenue en Sorbonne dans un jury composé de Rémi Brague, Jean-François Courtine et Jean Greisch) répond, pour moi, à une ardente attente d'élucidation, à travers le cas Heidegger, des relations croisées de la théologie et de la philosophie.

J'ai aussi emporté le gros livre d'Irène Fernandez sur C. S. Lewis dont le titre à lui seul est une réponse à une question que je ne cesse de me poser depuis des années. Il me semble d'ailleurs l'avoir posée à Irène Fernandez elle-même au moment où elle avait publié un essai sur Tolkien (par ailleurs ami de Lewis). *Mythe, raison ardente* chez Ad Solem. Titre superbe, évocateur, et qui me met dans la bonne direction lorsque je m'interroge sur une génération -celle de mes enfants- qui a mis l'imaginaire fantastique au centre de ses représentations. Je ne veux pas anticiper sur une lecture que je suis obligé de reporter à 2006, c'est à dire à l'an neuf qui commence dans quelques heures. Aussi réserverai-je mes commentaires au prochain cahier.

Quant au troisième essai emporté, il est de la théologienne Anne-Marie Pelletier qui me l'a adressé avec ce petit mot introductif : "*ces pages qui prolongent notre échange autour de Sylviane Agacinski*". De fait, nous avons longuement parlé au téléphone à la suite du débat qu'elle avait eu avec Sylviane Agacinski à l'invitation de Pierre Morachini sur Radio Notre Dame. C'était après la parution de la terrible *Métaphysique des sexes* où l'épouse de Lionel Jospin avait exploité un filon misogyne incontestable de la patristique. J'en ai sûrement parlé ici-même (je n'ai pas mon cahier précédent pour vérifier). Je devais affronter moi aussi la même Sylviane A. chez Franz-Olivier Giesbert.

J'ai déjà assez avancé dans *Le signe de la femme* au Cerf pour retrouver les belles intuitions bibliques d'Anne Marie Pelletier approfondies et reconfirmées. J'ai apprécié les pages sur *le cantique des cantiques* dans son réalisme direct, avec cette idée si importante que l'Alliance avec Dieu conditionne l'alliance de l'homme et de la femme. J'ai aimé aussi les pages sur Saint Paul parce qu'elles épousent les difficultés des textes sur les femmes sans en éluder une seule, mais en offrant un éclairage supérieur qui permet de saisir d'en haut toute la perspective de la pensée biblique dans son ensemble. La catégorie du *pour l'autre* permet de comprendre l'affirmation a priori scandaleuse de Paul, selon laquelle la femme est *créée pour l'homme*. N'est-ce pas la formule même de la subordination qui semble justifier toutes les pires aliénations féminines ? Pourtant, la Bible -Ancien et Nouveau testaments réunis- permet de comprendre les choses tout autrement. A partir de la bienveillance que constitue la création elle-même, conçue "*à contre courant de toutes les représentations d'une divinité, ou d'un monde rival de l'homme, dangereux ou encore créant par intérêt et par nécessité, comme il se trouve dans les cosmogonies babyloniennes*".

Je ne puis me retenir de trouver dans cette formule une saveur toute girardienne, car l'amour

divin qui se révèle dans la Bible est précisément celui qui échappe à la rivalité mimétique de la course à la puissance. Pour l'humanité, c'est la perspective d'une radicale conversion à la pure reconnaissance de l'autre, dont Dieu nous offre, à travers la pratique et la théologie de l'Alliance le modèle absolu. La Révélation judaïque et chrétienne du Tout Autre est la manifestation de l'Amour gratuit, étranger à la domination de la violence. Pourquoi la femme serait-elle inferiorisée d'être reconnue, de façon privilégiée, débitrice de cette gratuité de l'Amour ? Son dévouement n'est pas une sujétion. Dans cette perspective, la création *pour l'homme* ne se comprend pas comme une subordination hiérarchique. Elle est liée à la gratuité du service par amour. Anne-Marie Pelletier complète sa réflexion en indiquant que le modèle christique permet d'aller au bout extrême de cette logique de l'Amour donné et qu'il faut passer par la purification de la Kénose pour percevoir à quel point ce *pour l'homme* est d'un ordre -celui de la charité- qui bouleverse l'ordonnement ordinaire des sociétés.

Je ne veux pas poursuivre au risque de paraphraser cette belle réflexion. J'ajouterai toutefois deux remarques. La première concerne le recours à cet extraordinaire romancier que fut Vassili Grossmann, si apprécié et si bien commenté par Emmanuel Lévinas. "*L'étrange défaillance de la douceur*" dont le nom est femme, selon le philosophe, trouve chez le romancier une illustration d'autant plus bouleversante qu'elle est la transcription littéraire de l'épouvante du vingtième siècle. Je ne connaissais pas ce texte de Grossmann sur la Madone Sixtine de Raphaël. Il est d'une force et d'une beauté surprenantes, exprimées par un non chrétien, mais reflétant ce qu'il y a de plus intime dans le mystère féminin. Un mystère néanmoins exprimé dans le plus chrétien des symboles.

Ma seconde remarque concernera le pape Jean-Paul II, si présent dans le livre d'Anne-Marie Pelletier et qui a écrit aussi des choses magnifiques sur la femme insistant avec Hans Urs von Balthasar sur la prééminence du charisme marial sur le charisme pétrinien qui lui est subordonné. Il me plaît ainsi de saluer la mémoire de ce grand pape disparu cette année et dont le souvenir continue à nous hanter. Son ombre immense nous enveloppera toujours, pour ce qui concerne nos générations. Son nom est dans l'histoire.

Dans *La Croix* de ce jour, Isabelle de Gaulmyn présente son successeur en contrepoint comme le pape du silence, de la discrétion et de la prudence. Il est vrai qu'on peut être déconcerté par un tel contraste, mais la plus grosse erreur serait de tirer la conclusion d'une contradiction entre les deux hommes. Ils sont complètement solidaires. Benoît XVI est persuadé -ainsi qu'il l'a déclaré à la télévision polonaise, dans une déclaration qui, visiblement, n'a pas été retenue- qu'une part essentielle de sa tâche consiste à faire fructifier l'héritage de son prédécesseur. A force d'insister sur l'aura médiatique de Jean-Paul II on en vient à oublier son enseignement doctrinal d'une ampleur étonnante. En grand théologien qu'il est, Benoît XVI a parfaitement compris et intégré cet enseignement dont il voit avec lucidité qu'il doit-être repris, expliqué et prolongé.

De plus il n'est pas vrai que le nouveau pape est isolé du public. Celui-ci ne cesse d'affluer à Rome depuis les événements d'avril. Les audiences du mercredi réunissent tellement de monde, même en plein hiver, qu'elles se poursuivent place Saint Pierre comme aux beaux jours, alors qu'auparavant elles se tenaient dès l'automne dans la salle Paul VI. Je ne sais ce que nous réserve le nouveau pontificat. Mais ce dont j'ai toujours été intimement persuadé, c'est que la parole du nouveau pape constituera pour nous même et nos contemporains une source de lumière qui nous permettra de nous y reconnaître dans nos incertitudes. Pour mieux discerner les principes et les enjeux, Benoît XVI sera le plus sûr des éclaireurs comme l'a été Jean-Paul II.

J'ai exprimé à plusieurs reprises, et notamment en direct sur la chaîne KTO au moment de la mort de Jean-Paul II, le poids immense de la peine que je rapportais à la disparition de mon propre père. Depuis 1978, je n'ai cessé de l'accompagner par la pensée, commentant ses actes, ses paroles, son message. On ne fait pas facilement le deuil d'une figure si proche qui fut votre maître spirituel. Le fera-t-on d'ailleurs ? Mais la vie continue. Pour un homme de mon âge, les choses ne se présentent plus comme elles s'offraient il y a plus d'un quart de siècle. L'exemple du pape Wojtyla m'incite à penser qu'il n'y a pas lieu de renoncer, et que tant qu'on dispose de quelques ressources il s'agit de les employer à bon escient. Prendre sa retraite ? Il n'en fut jamais question pour lui. Et parmi les choses les plus fascinantes de son existence se distinguent justement ses dernières années, ses derniers mois et ses derniers jours. Jusqu'au bout il a lutté, paisiblement, sereinement. Son testament, il nous l'a donné, à nous autres Français, à Lourdes le 15 août 2004. *Subito Santo* criait la foule des obsèques. Il l'a toujours

été, veilleur de l'invisible dont il est le témoin dans l'éternel.

1^{er} janvier

Le passage à la nouvelle année s'est fait pour nous dans la maison si amicale et familiale au pied du Vercors. Je n'ai pas entendu les vœux du président. J'espère les lire dans la journée. Après les mois tendus de l'automne, que nous réserve 2006 ? J'ai lu Nicolas Baverez, reprenant son discours bien rôdé sur un pays en panne, qui serait la risée de l'Europe. De ces objurgations je ne retiens pour ma part que l'appel à la responsabilité et à l'innovation -au sens de François Perroux. Nous avons besoin d'hommes d'entreprise courageux. A ce propos, j'avoue avoir été très impressionné par cet ancien patron, fabricant de chaussures de luxe à Romans, non loin du lieu où j'écris, qui a repris la conduite de l'entreprise qu'il avait vendue au moment de sa retraite. Une retraite très dorée. Son ancienne entreprise périssait, licenciant ses employés, bousculée par les règles implacables de la mondialisation ? Et bien il en reprend la tête pour conjurer la fatalité. Je lui souhaite plein succès. Son exemple pourrait être contagieux, s'il parvenait à surmonter "le déclinisme français".

L'année précédente aura été notamment celle de la célébration du centenaire de la fameuse loi de 1905. J'ai été plutôt discret sur le sujet dans mes diverses tribunes, alors que le livre d'Emile Poulat m'avait particulièrement retenu lors de sa parution (*Notre laïcité publique*, Berg International). Cette réserve était mi volontaire, mi involontaire. La notion de laïcité -tant célébrée en France- demeure redoutablement ambiguës. Charles Péguy l'avait bien discerné à l'époque, en réclamant une séparation de la République et de la métaphysique rationaliste. Quand les francs-maçons défilent publiquement pour célébrer 1905, ils affichent clairement le fond des choses. La séparation de l'Eglise et de l'Etat dans l'esprit de beaucoup n'avait rien d'innocent. Elle consistait à désengager non seulement l'Etat mais la société dans son ensemble de l'emprise religieuse pour lui substituer une autre emprise. Sans doute, Aristide Briand avait-il changé l'esprit du projet de loi en lui ôtant une partie de son agressivité anti-catholique. La volonté de prétendue émancipation n'en était pas moins avérée. Et cela jouait pour réduire au minimum l'influence de l'Eglise catholique.

Il faut un René Girard aujourd'hui, pour oser l'affirmer sans complexes. Cette loi fut, dans ses effets, antireligieuse et sa logique se poursuit aujourd'hui pour réduire l'Eglise à une situation minoritaire, n'étant plus qu'une communauté parmi les communautés. Je regrette de n'avoir pas vu l'émission de Giesbert où Girard a fait sa sortie sur 1905, provoquant, paraît-il, un silence éloquent. Ai-je été défaillant sur le sujet ? Je m'interroge honnêtement. Jamais, je n'ai occulté la charge violemment agressive de la Révolution et de son héritage à l'égard du catholicisme. Il est vrai aussi que j'ai défendu le principe de séparation comme la conséquence nécessaire d'une situation historique. L'Eglise, en gros, pouvait-elle demeurer "service public" dans un système qui lui était devenu étranger, et même hostile ? La liberté religieuse est un rare bienfait lorsqu'elle vous immunise contre un système idéologique officiel. Finalement, on pourrait reprendre autrement le débat, en se demandant si 1905 a stoppé l'offensive antireligieuse ou l'a doté d'un autre type d'efficacité.

5 janvier

Le jeudi, il y a toujours une masse d'articles à avaler. Je m'en tire assez bien, avec toutefois le sentiment d'avoir souvent survoler beaucoup de sujets qui demanderaient des journées d'études. Et puis il faudrait lire tous ces livres présentés dans les suppléments littéraires des quotidiens et dans les hebdomadaires ! Ils sont souvent volumineux. Lireai-je le Sollers (auquel je suis rarement infidèle, au prix de déceptions certaines compensées par des complicités et des bonheurs esthétiques) ? Le Paul Veyne sur l'empire romain est bien tentant, mais il y a aussi un livre sur Byzance... Toute cette presse "en crise" au moins économique, j'y suis terriblement attaché. Au point d'avoir été traumatisé l'autre semaine par un jugement de Jean-Marc Lech avec lequel, il est vrai, je n'ai guère d'affinités (bien que son caractère abrupt, sa timidité et ses maladresses le rendent plutôt intéressant). Le grand "sondeur" ne déclarerait-il pas que si les quotidiens manquent de lecteurs, et de lecteurs jeunes, c'est qu'ils leur sont devenus "illisibles" parce que trop compliqués. J'ai traduit pour ma part : il y a de moins en moins de lecteurs parce qu'il n'y a plus de culture générale... C'est plutôt terrifiant.

Et pourtant ! Les problèmes posés au jour le jour ne nécessitent-ils pas une réflexion qui a besoin de toutes les ressources de la culture, dans ses divers registres ? J'y pensais assez intensément en lisant le hors-série du *Nouvel Observateur* sur le conflit ouvert par les créationnistes américains contre le darwinisme. Pour prendre la mesure d'une énigme comme celle de l'évolution il faut avoir à l'esprit les données les plus compliquées et les plus problématiques d'une affaire qui n'est pas née d'hier et sollicite par ailleurs toutes les traditions et tous les courants intellectuels qui l'ont précédée. Je m'aperçois que je ne m'y suis intéressé que de façon dispersée et qu'il faudrait y revenir très sérieusement. C'est en cours, si j'ose dire. Avec les moyens du journaliste qui ne cesse de passer d'un sujet à l'autre. J'ai reçu ce matin le petit livre du père Jacques Arnould *Les créationnistes* (au Cerf, paru en 1996).

Je suis assez estomaqué par la virulence d'un certain athéisme qui s'exprime ici ou là (dans le hors-série du N.O.) et qui veut faire endosser par la science la négation du message de toutes les religions. Comme le dit Dominique Lecourt : Il faut bien avouer que bien souvent dans les discussions autour de l'évolution, c'est dogme contre dogme. Dogme des créationnistes contre dogme des scientifiques, avec cette nuance capitale, c'est que, pour reprendre l'expression du même Dominique Lecourt, le créationnisme est une sorte de scientisme théologique.

Il y a déjà longtemps (dix, quinze ans ?) j'avais regardé une cassette très explicite des créationnistes américains qui m'avait étonné sans vraiment m'ébranler. Mais je n'ai pas très envie de formuler un jugement global sur le phénomène. Je préfère m'informer un peu plus substantiellement. Mon simple réflexe philosophique (qui n'est pas exclusif d'autres réflexes) se rapporterait à l'interdit posé par le scientisme sur la légitimité d'un questionnement métaphysique. Nul ne l'explique mieux que Joseph Ratzinger dans un texte publié aujourd'hui dans *La Vie*. Il s'agit du débat avec l'italien Flores d'Arcais, philosophe athée, dont *Le Monde* avait déjà publié des extraits. A un moment, le cardinal définissait ainsi le point le plus sensible de la discussion à propos de l'évolution : En dernière instance, la question est de savoir si la raison ou le rationnel est ou non au commencement de toute chose et tient sur son propre fondement. La question est de savoir si le réel a surgi sur un fond de hasard et de nécessité, à partir de l'irrationnel. Cette question dernière ne peut plus être tranchée par des arguments relevant des sciences de la nature, et même la pensée philosophique se heurte ici à ses limites. En ce sens, il n'existe pas de preuve ultime pouvant garantir l'option chrétienne. Mais la raison peut-elle renoncer à la priorité du rationnel sur l'irrationnel, à l'initiative première du Logos sans s'abolir elle-même ? Rendez-vous avec le livre qui sort ces jours-ci aux éditions Payot-Rivages (*Est-ce que Dieu existe ? Dialogue sur la vérité, la foi et l'athéisme*).

A propos de Sollers, son entretien à *La Vie* m'a passablement agacé. Si c'est ça son roman ! Un nouvel avatar nietzschéen, non pitié. On n'en a assez vus comme ça.

Edwy Plenel est drôle de bonhomme. La pause morale qu'il prend dans *Procès* (Stock) que j'ai lu hier soir, n'est sûrement pas insincère. Il y croit dur comme fer, et pourquoi lui refuser sa vérité intérieure ? Je n'ai pas apprécié du tout *Le Monde* qu'il a dirigé et nos divergences sont sérieuses. Pourtant, je ne lui ai pas été hostile d'emblée. Même si je n'ai pas gardé mémoire de la note de lecture que j'avais écrite pour le *Quotidien de Paris* sur son livre à propos de l'école - elle n'est malheureusement pas passée- j'avais dit du bien d'un autre de ses livres et il m'en avait remercié. Je doute qu'il me sache gré de la chronique que je consacrerai à son petit ouvrage. Il s'y défend des attaques dont il fut l'objet, depuis *La face cachée du Monde* de Pierre Péan et de Philippe Cohen. J'espère faire part de mes fermes désaccord sans blesser. La polémique sera vive sans qu'elle soit ad hominem.

8 janvier

Mais si ! Il y a dans mon papier un aspect ad hominem indiscutable. Est-il blessant ? Je me dis aujourd'hui que c'est possible. Non sans quelque trouble. Il y a la discussion de fond sur la possibilité de faire une presse libre aujourd'hui, dans les conditions économiques de dépendance qui sont les siennes. Mais il y a aussi l'équation Edwy Plenel, sa formation trotskiste, son mélange d'idéalisme et de dureté idéologique, son adhésion à des courants politiquement corrects. Ce n'est pas tendre, même si par ailleurs, j'admets la complexité de l'homme, sa sensibilité extrême. Sur le moment, on écrit sur son inspiration, en croyant exprimer une analyse pertinente. Et les mots que l'on croit bien ajustés peuvent faire mal. C'est pourquoi on doit faire très attention.

14 janvier

J'avais lu l'entretien de Serge Moati avec le cardinal Lustiger. Mais le même entretien vu à la télévision prend la densité de la parole et du souffle, d'autant que l'on sait combien le cardinal souffre de sa voix. Il n'en est pas moins tout à fait audible. Son témoignage, magnifique, m'a été droit au cœur, car avec son accent testamentaire il rejoint mes propres interrogations sur le temps présent et le proche avenir. Etant de la génération suivante, je me sens complètement solidaire, complètement impliqué, avec la conscience d'être encore partie prenante de ce qui va se jouer dans les vingt prochaines années, sans être sûr d'être acteur. Témoin, j'espère n'être pas muet, transmetteur de ce qu'il est possible de transmettre aux nouveaux ou aux plus jeunes. Oui, ce sera probablement très difficile. Mais comme le cardinal, je reste persuadé qu'il y aura des gens attachés à la vérité et à la liberté et qui ne se laisseront pas faire.

Comme je comprends que le cardinal fasse le vœu -souriant- que la Providence lui accorde depuis le ciel de se rendre compte de ce qui se passera ici-bas dans les proches décennies. Comment ils s'en tirent ! L'aventure continue, l'enjeu reste le même. Mais les conditions d'existence transforment profondément les modes de témoignage et de transmission. Avant d'en venir à cette conclusion testimoniale Serge Moati avait interrogé le cardinal sur l'évolution des médias et la difficulté de plus en plus grande à y faire entendre une parole vraie. D'où la création de KTO, petit espace de liberté pour une parole qui ne s'exprime sûrement pas dans le style des télévangélistes. Or, justement, l'existence de KTO est menacée, ces jours-ci, des décisions graves doivent se prendre qui détermineront le sort de cette flamme fragile...

C'était un des principaux sujet de conversation jeudi soir, lors de la réception donnée au palais abbatial de Saint Germain des Prés pour le départ de Marie-Caroline de Marliave, qui, pendant quatre ans, a fort bien assumé sa tâche au service de la communication de l'épiscopat. Toute la presse catholique était là ainsi que les informateurs religieux. J'ai eu l'impression d'une convergence assez unanime sur un recentrement qui rend dérisoire certains clivages passés...

15 janvier

Brusquement, en lisant Anne-Marie Pelletier, une intuition à propos du célèbre verset du Magnificat, "il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles". Il est, le plus souvent, compris à contre-sens et nous sommes tous, d'autant plus ou moins portés à intégrer ce contre-sens qu'il est rarement mis en lumière. Comme l'écrit A-M Pelletier, on est tenté de lui donner une application de militance politique alors qu'il est "l'expression même du cœur pauvre, qui croit que Dieu est assez puissant pour lui faire justice". Le rêve révolutionnaire de substituer aux méchants, aux riches, aux exploités, les bons, les pauvres, les exploités ne souffre que de l'illusion démentie constamment par l'histoire. La montée au pouvoir des exclus d'hier -ou des prétendus tels- produit souvent des "méchants" pires que ceux auxquels ils ont fait suite et crée de nouveaux exploités et persécutés, ceux que le Magnificat distingue comme des humbles et à qui il rend justice. Certes, un tel constat ne doit pas conduire à un noir pessimisme historique, s'il constitue un démenti au progressisme plus ou moins naïf. Il y a un raisonnable espoir de transformer les situations d'injustice et d'honorer les humbles. Et parfois, il faut forcer le destin... en faisant en sorte de ne pas créer les conditions du pire.

Je n'ai pas vu le film *Marie-Madeleine* d'Alberto Ferrara, où Juliette Binoche joue le rôle central. Une discussion est née dans laquelle je ne pourrai m'insérer qu'en pleine connaissance de cause. Mais j'ai réfléchi sur deux pièces du dossier : un entretien de l'actrice avec Frédéric Lenoir dans *Le Monde des religions* et la lecture de quelques brèves pages de *l'évangile de Marie* traduit à la Pléiade (*Ecrits des apocryphes chrétiens*). L'entretien met en présence d'une personnalité attachante, engagée dans une quête spirituelle non médiocre. Certes, l'insistance sur *dialogue avec l'ange*, qui est pour moi un souvenir ancien, laisse planer une touche énigmatique. Je préfère ce qu'elle dit sur les évangiles, celui de Saint Jean. Reste la façon dont elle comprend Marie-Madeleine et l'émergence du féminin. Pourquoi pas ? Mais les données du texte apocryphe sont extrêmement ténues. Marie-Madeleine aurait reçu une révélation personnelle d'en haut dont elle fait bénéficier les apôtres troublés par le départ de Jésus. N'est-ce pas le thème de *l'initiation* qui prévaut ici, celui de "la connaissance véritable" où s'unifient l'âme et l'intellect ? Cette initiation se justifierait aussi par le fait qu'elle a été la plus aimée.

Je n'ai aucune envie de mal juger une démarche personnelle qui rejoint souvent la voie évangélique. Il est permis toutefois de se demander si la promotion de la figure de Marie-Madeleine comme inspirée et atypique par rapport à la typologie féminine ecclésiale (*la vierge, la mère, la prostituée* -c'est du moins ce que dit Juliette Binoche) ne correspond pas à la tendance actuelle à privilégier ce qu'on appelle les spiritualités comme libre chemin de l'esprit. Cette tendance n'est pas dépourvue d'inclinations gnostiques et d'appréciations péjoratives envers une Eglise décrite sous des aspects assez mesquins. Cette primauté donnée à la subjectivité est très contemporaine. Elle n'est pas dépourvue de préjugés, elle ne discerne pas toujours les lumières qu'elle dédaigne. Mais dans ce cas précis, elle suscite une sympathie qui s'accorde à la conscience droite.

C'est le *Canard enchaîné* qui, sans doute, est à l'origine d'une "indiscrétion" qui fait jaser ici et là. A la fin d'un repas à l'Elysée, Bernadette Chirac aurait demandé à Monseigneur di Falco de dire "les grâces". Devant un président "livide" et sa fille tout aussi mal à l'aise, l'évêque de Gap se serait exécuté. En dépit de la recommandation de Claude, l'affaire se serait immédiatement ébruitée. En tout cas, elle suscite de vertueuses remontrances. Ainsi celle d'Eric Zemmour et de Christophe Barbier, dont j'apprécie les échanges vivants et piquants sur *l* *télévision*. L'ami Eric invoque l'exemple du général de Gaulle qui jamais (ou presque) ne communiait au cours des messes où il représentait l'Etat. Tout de même ! Le repas de l'Elysée n'avait pas un caractère officiel ! Et puis, dans ce domaine, le général faisait pire que dire les grâces, il faisait célébrer des messes, souvent par son neveu père blanc qui venait -me semble-t-il- dans la chapelle de l'Elysée. Dans mes souvenirs, c'est madame Coty qui avait fait réhabiliter cette chapelle non utilisée par les prédécesseurs du dernier Président de la Quatrième République.

Cela pour la petite histoire ! Mais le général a fait bien d'autres entorses à la laïcité. C'est lui qui entonna le Magnificat à Notre Dame pour la libération de Paris et c'est lui aussi qui choisit la cathédrale de Reims comme symbole de la réconciliation franco-allemande, pour une messe en sa présence et celle du chancelier Konrad Adenauer.

18 janvier

L'autre soir, à KTO, Mgr di Falco m'a raconté la véritable histoire des grâces à l'Elysée. Ce n'est pas Bernadette, mais Jacques Chirac qui est à l'origine des grâces, pour la bonne raison qu'il regrettait que l'évêque de Gap n'ait pas récité le bénédicité au début du repas. Ce dernier s'est donc exécuté à la fin, sur un ordre impératif de Mme Chirac. Il était un peu dans ses petits souliers, parce que les 70 invités n'étaient pas tous, loin s'en faut, catholiques. C'est donc par un petit discours qu'il commença, pour saluer tout le monde, très œcuméniquement. Ce qui lui permit de glisser sa prière à destination de ceux qui partageaient sa foi et conclure par un signe de croix.

Je me suis empressé de communiquer à Eric Zemmour ce récit. Il m'en a vivement remercié et nous avons un peu échangé sur les paradoxes du général. J'ai oublié de lui citer cette phrase qui explique beaucoup de choses : "L'Etat est laïque, mais la France est chrétienne."

Samedi prochain, je participe à un petit colloque sur *politique et christianisme* à l'enseigne de Saint Thomas More. J'avais d'abord prévu de traiter de la "différence chrétienne" sur fond de philosophie commune du bien commun. Et puis à mesure que l'échéance se rapproche, il m'est insupportable de réfléchir et de parler dans l'ignorance et l'indifférence de la pensée propre à l'auteur de *l'utopie*. J'ai donc vite fait une petite bibliographie et me suis remis en mémoire la biographie de cette magnifique figure dont le cinéma s'est saisi pour nous donner un si beau film : *Un homme pour l'éternité*.

Je suis frappé par ce moment privilégié de l'humanisme chrétien de la Renaissance. Je pense au développement de la pensée, non séparable, certes, des déchirements de l'époque. Une orientation intellectuelle me séduit. Ce Thomas More, ami intime d'Erasmus et admirateur de Pic de la Mirandole, réussit l'alliance de l'humanisme et de la foi, de la plus large ouverture à tous les registres de la culture en plein mouvement et de la réflexion la plus exigeante sur le patrimoine chrétien. C'est, en somme, la préfiguration des Lumières, mais sans la hargne anti-religieuse du XVIII^e siècle.

Surtout, ne pas croire que "l'utopisme" de Thomas s'explique par un messianisme exalté, proche d'un évangélisme naïf qui se passerait des médiations naturelles. On note chez lui un

aristotélisme bien assis et même un "positivisme" auquel n'échappe aucune contrainte de la vie politique et sociale. C'est peut-être en ce sens que je pourrais adapter mon premier schéma d'exposé à la pensée du grand homme (et du saint) qui nous réunit. Certes, la différence chrétienne n'apparaît pas directement dans *l'utopie* qui est un texte pré-chrétien. Justement, la différence ne peut se passer du substrat politique qu'elle perfectionne par la charité.

Quel séisme moral que cette enquête parlementaire sur le scandale judiciaire d'Outreau ! Ça fait vraiment très mal ! On en est presque terrifié pour le juge responsable principal de cette série de catastrophes humaines en chaîne. Comment va-t-il se comporter devant ses victimes ? Rester sur sa ligne d'impeccabilité ("Je ne ferai aucune excuse") est proprement absurde. Sans doute pourrait-il arguer que l'unanimité qui le condamne aujourd'hui contraste avec celle qui vouait à la vindicte les suspects de toute affaire de pédophilie. Mais ses erreurs apparaissent si patentes que continuer à les nier relève de l'aveuglement ou d'une rigidité psychologique insupportable. Pourquoi ne pas reconnaître sa bévue, en prenant conscience de l'environnement qui l'a conditionnée ?

19 janvier

En même temps que je lis la presse abondante du jeudi, il m'est impossible de ne pas suivre en même temps la commission parlementaire. Ce sont les avocats qui parlent ce matin. C'est plus technique qu'hier, ce n'en est pas moins existentiel. Et tout aussi accablant. La justice française devra surmonter cette épreuve d'une façon ou d'une autre. Mais elle ne restera pas indemne de cette suspicion qui plane désormais sur elle. Je n'ai jamais été un "idéaliste" de la justice humaine. Les séries américaines nous montrent à quel point il y a un côté guerrier dans cet affrontement impitoyable qu'est un procès. "Faire confiance à la justice de son pays" est une formule stéréotypée qui ne m'a jamais convenu, parce que j'ai toujours eu conscience de la fragilité de l'institution. Le fiasco est toujours possible même si les meilleures conditions sont réunies. Et comme il s'agit d'une joute guerrière, ceux qui l'emportent le doivent aussi à leur combativité. Il faut souhaiter que le droit, l'équité et la vérité trouvent leur compte dans cette histoire compliquée... C'est mon côté anarchiste que j'avoue sans vergogne. Certes, il n'y a pas de société sans institution, pas de société juste sans justice, mais les institutions sont faillibles. Et dans certains cas non généralisables, il vaut mieux s'en passer...

Voilà bien longtemps que la coupole de la chapelle de la Pitié Salpêtrière me fait rêver, ainsi d'ailleurs que l'imposante façade de l'hôpital. On m'avait dit cette chapelle immense... Hier, j'ai enfin franchi le pas. Venant à pied de la place d'Italie pour rejoindre la gare de Lyon, je suis entré dans la cour et j'ai accédé à cet impressionnant édifice. De fait, le sanctuaire est très grand, avec plusieurs nefs ordonnées autour de la coupole. Le jeune aumônier célébrait la messe en plein après-midi. Je me suis associé à l'assemblée (une trentaine de personnes). La pensée de Michel Foucault, qui est mort ici, s'est imposée à moi. Cet établissement n'était-il pas emblématique pour lui du "grand enfermement". On peut certes discuter ce que cette thèse à d'abrupt et d'un peu systématique. Mais je suis très sensible aux correspondances symboliques que m'imposent les "lieux de mémoire". Le souvenir si vivant pour moi de l'auteur de *l'histoire de la folie* (éditée par Philippe Ariès !) me conduit spontanément à l'évocation et à la prière.

20 janvier

Conférences, hier soir, aux cercles littéraires du Roseau d'or, du père Xavier Tilliette et de Dominique Millet-Gérard sur Paul Claudel. Mon amitié pour ce savant jésuite, honneur de la Compagnie, m'imposait de venir l'écouter mais aussi l'intérêt que je porte aux travaux de Dominique Millet-Gérard sur l'œuvre claudelienne. J'ai été un peu surpris -mais nullement fâché- du caractère presque intimiste de cette soirée où l'on a surtout parlé des aspects les plus secrets de la biographie de l'auteur de *Partage de midi*. Le père Tilliette sait tout de l'origine réelle de la somptueuse dramaturgie du poète. Quant à Dominique Millet, c'est une étude très ciblée des correspondances ecclésiastiques de Claudel qu'elle nous a offerte, avec des aspects bien émouvants et révélateurs de ce que pouvait être le clergé à ce moment précis de notre histoire.

22 janvier

Forte impression d'*un homme pour l'éternité*, la pièce de théâtre de l'anglais Robert Bolt, cet agnostique fasciné par la figure de Thomas More. La pièce est admirablement jouée par une troupe d'évidence éblouie par son héros historique. La personnalité de Thomas y apparaît, conforme à ce qu'on sait de lui. L'intrigue est rigoureusement fidèle -me semble-t-il- au conflit avec Henri VIII. Le dénouement dramatique concentre la protestation de la conscience face à l'inacceptable moral. Antigone ? Peut-être et même sans doute, mais avec l'actualisation moderne qui nous impose un examen sans complaisance de nos crises de conscience. Non, l'Etat n'a pas tous les droits. Le suffrage ne lui confère pas une légitimité propre à le rendre arbitre du bien et du mal. C'est pourquoi le droit à l'objection de conscience est si important en matière grave. Si celui-ci n'est pas reconnu, l'exemple de Thomas s'impose. Justement, un tel exemple frappe à la fois par son inflexibilité et par sa modération. Inflexible, il ne cédera rien. Modéré, il ne cassera rien, sûrement pas l'Etat, sûrement pas la légitimité royale et l'ordre institutionnel dont il fut si bon serviteur. Son silence à lui seul, comme il est dit dans la pièce, est assourdissant.

Le colloque d'hier m'a appris aussi des choses bien intéressantes. Notamment, Philippe Bénéton, bon connaisseur et analyste avisé de l'œuvre de Thomas More. J'ai été mis ainsi en garde contre l'interprétation de *l'utopie* imposée par beaucoup de traducteurs qui ont voulu mettre de la cohérence là où l'auteur avait décrit une joyeuse incohérence. L'humour indélébile de Thomas inspire cette île fortunée qu'il ne prend pas au sérieux, même si son invention est l'occasion pour lui de projeter des idées de réforme et de transformation, par contraste avec une Europe déchirée et des institutions en péril.

23 janvier

La belle revue *Conférences*, publiée à Meaux, nous offre dans sa livraison d'automne 2005 un article du père Xavier Tilliette, qui a déjà provoqué quelques remous dans la Compagnie de Jésus. Il s'agit d'une réflexion-méditation du religieux sur l'évolution de son ordre. Le ton est assez amer et la réalité décrite est aux couleurs d'un désenchantement qui fait mal. Je m'étais persuadé que les jésuites, avec leur formation et leur expérience, avaient les nerfs assez solides pour résister au démantèlement. Il n'en a rien été et nous avons suivi, et même précédé le comportement du clergé diocésain et des autres ordres : la décléricalisation, la déclergification. Si l'esprit a été souvent sauvé, la lettre a disparu, comme la clôture et la cloche, les habits et le décor. Le réfectoire, ce lieu de l'unanimité et de la convivialité, ressemble à une cantine d'usine, on va à la communion les bras ballants ou derrière le dos, une démarche négligée qui ne traduit pas une vie intérieure très intense. Il y a encore des paroles plus dures dans cette confession qui est aussi un petit mémoire sur une vie entière dans une compagnie que l'auteur ne reconnaît plus. Les supérieurs en prennent pour leur grade avec notamment le rappel de l'affaire Danielou : Mais quelque chose s'est brisé en moi lors de la mort humiliée du cardinal Danielou. Dans ce triste épisode, j'ai perçu la couardise et aussi la crédulité des supérieurs, non moins que la vilenie de certains confrères avides de scandales et jaloux. Ce fut un épisode lamentable. J'avais volé au secours de l'ami, et l'on m'intima l'ordre de me taire.

D'évidence, ce mémoire, douloureux pour son auteur, doit être insupportable à beaucoup à qui il rappelle trop de souvenirs. Personnellement, il y a beaucoup de choses que j'ignore dans ce passé d'un demi siècle, même si j'ai connu plusieurs de ses protagonistes éminents : le cardinal Danielou (un peu), le cardinal de Lubac (beaucoup). Certains acteurs importants sont pour moi des noms sans visages. Il m'arrive de rencontrer ici ou là des survivants dont je devine seulement le rôle qui fut le leur, les événements auxquels ils furent associés, les êtres disparus qui leur furent proches. Peut-être existe-t-il déjà des relations assez précises de cette part d'histoire liée à l'effondrement des années soixante-dix. Il me faudra en prendre connaissance si je veux faire le point exact sur une période qui a énormément compté pour l'Eglise et la société.

24 janvier

Beaucoup de soucis, de réunions, de conversations autour de l'avenir de KTO. Des articles

désagréables dans la presse. Une question de fond. A-t-on besoin d'une chaîne explicitement catholique qui n'a pas peur d'inscrire dans sa charte le souci de l'évangélisation ? Pour moi, il n'y a aucun doute, et je m'interroge sur les réticences de certains ou crains de les trop bien comprendre. Il y a quelques semaines, invité à débattre avec quelques collègues de la notion de transmission, je fus quelque peu interloqué de la réaction de l'un d'entre eux, avec qui j'entretiens pourtant d'amicales relations. Pour lui, il n'y avait plus de transmission possible dès lors qu'il n'y avait plus *d'autorité* concevable dans notre société. Je ne puis être d'accord, aussi bien en ce qui concerne la culture, la pensée que la foi.

Alain Finkielkraut ne cesse de se battre sur le terrain de la culture, et donc de l'école, dans la ligne d'Hannah Arendt, pour défendre la supériorité de ce qui s'impose à nous en vertu de son excellence, de sa vérité, de sa nécessité. Sinon, c'est le règne du relativisme absolu. Tout s'égalise, rien n'a plus de prix, de densité ontologique et la vie, elle-même, n'a plus de sens. A fortiori, ce qui relève de la foi, de la Révélation, requiert une attention soutenue de l'intelligence, puisque c'est le salut des hommes qui est en cause. A moins de ne pas y croire, à moins de penser que le message du Christ et sa mission n'ont rien à changer dans nos vies.

"Malheur à moi si je n'évangélise pas !" L'apostrophe de Paul n'aurait plus de force sur nous ? D'où ma perplexité en lisant ces lignes dans *la Croix* d'hier : Or, la chaîne créée par le cardinal Lustiger apparaît porteuse d'une vision traditionnelle de l'Eglise et attachée à un rôle explicitement évangéliste des médias chrétiens, tandis que "Le Jour du Seigneur" a le souci de présenter un message de l'Eglise ouvert au plus grand nombre, sans obligation de convaincre et dans un esprit de service public. Il y aurait beaucoup à dire sur les termes employés ("vision traditionnelle") mais je reste pantois devant l'expression "sans obligation de convaincre" et sa saveur molièresque. De quoi alimenter la verve de Philippe Muray ! C'est presque ubuesque. Je ne connais aucun discours qui ne comporte une obligation de convaincre, même si son contenu est éthiquement faible. Le langage n'a plus aucun intérêt s'il ne convainc pas de ses assertions ! Le dialogue démocratique d'un Habermas vise à convaincre les partenaires par des arguments qui portent ! Il n'y aurait donc que le discours religieux qui renoncerait à toute assertion de vérité et à toute possibilité de convaincre ? C'est fou, mais tragiquement significatif. C'est comme cela que le christianisme disparaît, qu'on ferme les églises, les séminaires et que les ordres religieux deviennent des mouvoirs. Mais alors, comment réagir avec des gens qui marchent sur la tête ?

Autre attaque, de biais, bien sûr : une chaîne ouvertement et clairement catholique conforterait la tentation communautariste. Celle des autres, mais aussi celle des catholiques eux-mêmes. Très perfide ! Mais c'est quand même nous prendre pour des imbéciles. Le christianisme ramené à une différence, un repli sur une particularité, une appartenance de type ethnique, une bizarrerie de mœurs et de préjugés. Presque une affaire tribale ! De ce point de vue, ce qu'a pu nous faire de mal le label *catho*. Je n'aime pas ce mot de catho qui réussit ce chef-d'œuvre de faire de l'universalisme catholique précisément un label communautaire.

Je vois bien l'objection. En choisissant ce nom de KTO n'a-t-on pas significativement dérapé vers le repli d'une différence, qui réclame sa reconnaissance au sein de la bigarrure des chaînes qui prolifèrent ? De fait, si phonétiquement ça nous avait donné *catho* simplement, j'aurais sérieusement râlé. Je préfère de loin le **T** intermédiaire qui permet d'évoquer le *Théos* grec, Dieu lui-même. Pour aller plus au fond, la volonté du cardinal Lustiger de créer ce média spécifique correspond à un projet d'une criante nécessité. Le désert croit, désert spirituel mais aussi culturel. Il faut donc cette présence explicite qui permet d'offrir une formation et une information absentes ailleurs, qui atteint tous les milieux, y compris ceux qui ne bénéficient pas du maillage ecclésial, moins dense qu'hier.

Il est urgent de tordre le cou au reproche de communautarisme identitaire que je trouve grotesque. En fait d'universalité, le christianisme a vingt siècles d'avance avec ses fondements bibliques, parce qu'il s'adresse à tous les hommes. Son message -loin d'être particulariste- dépasse toutes les différences pour rejoindre l'intelligence et le cœur dans leurs exigences universelles. De plus, sa pratique constante, depuis les origines, implique un dialogue avec ce qu'il y a de plus authentique dans les civilisations les plus diverses. Il y a donc dans son code originel une disponibilité à partager avec l'autre, et trouver avec lui le domaine commun de la raison.

26 janvier

Avant même d'avoir lu l'encyclique *Dieu est amour* j'avais la certitude intime que Benoît XVI allait au cœur du christianisme et que cette volonté de se concentrer sur l'essentiel était en soi un programme de pontificat. Non pas un programme politique, un plan prospectif de réformes structurelles, encore moins un catalogue d'ambitions, mais un recentrage sur les missions à partir d'une réflexion-méditation sur les mystères du Dieu révélé. Face à l'athéisme du radical non-sens, la fantasmagorie du hasard, l'absurdité foncière d'un monde sans raisons et sans buts, se distingue la foi qu'à l'origine et au secret de l'existence actuelle de l'univers et de l'homme, il y a l'abîme de l'amour absolu qu'est Dieu. C'est tout de même énorme, et il vaut la peine d'y revenir puisque sans cette certitude il n'y a pas de révélation biblique, il n'y a pas de témoignage du Christ et pas de mission de l'Eglise.

C'est pourquoi je suis un peu ahuri de la réaction du journaliste de *libé* de ce matin qui donnerait écho à la déception des "vaticanistes". Bruno Bartoloni, correspondant de l'AFP au Vatican juge ainsi péremptoirement : C'est une encyclique d'homme âgé, d'un pape de transition qui n'a pas de programme spécifique mais qui tient à faire part de certaines de ses réflexions historiques et intellectuelles... Il lance des signaux d'alarme, mais cette encyclique ne va rien changer de fondamental. Une encyclique inaugurale d'un pontificat ne ressemble pas à une déclaration d'investiture d'un Premier ministre. Sans doute peut-elle donner le ton, ouvrir des perspectives, manifester une intention. Justement, il y a une intention manifeste dans cette première encyclique. Celle de mettre en lumière l'amour révélé afin de répondre aux requêtes présentes et au procès fait au christianisme -procès quotidien, infiniment répétitif- d'avoir condamné et refoulé l'*eros*, l'amour charnel, et même de l'avoir sali (Nietzsche). Ce n'est pas un leitmotiv de *Libé*? Ce *Libé* qui, aujourd'hui, fait la fine bouche, comme si l'encyclique n'apprenait rien que de banal et de convenu. Pas question de se remettre en cause ou seulement de discuter franchement. L'affaire est bouclée d'avance !

Pas pour moi en tout cas et pour ceux qui prennent la peine de lire le texte avec attention et qui y découvrent (ou redécouvrent) une pensée qui s'enracine dans l'histoire, celle de l'Ancien Testament, du Nouveau, mais aussi celle des controverses philosophiques, des Grecs jusqu'à nos jours. La mise au point des rapports entre la justice et la charité (avec le refus de dévaluer celle-ci) est aussi précieuse, parce qu'elle met l'accent sur ce qui est toujours éludé, moyennant la ringardisation du caritatif. La charité est le foyer brûlant de la vie divine qui vient illuminer les rapports humains. Sans elle, la justice devient la plus roide -et parfois la plus inhumaine- des idéologies. Mon ami le père Joseph Vandrresse me signale que Benoît XVI a repris un projet de Jean-Paul II lui-même sollicité par Mgr Cordes responsable de *Justice et Paix*. Il s'agissait de rendre au caritatif sa saveur évangélique et sa nécessité propre.

28 janvier

Le magazine Littéraire publie un dossier sur les Lumières. Intéressant, bien sûr, nuancé même. Mais je ne puis m'empêcher d'émettre des objections. Si les Lumières sont le triomphe de la raison, de l'esprit critique, ne se caractérisent-elles pas, en même temps, par un formidable préjugé à l'égard du judéo-christianisme? Qu'on le veuille ou pas, ce ne sera pas sans conséquences pour l'avenir avec l'explosion d'un contre-fanatisme qui n'est jamais que le répondant du fanatisme dénoncé. C'est difficile à admettre pour les dévots qui professent la perfection de leur modèle et affirment que tolérance est le maître mot de leur savoir vivre.

Autre objection. Même quand ils se veulent libéraux comme Todorov, les héritiers ne peuvent s'empêcher de définir leur modèle par déni du religieux. Exemple : "La quête du bonheur remplace la recherche du salut." ou encore : "les Lumières ont voulu substituer une fin humaine à la fin divine de nos actes, justification de notre existence." Passons sur le caractère insatisfaisant de la première formule. Pour un chrétien, le salut est le visage divin du bonheur, très supérieur aux promesses des épicurismes mondains. Mais l'essentiel est d'ordre métaphysique. Il y a un choix ontologique qui enferme la raison dans des limites rationalistes et le bonheur dans des limites hédonistes.

Je vois bien que les apologistes inconditionnels finissent par mettre de l'eau dans leur vin, en modérant la superbe des prétentions rationnels et libératrices par quelques bémols, voire quelques auto-critiques : "Ne cédon pas à la tentation de faire des Lumières un ensemble

homogène. Elles constituent, à bien des égards, une construction aléatoire mais raisonnée de la postérité." (Jean M. Goulemot)

Ou encore, cette conclusion de Didier Masseau à un article suggestif sur les Anti-lumières : "l'exemple de Rousseau nous rappelle que la notion d'Anti-lumière ne désigne pas une catégorie d'esprits en rupture totale avec l'esprit de leur temps. On trouverait facilement des passerelles entre les illuministes et les courants philosophiques. Joseph de Maistre s'appuie souvent sur la pensée politique de Rousseau pour récuser les théories libérales et l'on sait qu'un Burke, un des principaux adversaires de la Révolution va chercher son outillage théorique chez les philosophes du XVIII^e siècle".

Voilà, certes, qui contraint à plus de modération sans répondre entièrement à la question philosophique première. Y-a-t-il un athéisme de principe, ou un anti-christianisme global qui fasse césure absolue entre un avant et un après ? Le souvenir du beau livre de Pierre Chaunu me pousserait plutôt à modérer et nuancer, pour tenir compte de la diversité extrême de la civilisation européenne du XVIII^e siècle. L'ouverture à l'investigation scientifique la plus large, la curiosité d'esprit et l'intérêt pour une autre façon de penser l'homme dans le monde et la cité ne pourrait-il suffire à caractériser l'esprit des Lumières et le type humain qui lui correspond ? Louis XV et Louis XVI n'étaient-ils pas plus encore de cet esprit que Robespierre et Malesherbe tout autant que Condorcet ?

29 janvier

Bien sûr, je lis Sollers. Malgré mes agacements, parfois au bord de l'indignation. Depuis *Femmes*, il ne cesse de resservir le même ersatz de roman qui tient du journal personnel, du cahier de lectures, de rêveries à la lisière de l'informe, avec quelques personnages, des femmes, bien sûr, censées peupler son boudoir pour le charme de ses monologues. Est-il condamner à reprendre toujours le même livre indéfiniment, alors qu'il faudrait qu'il en sorte enfin, pour que ses dons prodigieux produisent du génie ? Nietzsche convoqué ici n'est malheureusement pas le sosie du Virgile de Dante. Je lis néanmoins et parfois ma curiosité est piquée par un rapprochement plus ou moins saugrenu. Sollers le libertin, amateur, butineur, continue à faire son miel de tout, sans jamais donner congé à son catholicisme natal dont il goûte trop les parfums et les mystères pour s'offrir le désagrément d'un désaveu.

31 janvier

Il y a des jours de surchauffe...intellectuelles. Les livres, le même matin, vous sollicitent avec l'arrivée des facteurs. Trois ce matin que je survole, impatient de ne pouvoir les lire en entier et pourtant déjà engagé mentalement dans une discussion ardue à propos de leurs thématiques. Une somme sur Saint Augustin, un débat sur le religieux entre Régis Debray et Claude Geffré, un brûlot sur la contraception et l'Eglise. Et tout cela s'enchevêtre dans ma tête avec un article lu la veille sur la nouvelle problématique des liens entre judaïsme et christianisme depuis Vatican II qui me pose plusieurs questions à dénouer. De plus, j'ai relu hier soir une grande partie de *Gaudium et Spes* pour répondre à deux jeunes journalistes de *Radio Notre Dame*. Et je dois réfléchir à un autre thème difficile pour une émission de la même radio, demain. Qu'en est-il des rapports de la psychologie et de la spiritualité ? Heureusement, Marie Balmay sera là pour que je ne m'égare pas sur de fausses pistes.

7 février

Depuis des jours, la bataille des caricatures de Mahomet fait rage, produisant ses morts ailleurs et ici ses débats télévisés. Hier soir, je me suis spontanément retrouvé d'accord avec Hubert Védrine sur le sujet (Mots Croisés à France 2). J'apprécie souvent ses analyses calmement pédagogiques. Il se trouvait hors camps (celui des offenseurs et celui des offensés) pour marquer l'inanité des caricatures, leurs effets malheureux et porter le regard sur des points bien plus pertinents. Cette position dépassionnée me convient assez parce qu'elle est d'abord la plus apte à mesurer les données d'un problème considérable, que les incantations ne sauraient faire disparaître et parce qu'elle permet d'échapper aux passions partisans, qui

échauffent les esprits en pure perte.

Demain, je devrais m'expliquer devant mes étudiants en journalisme sur ma propre appréciation de cette affaire extrêmement complexe. Il me faudra sans doute prendre mes distances à l'égard de moi-même pour tenter de présenter un cadre explicatif apte à faire comprendre ce qui est en cause et n'apparaît pas forcément dans les échanges des médias. Mais je pourrais très bien partir de mes sentiments personnels afin d'illustrer comment ma perplexité m'a, dès le départ, rendu étranger aux clivages entre défenseurs acharnés de la liberté de la presse et avocats convaincus du respect des convictions religieuses. Pourtant les deux causes me sont chères et je serais disposé à les défendre tour à tour.

Journaliste d'opinion depuis mes jeunes années, je n'ai cessé de profiter pleinement de cet espace de liberté magnifique qu'est la presse indépendante. Je n'ai jamais contesté à mes "adversaires" le droit d'exprimer leurs propres visions des choses. N'y a-t-il pas un grand bonheur à discuter pied à pied, à échanger des arguments ? C'est souvent la condition d'une meilleure appréhension d'un sujet qui se précise, se révèle, s'approfondit. Rien ne m'a jamais paru plus absurde que la censure qui sous couvert d'empêcher l'expression de la perversité s'oppose à sa mise en évidence. C'est dire à quel point je n'ai pas de complaisance à l'égard de ceux qui veulent interdire la critique, l'ironie et la caricature. Encore faut-il que la cause en vaille la peine ! Si réellement il faut se battre pour défendre le droit à l'expression, il faut que le sujet ne soit pas dérisoire. Et bien sûr qu'on ne contrevienne pas à une élémentaire sagesse. Provoquer une crise mondiale, faire des morts, pour satisfaire des caricaturistes capables de telles médiocrités, non merci !

On ne me fera sûrement pas grief de dédaigner le respect des convictions religieuses lorsqu'elles ne sont pas les miennes. Le droit "moderne" à la liberté religieuse est un des aspects de la liberté de conscience. Comme tel il requiert de la part de la puissance publique des marques d'estime à l'égard des religions. Par ailleurs, motu proprio, j'apprécie l'expression d'une reconnaissance de la transcendance et la faculté d'établir une relation d'oraison et de contemplation avec elle. Cela devrait me rendre solidaire de la colère des musulmans contre leurs dérisoires caricaturistes. Ce n'est pas vraiment le cas, car je n'admets pas les réactions disproportionnées et les diverses manipulations qui ont gonflé cette trop mince affaire.

Je n'ai nullement envie d'adopter pour autant une position de compromis, en jouant du détachement d'une tierce position. Au contraire, j'ai envie de m'engager pour affirmer qu'il est irresponsable de provoquer "gratuitement" la colère des gens, au risque de déclencher des conséquences imprévisibles. Petit apologue qui nous entraîne bien loin de cette affaire mais qui pourrait avoir quelque valeur d'exemple. J'ai un voisin irascible pour des raisons qui lui sont personnelles mais suffisamment sérieuses pour lui avoir mis la sensibilité à vif. Indisposé par ses mauvaises manières, je le prends à parti de telle façon qu'il sort de ses gonds et rentre dans la peau d'un tireur fou qui vise sur tout ce qui bouge. J'avais peut-être une certaine légitimité à le provoquer, mais au bout du compte c'est moi qui me suis montré irresponsable en déclenchant sa réplique disproportionnée.

C'est un peu de cette façon que j'apprécie ce qui vient de nous arriver, mais en donnant un peu de consistance aux motifs qui poussent les masses musulmanes à se révolter face à une provocation qui nous paraît, à nous autres, quasi dérisoire. Pour cela, je me référerai à ce que Marcel Gauchet expliquait lors d'une conférence récente. Le monde musulman, disait-il, est particulièrement à vif, parce que le mouvement de sécularisation et d'autonomisation de la société l'atteint en ce moment plus que toute autre civilisation. C'est l'univers sacré qui structure son existence de toujours qui est bousculé, avec la dénégation de la loi religieuse qui ordonne toute société musulmane. L'islamisme le plus radical n'est jamais que la réponse à cette provocation qui désarçonne, pour ce qu'elle annonce de désagrégation de la communauté politico-religieuse fondée sur la "nomocratie".

D'où la nécessité d'une attitude prudentielle qui évite les emballements inconsidérés. Il vaut mieux discuter sérieusement des fondements de la cité moderne, en respectant le domaine de la foi, plutôt qu'attiser une guerre qui rendra les gens fous et impropres à reconnaître le bien fondé de la distinction des domaines.

8 février

Le juge Burgaud devant la commission parlementaire. C'est un moment difficile pour le jeune magistrat mais une épreuve nécessaire. Pour lui le premier. Lui aura-t-elle permis de sortir de sa carapace, fragile certes mais d'autant plus farouchement protégée. Fragilité, immaturité, absence de connaissance de la vie... Un gamin ! Peut-être et même sans doute. Mais dans cette affaire ce qui apparaît d'abord, c'est que le roi est nu ! Le pouvoir de juger, le plus terrible selon Montesquieu, est au prix de toutes les fragilités et de toutes les erreurs.

9 février

Gros contraste entre l'entretien du juge Burgaud hier et celle du procureur Lesigne aujourd'hui. Autant le premier était handicapé dans son élocution, autant le second est presque volubile. Autant l'un était abstrait, l'autre se montre précis dans sa démonstration. Et pourtant, on aboutit au même désastre que la grande expérience du procureur n'a pu empêcher. Cependant M. Lesigne a conscience des causes -du moins de certaines d'entre elles qui sont à l'origine de cette prodigieuse méprise. Il a su, assez finement, évoquer l'emprise des mythes sur une communauté, sur une ville, une région. Sortir du mythe pour identifier l'authenticité d'une parole et d'un témoignage, ce n'est pas si aisé.

Je suis d'accord avec Max Gallo et Jacques Julliard sur l'impératif rigoureux de la liberté d'expression. Je suis aussi d'accord sur le progrès qu'a constitué le passage à une laïcité démocratique. Même s'il m'arrive de m'insurger contre la légende dorée de l'émancipation laïque. Incroyable l'amnésie qui fait l'impasse sur les persécutions dont ont été l'objet les chrétiens depuis la fin du dix-huitième siècle, des pontons de Rochefort aux îles Solokovi... Cela n'empêche pas que le passage d'une ère sacrale à une ère non sacrale -je ne retrouve pas le qualificatif positif adéquat- constitue une étape nécessaire, où le chrétien que je suis trouve les conditions d'une liberté spirituelle précieuse.

Il est sûr que dans une société non-sacrale, le statut du blasphème devient problématique au point de s'effacer du droit. En régime sacré, il constitue le délit le plus grave, puisqu'il contrevient à l'ordre du monde. S'étonner de la sévérité avec laquelle il était réprimé jusqu'au dix-huitième siècle, c'est ne pas comprendre le sens des évolutions historiques occidentales. Lorsque la Restauration le rétablit comme crime au dix-huitième siècle, son application est impossible. Jacques Julliard le rappelle au *Nouvel Observateur* d'aujourd'hui, en citant la réaction de Chateaubriand : "La loi blessait l'humanité sans protéger la religion." L'argument est décisif. Il convient d'accepter parfois l'outrage et l'injure pour défendre l'inviolabilité de la conscience et la transcendance divine.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas un droit de protestation et qu'on doive accepter sans état d'âme toutes les provocations nihilistes et les étalages de la bassesse d'âme. La liberté, hélas, se paie d'un très large espace laissé à la bêtise humaine. Il ne faut pas tout laisser faire et dire pour autant. Il existe des recours judiciaires possibles ; j'ai défendu le bien fondé de la plainte contre le détournement de la cène de Léonard de Vinci. L'exploitation commerciale a des limites.

11 février

Je lis tous les articles -même ceux de *Charlie Hebdo*- sur les caricatures. Tous donnent à réfléchir, d'une façon ou d'une autre, en obligeant à tenir compte d'analyses contrastées. C'est Régis Debray qui a exprimé le point de vue le plus proche du mien, avec Jean Daniel. Mais je ne dédaigne nullement les avis contraires, d'autant qu'ils émanent souvent d'intellectuels que j'estime ou qui me sont très proches. La position la plus radicale -exprimée par Luc Ferry et Alain Finkielkraut ne peut être rejetée facilement. L'islamisme, désigné comme une menace aussi redoutable que le nazisme dans les années trente, exigerait de notre part une détermination sans faille. C'est vrai qu'il y a quelque chose d'effrayant dans cette houle de haine agressive, dans ce fanatisme brut. Préconiser la fermeté des démocraties relève sans aucun doute de l'urgence. Affirmer sans peur le refus de transiger sur la liberté d'expression, bien sûr. Mon doute vient de la valeur "pédagogique" de l'ironie bête et méchante. Ce n'est pas tellement la question de blesser ou non, c'est celle de convaincre du bien fondé d'un régime de

liberté. Il me semble qu'il y a mieux à faire que de provoquer le fanatisme là où on risque justement de faire son jeu.

12 février

L'actualité m'a empêché d'évoquer le brûlot d'Eric Zemmour, intitulé *Le premier sexe* (chez Denoël). Une sacrée provocation, comme il les adore et qu'il devait mijoter depuis un certain temps. Le livre se lit avec amusement. Ou avec une noire fureur, comme le montrent les cris sauvages de quelques féministes outrées. Mais il y a aussi des critiques mesurées comme celle de Natacha Polony dans *Marianne* de la semaine dernière. Cette excellente journaliste est d'autant plus crédible qu'elle n'est nullement dans la ligne progressiste, bobo, ou politiquement correct. Elle admet même qu'il y a quelque chose qui ne marche pas dans les relations hommes-femmes d'aujourd'hui. Disons qu'elle est en colère parce que la juste dénonciation de ce qu'un Michel Meyer appelle Big Mother lui paraît détournée par notre pamphlétaire au profit d'un machisme rudimentaire qui lui ferait oublier les merveilleuses leçons de Mona Ozouf sur l'équilibre à la française, pour préférer Jean-Marie Bigard et sa désastreuse démagogie de petit mâle.

C'est assez bien envoyé. L'ami Zemmour devait s'attendre à ce type de charges. A-t-il complètement tort pour autant ? Par excès, par idéologie, et même par complexe de "petit mâle" ? Son brûlot aurait perdu de sa force et de sa drôlerie, s'il avait gommé ses "hénaurmités". Encore faut-il qu'un noyau de rationalité émerge de la provocation. Je pense qu'il existe, parce que la polarité homme-femme est une donnée capitale du lien social. Encore faut-il -et là je suis très bien Natacha Polony- envisager cette polarité comme un partenariat respectant les différences. Cela n'a rien d'évident avec les pesanteurs sociologiques, les modes, les tabous modernistes ou post-modernistes. J'aurais plutôt confiance en l'intelligence des hommes et des femmes, et notamment des femmes. Mais il y a un sujet sur lequel je suis en désaccord avec Eric. Il concerne le point aveugle de son essai, c'est à dire l'amour humain qui n'est pas réductible à la question du désir et du désir-passion. Je m'en suis occupé dans un essai qu'il me faudra peut-être compléter ou plutôt éclairer là où il est trop elliptique.

16 février

Le Figaro et *Libé*, dans leurs suppléments littéraires, reviennent sur "la question de Dieu". Selon des perspectives différentes et à vrai dire très dispersées. Les deux journalistes brassent les livres, les contributions multiples d'une revue (*Critique*). Comment s'y retrouver ? Quelques points de repères intéressants. Régis Debray récuse Vattimo et Rorty, avec leur ontologie faible, où le compassionnel deviendrait l'expression religieuse unique. L'essor des fameuses spiritualités contre "le dogmatisme", ça ne tient pas. Opportunisme ou lâcheté, dit-il très bien. Le religieux comme matière à option ou luxe existentiel ce n'est pas sérieux : "Les avantages de la religiosité sans les inconvénients, c'est à dire l'appartenance, la généalogie, la dette et même *horresco referens*, la hiérarchie. De ce point de vue, l'essor des spiritualités orientales me semble plutôt traduire un affaïssement du religieux qu'autre chose."

Enfin ! C'est dit par quelqu'un, non suspect d'apologétisme chrétien. C'est ma conviction depuis longtemps et tout ce tapage opéré autour des "spiritualités" qui submergeraient l'institutionnel, le dogmatique, peut faire le miel de pas mal de démagogues ou de récupérateurs intéressés par la manne du "développement personnel", ne m'a jamais fait broncher d'un pouce. Tout cela s'effondrera, et d'abord s'émiettera au gré des modes et des tendances éphémères. Reste qu'il existe un énorme malentendu à propos du *dogme*. Malentendu que Marcel Gauchet dans son entretien du *Figaro* ne lève pas, selon moi. Le dogme, ce n'est pas ce qui réclamerait simplement l'écoute et l'obéissance, c'est ce qui requiert un considérable effort de réflexion et d'élucidation dans ce milieu singulier qu'est la foi. Il faudrait préciser cela techniquement, selon les exigences rigoureuses de la théologie. Mais nous sommes à mille lieues de ce qu'on entend généralement par *dogmatisme* et qui s'opposerait frontalement à la pensée rationnelle des Lumières.

18 février

Marianne publie une série de caricatures antichrétiennes. Pourquoi cela n'arrive pas à me toucher ? Pardon, mais je les trouve d'une bêtise affligeante, d'une grossièreté sans nom. Il ne faut vraiment pas être difficile pour y voir l'expression achevée de la liberté d'esprit et du non conformisme. Pourquoi faut-il qu'il y ait depuis toujours ce pacte indélébile entre l'antichristianisme (l'anticléricisme aussi d'ailleurs) et la bassesse intellectuelle et morale ?

21 février

J'ai reçu samedi matin le faire-part de décès de mon ami Jean Bourdarias. Jean avait toute mon estime depuis de nombreuses années. J'appréciais sa droiture foncière, sa foi simple et profonde. La lecture de ses mémoires m'avait permis de le mieux comprendre, avec ses origines familiales, son parcours professionnel, la période de la guerre avec ses activités résistantes. Il n'était pas voué au journalisme, puisqu'il avait une formation technique dans l'industrie aéronautique. Dans son article d'hommage du *Figaro*, le père Joseph Vandrissse salue le caractère *pionnier* du travail d'informateur religieux de Jean. A posteriori, je suis frappé par la façon dont il a suivi et analysé les événements religieux, à l'occasion du concile puis dans l'évidente crise qui l'a suivi. Homme de terrain, observateur précis, il *sentait les choses* et son jugement était particulièrement sûr. Ce n'était pas un intellectuel au sens propre, pas un théologien, mais sa foi lui faisait entrevoir là où il y avait dérive et possibilité de catastrophe. Il ne supportait pas qu'on porte atteinte à la Révélation par prétention intellectuelle. Il en était blessé. Ses obsèques ont lieu à Brive, dans cette Corrèze qui lui était si chère. J'irais volontiers si le travail ne me retient...

22 février

Hier, aller-retour dans la journée à Brive pour les obsèques de Jean Bourdarias. A la gare, je pense évidemment au père de mon ami Bertrand, Jacques Renouvin qui fut arrêté par la Gestapo en cet endroit précis. Une plaque, d'ailleurs, rappelle l'événement. On la doit à Jean Charbonnel qui l'avait faite apposer à la fin de son mandat de maire. Je ne puis m'empêcher de relier mon pincement de cœur aux controverses actuelles sur la "mémoire" et le déni du passé français. L'héroïsme d'un résistant-pionnier me renvoie à la fierté et au bonheur d'être français, avec le sentiment de m'inscrire dans une continuité temporelle qui m'a construit et me projette dans l'avenir. Brive, c'est aussi le souvenir d'Edmond Michelet, que je vénère, avec la présence continuée d'une famille qui m'est chère. Jean Bourdarias était un témoin authentique de cette période de la guerre où il fut pleinement engagé comme jeune résistant. Des compagnons sont là, d'ailleurs, entourant son cercueil avec leurs décorations. Cela m'émeut, plus que je ne saurais le dire.

La cérémonie a eu lieu en l'église Saint Cernin à laquelle Jean était attaché. Plus sans doute qu'à la belle collégiale Saint Martin que j'ai revisitée, et qui est un peu la gloire de la ville. Il en avait été le paroissien après guerre. Mgr Roll, ancien évêque d'Angoulême et ami de longue date du défunt et de sa famille présidait la célébration, entouré de plusieurs prêtres. Le père Joseph Vandrissse qui n'avait pu venir, avait adressé un beau message, lu avant l'absoute. J'ai apprécié aussi les interventions des petits enfants de Jean, qui, visiblement admiraient et aimaient beaucoup leur grand père.

A la sortie, conversation avec Etienne Patier, petit fils d'Edmond Michelet, rejoint bientôt par sa tante, madame Rivière la propre fille de l'ancien ministre. A propos de ce dernier, sa cause de béatification ouverte par l'évêque de Tulle, semble un peu en panne. On parle des objections assez rudes des anciens de l'OAS qui gardent un souvenir hostile du garde des Sceaux à la fin du drame algérien. Il faudra que je me renseigne.

Pour les heures de train, j'avais emporté le débat Finkelkraut-Benny Lévy (*Le Livre et les livres* chez Verdier). Ce face à face m'intéresse passionnément à cause des protagonistes. Sans doute ai-je confié à ce journal, au moment de la mort de Benny Lévy, la sorte de fascination que j'éprouve à l'égard de l'ancien secrétaire de Jean-Paul Sartre, celui qui amena le philosophe à récuser les thèses premières de sa pensée. Le *retour* au judaïsme de Benny Lévy est au centre de cette conversation interrompue par sa mort à Jérusalem.

23 février

Un mot, encore, sur le débat Finkelkraut-Lévy. Il tourne entièrement autour de la polarité spirituelle que constitue la Bible pour Benny Lévy et qu'Alain Finkelkraut transpose dans les livres, c'est-à-dire les monuments de notre culture, non sans rapports, d'ailleurs, avec le livre des livres. A.F. reconnaît sa dette à l'égard de son ami -considérable- puisque par son intermédiaire il a pu renouer avec le génie et la piété du peuple juif. Mais il n'a pu -pour des raisons culturelles "françaises"- devenir un adepte pur de "l'étude" du seul Livre. Les implications de cette reconnaissance, par l'un et l'autre, d'une hétéronomie radicale qui surplombe l'humanisme et le fonde, constituent une énorme provocation dans l'univers où nous vivons. Elle trouve dans l'opposition entre la *loi* et le droit -en ce que ce dernier s'articule autour de droits subjectifs- un de ses principaux objets de scandale. Scandale infiniment précieux et fécond.

Cependant -comme chrétien et lecteur de Saint Paul- j'ai une difficulté sérieuse avec A.F. et B.L. Si l'on lit l'Épître aux Romains comme le manifeste d'un christianisme signifiant son congé au judaïsme, un congé définitif fondé sur le constat d'une caducité sans retour, l'opposition frontale détermine une impossibilité absolue. Alain Finkelkraut module un peu la difficulté en se référant à Vatican II mais Benny Lévy est catégorique. Le "progressisme", qu'il répudie comme fervent de l'étude, serait complètement chrétien, en ce qu'il signifie la vanité et l'impossibilité d'un "retour". Je ne puis ici répondre de façon satisfaisante, parce que je risquerais de passer les pieds joints au-dessus d'énigmes dont je ne suis pas sûr qu'elles puissent être présentement dénouées. Elles appartiennent au mystère de l'histoire qui reste, pour tous, en partie indéchiffrable. L'intérêt de notre temps, du côté chrétien, est que l'on ne se résolve plus au *rejet* et que l'on pressente à quel point l'intelligence théologique est tributaire -complètement- de la réflexion sur la racine juive de la Révélation et de l'Alliance.

Reste qu'il doit être possible de discuter ensemble sur les textes de Paul et leurs diverses interprétations, notamment celle de Badiou. J'avoue qu'en lisant, il y a quelques années, l'essai de ce dernier sur l'apôtre, je n'avais pas pris conscience de la charge polémique à l'égard du Judaïsme. Du moins, je ne m'en souviens plus. Il faudrait que je retrouve ma recension de l'époque. En me concentrant un peu, je m'aperçois que ce n'est pas évident. Il me faudrait revoir aussi l'article que j'ai publié au moment de la publication en français du travail si important et si contestable de Taubes sur un Paul marcionisé au-delà de l'imaginable.

28 février

A mon âge, la culture s'est "stratifiée" depuis longtemps. Je me reconnais dans des appartenances, des héritages, une histoire plus ou moins complexe. Pourtant, il arrive que je me trouve -sinon destabilisé- meurtri par des remises en cause, des dénégations et des procès dont il ne m'est pas possible de sortir indemne. Ainsi la querelle de ces derniers mois qui contraint un Max Gallo, dans un excellent petit livre, à proclamer sa fierté d'être français, m'oblige malgré moi à un examen et même à une retranscrite du temps qui s'apparente à une odyssée de la mémoire. Les lectures du moment aident à cette anamnèse qui ne va pas sans combats, sans polémiques, alors que le but recherché est quand même une certaine paix intérieure, une réappropriation paisible d'un domaine qui marque un séjour dans le temps et dans l'espace.

Ainsi Paul-François Paoli (*Nous ne sommes pas coupables. Assez de repentance.*, La Table Ronde) opère une très judicieuse critique des procureurs qui se drapent dans les droits de l'homme, l'humanitaire, pour diffuser la honte de notre histoire et de nos héritages. Le hasard a voulu que je mette le nez en même temps sur le *Quarto Gallimard* consacré à Marc Bloch. Le décalage entre les époques est à lui seul assez fascinant à analyser. Mais on trouve trois quart de siècle en amont un souci identique de se définir dans ses appartenances. Un souci qui requiert une actualisation, une mise en situation qui souligne forcément un décalage. J'ai un très grand respect envers Marc Bloch, j'éprouve une admiration très forte pour ses engagements, son héroïsme, sans oublier la dimension du savant et de l'historien. Mais nos patriotismes, enracinés dans l'histoire de France totale, ne peuvent se définir de la même façon, leurs modes d'être étant forcément très dissemblables. Cependant, le patriotisme, celui d'aujourd'hui encore appelle une reconnaissance du passé et une estime à l'égard de ceux qui ont eu mission d'y poursuivre l'aventure nationale. Une des difficultés les plus graves

d'aujourd'hui se définit par l'impossibilité de se reconnaître dans l'unité d'un héritage. La désintégration de la culture transmise hier au lycée n'y est pas pour rien. La célèbre formule de Marc Bloch, qui peut aujourd'hui la comprendre et l'intérioriser : "Il y a deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims, ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération" ?

3 mars

Le Nouvel Obs célèbre le trentenaire de l'opération "Nouveaux philosophes" avec une photo de départ qui me rappelle des souvenirs. J'y étais à cette manif du 15 mai 1978 qui nous a conduits face à la nouvelle ambassade d'U.R.S.S. dans le seizième ! Toute une époque... Jean-Paul II n'était pas encore pape, mais ça bougeait à l'Est et le combat des "dissidents" nous touchait beaucoup. Je ne regrette rien de mon appui donné à l'époque à l'entreprise B.H.L.-Glucksmann, d'autant qu'elle était appuyée par Clavel qui imaginait de très amples développements à l'aventure. Le décrochage du marxisme et du mythe révolutionnaire s'est opéré alors pour toute une génération. Comment le regretter ?

Lirai-je le B.H.L. sur les Etats-Unis ? Je n'ai manqué aucun des rendez-vous qu'il a donné avec ses livres depuis "La barbarie". Le sujet est essentiel. Mais est-il traité avec la force et l'ampleur qui conviendraient ?

J'interromps les considérations que je voulais développer, car je viens d'apprendre par Philippe Delaroché la mort de Philippe Muray. Le coup est très dur. Je ne le connaissais pas personnellement. J'ai souvent rêvé de le rencontrer ! Il y a plus de vingt ans, son *Dix-neuvième siècle à travers les âges* m'avait passionné. J'avais été touché quand Sollers m'avait confié que Muray voulait intervenir sur mon livre *La bataille de l'école*. Plus tard, toutes ces études sur la thématique d'après l'histoire ne m'avaient pas seulement convaincu, elles m'avaient ouvert à une dimension essentielle de la maladie moderne. Nous étions un certain nombre à considérer qu'il nous offrait ainsi une clé d'analyse incomparable. René Girard, le premier. *Homo Festivus* demeurera comme catégorie anthropologique première de la "post-modernité".

Il y avait chez lui une rare indépendance d'esprit, un mépris des modes, mais surtout un souci métaphysique de veilleur. Attentif à ce que l'homme ne défaille pas, ne s'évanouisse pas dans l'insignifiance. Mais pour être égal à un tel souci il fallait plus que du talent et plus que du courage. Un génie à la manière de Molière qui permet de débusquer le ridicule et l'insupportable dans le spectacle quotidien, qu'il se veuille raffiné, sophistiqué ou pas. Il y avait aussi chez lui cette instinct qui n'abdique devant rien, n'admet nulle bassesse et reste intransigeant pour la sauvegarde de ce qui fait le prix de l'existence.

Malgré ma tristesse, je suis les réponses de B.H.L. à Guillaume Durand sur mon écran de T.V. Je ne puis m'empêcher de placer Philippe Muray en vis-à-vis. Ce qu'il aurait pensé et dit, lui, en quoi il n'aurait pas été d'accord. Je n'oublie pas que Bernard a plus d'une fois marqué son estime à Muray. Mais sur le fond, ce soir, ils auraient été très loin l'un de l'autre. A moins qu'une fois de plus B.H.L. soit plus contradictoire qu'on le croit, et que son éloge très ambigu de l'Amérique progressiste soit modulable en beaucoup de nuances. Qu'en est-il exactement de ses conversations avec les néo-conservateurs ?

5 mars

La presse salue Philippe Muray. A signaler la différence de ton entre *Libération* où l'admiration de Philippe Lançon n'est pas feinte et *Le Monde* où l'hostilité ne l'est pas plus. Il est quand même assez singulier de lire à propos de Muray le mot de nihilisme, même si c'est pour le relativiser : "Cependant, c'est moins le nihilisme qui anime le pamphlétaire que le désir de stigmatiser, par le rire, la dérision et l'outrance de la caricature les travers de notre temps." C'est même incroyable ! Patrick Kédichian ne semble pas songer un instant que c'est précisément le nihilisme que dénonce l'auteur des *Exorcismes spirituels*. Il est vrai qu'il y a quelque amertume de la part d'un journaliste du *Monde* à l'égard d'un écrivain qui n'a pas épargné son journal. Ce n'est pas une raison pour dénaturer son intention, en se montrant

insensible à l'épaisseur culturelle qui le soutient et surtout à la conviction qui l'anime d'abord. Opposer "l'humanisme" à Muray défie le sens commun.

8 mars

Obsèques de Philippe Muray à Notre Dame des Champs. Belle assistance venue parce qu'elle aimait l'écrivain, avait un rapport direct avec sa pensée et son œuvre. La cérémonie consiste en une "bénédition" célébrée par un prêtre africain. Je ne sais si la paroisse avait été mise au courant de la personnalité du défunt, de son importance et même de sa relation singulière à l'Eglise. Alain Besançon, dans son très juste hommage à la fin, saura le rappeler sobrement mais nettement. J'ai presque envie de dire qu'il y avait là presque tous ceux que je souhaitais pour saluer Philippe Muray et même au delà. Avec certains que je ne soupçonnais pas, mais qui, bien sûr, font partie de la "famille". J'ai été heureux qu'un des trois orateurs chargés de rappeler qui était notre écrivain l'ait associé à Bloy, Péguy et Bernanos.

9 mars

En lisant le papier d'Aude Lancelin au *Nouvel Observateur*, je comprends tout à fait son chagrin d'hier. Et les 15 lignes de Delfeil de Ton valent tous les feuillets du monde : "Le seul vivant à porte-plume auquel j'aurais apporté de l'encre à genoux."

Mais le mieux, c'est de le lire, lui ! Je trouve mon bonheur dans *Modernes contre modernes* aux *Belles Lettres*. J'en connaissais certains morceaux, j'en découvre d'autres qui sont de pures merveilles. On aurait pu lire à l'église, hier, une page étonnante sur son christianisme. Je ne peux la citer ici. D'ailleurs, c'est plus qu'une page, une profession de foi d'ampleur symphonique. J'en retiens tout de même ce cri d'amour envers l'Eglise qui constitue pour moi non seulement un modèle d'*orthodoxie* mais plus encore une démonstration théologique digne des plus grands des théologiens : S'il n'y avait pas l'Eglise visible, écho de Dieu fait homme dans son fils, pour répandre en tous temps et en tous lieux l'œuvre divine du salut par les sacrements et la vérité divine par son enseignement doctrinal, il n'y aurait pas tout simplement d'intérieur et d'extérieur, de sujet et d'objet, d'individuel et de collectif, de passé et de présent, d'intime et de public, d'homme et de femme, d'autre et de même. Il n'y aurait que de l'indifférenciation, en faveur de laquelle les sociétés modernes conspirent de mille manières, parce qu'elles veulent, contre Dieu, la mort qui vit une vie humaine. Que dire après cela, sinon Deo gratias !

10 mars

J'en étais sûr. B.H.L. saluerait aussi la mémoire de Philippe Muray qu'il aimait bien et admirait, sans nul doute. Sollers aussi, évidemment. L'un et l'autre n'étaient pas là mercredi. Au cimetière de Montparnasse, un pan de souvenir m'est brusquement revenu grâce à un confrère (Philippe Cohen) dont la mémoire, sur ce sujet et bien d'autres, est sans défaut. Il y a vingt ans, Sollers était proche de Muray. Comment se définirait-il aujourd'hui par rapport à lui ? Cela fait partie de ses ambiguïtés natives. C'est vrai que Muray n'était pas tendre envers l'auteur de *L'Etoile des amants*, lorsqu'interrogé pour la rentrée littéraire 2002 par Etienne de Montety, il parlait d'*Etoile des assommants* en envoyant une volée de bois vert aux "bureaucrates de la rebellitude"... Avec Muray, on ne pouvait pas jouer et sûrement pas se réfugier dans l'ambiguïté... Conçoit-on Léon Bloy transiger avec l'esprit du temps et les professionnels de la rébellion ?

En attendant, de B.H.L. je lis *American Vertigo*, ce reportage à travers les Etats-Unis commandé par un journal américain sur le modèle du voyage de Tocqueville. J'attends d'être au bout, pour formuler un jugement. Car c'est le jugement global de B.H.L. qui me permettra de prendre la mesure de sa réflexion. Pour le moment, j'en suis à enregistrer ses images, ses impressions. Ça se lit très bien mais je ne suis pas encore convaincu d'être au centre du "vertige".

13 mars

Parfum de mai 68 ? Je n'y crois guère, pour plusieurs raisons. Tout d'abord sociales et économiques. Même si la situation de ce point de vue n'est pas bonne, voire détestable, elle ne se prête pas à un mouvement de grève, semblable à celui de 95. Je suis surtout sensible au point de vue culturel et idéologique, celui qui pourrait entraîner les jeunes, les étudiants à une contestation qui aille au delà de l'affaire du Contrat Première Embauche. La culture marxiste n'existe presque plus, ni le phénomène gauchiste proprement dit. Il ne s'agit plus de changer le monde ou la vie. Toute la question est de savoir jusqu'où peut aller le bras de fer entre Villepin et "la rue". Quels dégâts est-on disposé de part et d'autres à supporter ?

C'est dans la conclusion de B.H.L., qu'il faut aller chercher, comme je le prévoyais, le ressort de la réflexion. J'y trouve quelques pages assez serrées, les plus stimulantes de l'essai, sur la dialectique entre le centrifuge et le centripète, la diversité et l'unité, le communautarisme et le patriotisme. Comme il fallait s'y attendre, on y retrouve les obsessions de l'auteur -celles de *l'idéologie française*- d'une façon qui donne, pourtant, du sel à la réflexion, sans que cela parvienne complètement à me convaincre.

Une intuition à propos de l'incroyable imputation de nihilisme faite à Philippe Muray par Patrick Kechichian. Cette intuition c'est Philippe Muray qui me la souffle avec son concept d'*Empire du Bien*. Un citoyen dudit Empire est dans l'incapacité totale de concevoir que l'ironie dévastatrice dirigée contre le pseudo Bien puisse émaner d'un autre génie que celui du Mal.

Mais, patience, les flèches décochées contre l'imposture et la falsification du Bien finissent par faire leur effet là où on l'attendrait le moins, jusque dans des émissions branchées où l'animateur peut citer *Homo Festivus* et mettre en cause la novlangue si bien ridiculisée par Muray.

15 mars

Hier, obsèques, de Louis Delaroche, père de mon ami Philippe, à Ruille sur Loir. Voyage en voiture avec François Fleutot qui préfère les petites routes de campagne aux autoroutes. Nous empruntons quand même celle qui nous amène non loin de Chartres, pour nous engager ensuite dans la direction d'Illiers-Combray, le gros village cher à Marcel Proust, celui de sa tante Léonie. Nous y faisons étape, avec visite de l'église tout à fait intéressante de la fin du XV^e et un déjeuner dans une auberge sympathique. Notre promenade à travers les villages finit par nous amener à destination, juste à l'heure de la cérémonie.

Celle-ci est belle, priante, présidée par Bruno Delaroche, un autre des quatre fils du défunt. Une importante délégation de prêtres l'entoure fraternellement. Au début, c'est Philippe qui retrace la vie de son père, magistrat, écrivain, poète, collectionneur... Rien ne vaut, évidemment, une liturgie pour exprimer le mystère du passage de la mort. J'ai apprécié qu'on puisse accompagner à pied, et avec le prêtre en chasuble, la dépouille mortelle jusqu'au cimetière, où Philippe, selon le vœu de son père a lu *la prière de la fin* de Charles Maurras. Quelques mots échangés avec Bruno après la cérémonie en disent long sur les difficultés des prêtres en milieu rural aujourd'hui. C'est peut-être plus dur qu'aux temps évoqués par Bernanos. Il faut une sacrée "trempe" spirituelle à des prêtres comme lui pour tenir ferme, se substituer à des collègues défaillants... Il est aussi professeur de patristique au séminaire régional où il enseigne notamment son cher Saint Augustin.

20 mars

Le bras de fer entre le premier ministre et les opposants au C.P.E. peut inquiéter, car la stratégie de la tension rend possibles les débordements. Je n'en suis pas moins frappé par le manque d'ampleur du débat, tout se ramenant à une sorte de point d'honneur : faire céder ou ne pas céder. C'est comme si tout l'arrière fond du désaccord, et donc sa vraie nature, était éludé. Oui ou non, le "modèle français" tel qu'il résulte de notre histoire est-il dépassé ? Faut-il faire table rase de notre législation sociale pour donner pleine satisfaction à la flexibilité libérale ? Ou encore, quel modèle économique est-il aujourd'hui pertinent ? N'y en a-t-il qu'un seul ?

Le supplément magazine du *Monde* (*Le Monde 2*) annonce en pleine page de couverture : "Homme-Femme. La confusion des genres." Avec deux lignes d'explication : "Être un homme, une femme ne va pas de soi. C'est un jeu de rôle, un rituel quotidien, nous prévient la philosophe Judith Butler." Pour avoir lu cette philosophe cet été, je ne puis être surpris par ce type de formule. Mais quand même ! Un jeu de rôle ? Voilà des mois que je remue dans ma tête, non sans vertige, la pensée qui veut que tout soit *construction*, donc aléatoire, précaire, inessentiel. Je ne puis être d'accord, même si j'accorde la priorité à l'existence sur l'essence, à la liberté sur la nature. L'objectif de l'auteur de *Trouble dans le genre* est bien de *troubler* avant tout, pour aboutir à un relativisme généralisé, à un doute entretenu quant à la comédie qui nous constituerait. Comédie dont les rôles sont distribués par la société et que nous jouons par conformisme, souvent en "surjouant".

Cela déboucherait sur une éthique de tolérance, d'acceptation de tous les possibles dès lors qu'ils ne sont plus enfermés dans des formes canoniques à priori. L'arme de cette argumentation, c'est le scepticisme. Ce pourrait être aussi sa faiblesse. En même temps, Judith Butler ne se définit pas comme une constructiviste pure, elle évolue au milieu de signifiants qui ont leurs références dans la société actuelle. C'est dire la mobilité extrême de ces cercles militants qui défendent les droits des homosexuels et qui entretiennent entre eux de désaccords perpétuels.

21 mars

La bataille du C.P.E. a-t-elle trouvé son affaire Malik Oussekiné ? Avec le drame de Cyril Ferez, place de la Nation, on retrouve un scénario assez identique, sauf que pour le moment les témoignages sont assez contradictoires. Tabassage par les C.R.S. ? Un photographe du *Figaro* qui a assisté aux événements, pris des clichés, n'est pas d'accord. Même dans l'hypothèse d'une bavure, est-il juste de rendre le gouvernement, le Premier Ministre d'abord, responsable ? La gestion de ce type de crise est toujours délicate. On peut aussi s'interroger, comme mon ancien directeur Philippe Tesson, sur ce qu'il y a d'absurde dans ce processus tordu. Cela me rappelle justement le précédent de 1987 qui m'a laissé un souvenir amer. Je suivais les questions universitaires à ce moment pour *le Quotidien de Paris*. La réforme Devaquet, sans m'enthousiasmer, ne me paraissait pas justifier un procès, qui, au demeurant virait à la mauvaise foi. Le mouvement de contestation s'amplifiait tous les jours. Chaque matin mon directeur de la rédaction, Jean-Michel Saint-Ouen me relançait : "C'est complètement manipulé, cette histoire." Evidemment que c'était manipulé. Mais ça l'est toujours en pareille circonstance. IL me semble que je ne lui avais pas mentionné la présence de Jack Lang auprès de l'état-major étudiant. Présence qui me sera confirmée plus tard par une amie, officier des renseignements généraux.

Lorsque Malik Oussékiné fut tué par les fameux voltigeurs il était évident que Jacques Chirac avait perdu la partie. François Furet, de retour des Etats-Unis, découvrant cette mini-révolution était furieux : "Un seul mort... Et tout ce barouf !" Il trouvait tout cela absurde. Non seulement, en historien -comme spécialiste de la Révolution Française, il en avait vu d'autres ! Il n'admettait pas ce qu'il y avait d'absurde dans ce bras de fer. Lorsque je lui parlais d'un entretien que j'allais publier dans *le Quotidien* avec Marcel Gauchet sur le sujet, il me dit sa satisfaction : "Enfin, quelque chose qui va nous sortir de cette mélasse." Je ne suis plus sur de ce dernier mot, mais il correspondait à son état d'esprit.

Bien sûr, nous ne sommes plus dans le même contexte et le problème économique a remplacé la question universitaire (même si celle-ci n'est pas absente). Mais il y a quelques ressemblances dans le processus ainsi que le spectre d'une même fatalité

J'ai lu le court essai de Tzvetan Todorov *l'esprit des Lumières* (Robert Laffont) avec un certain bonheur. Le plaidoyer est habile, mieux que cela, séduisant. On peut, certes, objecter que l'écrivain opère son choix personnel, en offrant une synthèse qui conjugue tous les avantages et répond à toutes les objections. Il récuse les fruits empoisonnés, "les détournements modernes des acquis des Lumières, qui ont pour nom scientisme, individualisme, désacralisation radicale, perte de sens, relativisme généralisé..." Il est convaincant quand il montre comment nombre de penseurs du XVIII^e, tels Condorcet et même Rousseau, ont répondu par avance aux dangers inhérents à certaines tendances.

Il n'en reste pas moins qu'il y a une énorme carence dans cette vision du monde. C'est

l'aveuglement impressionnant à l'égard du "génie du christianisme". Le regard voltairien semble persister pour réduire le phénomène chrétien à son expression la plus mesquine. J'ai toujours pensé que la valeur d'une philosophie -fut-elle antireligieuse- s'estimait à l'aune de sa théologie ou de sa contre-théologie. Refuser Dieu, c'est nécessairement s'en faire une certaine conception, en négatif. Une conception qui implique une connaissance plus ou moins profonde de la théologie "positive". Le test peut s'avérer cruel, en confirmant le fameux mot de Pascal : "Athéisme. Marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement."

22 mars

Le talent de Franz-Olivier Giesbert m'est familier depuis son premier ouvrage sur Mitterrand. Témoin aux premières loges de la comédie du pouvoir, il ne laisse rien passer de tout ce qu'il a vu, entendu et surtout de ce qu'on lui a confié. Les confidences notées au long des années, lorsqu'elles prennent la forme d'un ouvrage comme *la tragédie du président* (Flammarion) démontrent comment la politique est une jungle où les fauves (et parfois les grands fauves) s'observent et se déchirent. Publié en pleine crise nationale, l'effet est redoutable pour Dominique de Villepin, qui apparaît sous son plus mauvais jour, tel que Bernadette Chirac l'aurait toujours détesté. Mais avec un peu de mémoire, il est possible de se rendre compte que les avis de FOG sont objets de variations. Comment, d'ailleurs le lui reprocher ? J'avais lu son premier Mitterrand d'une totale bienveillance à l'égard de celui qui n'était encore que le leader de la gauche. Plus tard, le jugement s'est singulièrement aigri. On pourrait en dire autant pour Chirac que FOG aimait beaucoup. -C'est le plus sympa, affirmait-il. Aujourd'hui, il le met en pièces. Je me souviens de propos assez dédaigneux à l'égard de Raymond Barre qu'il porte désormais au pinacle. Encore une fois, je ne lui reproche pas de changer d'avis. C'est la loi de la vie et de la politique.

Je suis depuis la première semaine, grâce à KTO, les conférences de carême à Notre Dame de Paris. Le thème choisi *Voici l'homme* est décliné par deux conférenciers, à chaque fois, qui présentent deux points de vue, l'un humaniste, l'autre explicitement chrétien. Je ne suis pas sûr que Michel Serres parlant avec Marguerite Lena représentait un point de vue extérieur à la foi. J'ai eu, au contraire, le sentiment que les deux interventions convergeaient étroitement et que les convictions étaient très proches. Dimanche dernier, Julia Kristeva parlant de la souffrance n'était pas très loin non plus, d'Anne-Marie Pelletier, bien qu'explicitement non croyante. Je trouve tout ce que j'ai entendu jusqu'ici d'une qualité assez exceptionnelle. Bertrand Delanoé, présent au premier rang, semblait extrêmement intéressé, prenant même des notes. Voilà qui est plutôt réconfortant, si du moins l'audience suit en nombre et en qualité.

L'Eglise propose ainsi une confrontation sur les grands sujets, en les mettant au centre de la vie publique. C'était l'intention de Lacordaire au dix-neuvième siècle. Elle me semble se réactualiser de la façon la plus pertinente. Contrairement aux préjugés les mieux en cour, son message n'est pas réservé à des initiés qui ne s'en occupent que dans leur espace privé. Il s'adresse à tous, parce qu'il concerne ce qui, en tous et en chacun, rejoint les interrogations les plus fortes. N'est-ce pas aussi la raison du succès des *Conversations essentielles* qui viennent de rassembler un millier de jeunes à la Cigale ?

23 mars

Bel hommage de Jean Baudrillard à Philippe Muray au *Nouvel Observateur*. Je n'en suis pas étonné, les affinités entre les deux penseurs m'étant évidentes depuis longtemps. D'ailleurs, François L'Yvonnet avait interrogé Muray sur cette complicité dans le *cahier de l'Herne* consacré à ce sociologue supérieur. Un aveu ? Je regrette beaucoup que Baudrillard ait abandonné ses chroniques régulières à *Libération*. Qui a décidé d'arrêter ? Lui ou le journal ? C'était toujours intéressant, impertinent, à contre-courant. Ça m'amusait que l'avant-gardisme intellectuel se retourne contre le culte du moderne. Plus sérieusement, des penseurs comme ces deux là, nous obligent à dépasser les progressismes béats, la célébration d'une modernité qui se confond avec la sociolâtrie : l'évolution sociale est forcément bonne, elle nous amène à un état supérieur de promotion et d'épanouissement. Muray et Baudrillard sont des rebelles, suspects d'être réactionnaires -et ils le sont, mais dans une acception particulière par rapport à celle du dix-neuvième siècle. En marge des courants structurés, ils ont toute liberté pour réfléchir et analyser, sans être impressionnés par le sur-moi progressiste et moderniste. Et

nous mettent sur le chemin de vérités anthropologiques profondes. J'y reviens, car c'est décisif : ils voient bien, comme Péguy l'a vu, comment l'évolution progressisante peut défaire l'humanité selon des procédures apparemment humanisantes et libératoires. Un certain monde chrétien qui a été largement parasité par l'hérésie moderne est souvent ahuri d'un tel discours qui bouscule allègrement les illusions de "l'ouverture au monde".

Mais Muray aussi bien que Baudrillard ont compris que l'Eglise catholique demeurait le lieu irremplaçable de la résistance à "l'Empire du Bien", à la domination sociolâtrique. Il leur suffisait de voir à l'œuvre un Jean-Paul II, et que lui succède un Benoît XVI pourtant frappé d'interdit par le progressisme universel. Une institution qui résiste de pareille façon, qui est aussi insensible aux diktats du magistère de l'opinion, ne pouvait être qu'une institution sérieuse. Alain Finkielkraut fait d'ailleurs le même constat, en se demandant si Benoît XVI ne serait pas bien seul dans sa propre Eglise. A cela je réponds par l'unanimité des cardinaux et leur promptitude à le désigner lui, et lui seul, comme l'héritier obligé de la charge de Pierre.